

X 1294

S

~~X 2334~~
3

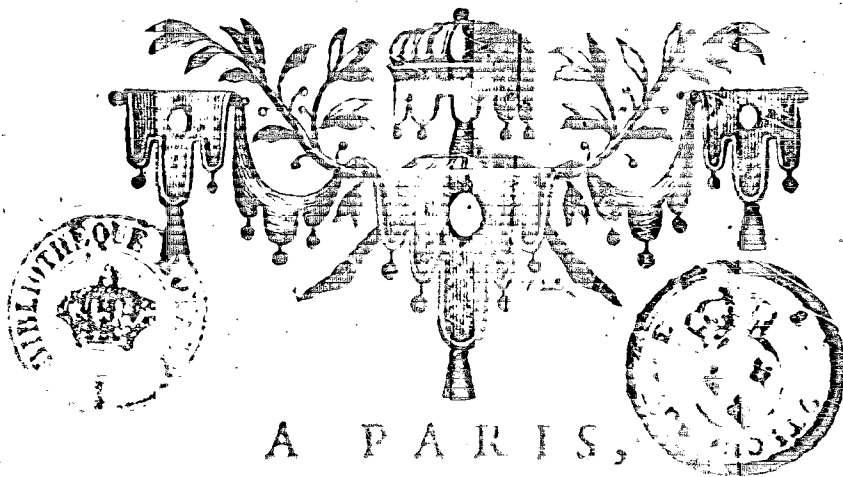


DES TROPES
ou
DES DIFERENS SENS
DANS LESQUELS

On peut prendre un même mot
dans une même langue.

Ouvrage utile pour l'intelligence des Auteurs,
& qui peut servir d'introduction à la
Rhétorique & à la Logique.

Par M. DU MARSAIS.

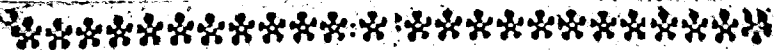


Chez la Veuve de JEAN-BATISTE BROCAS,
rue Saint Jacques, au Chef Saint Jean.

M D C C X X X.

On vend chez le même Libraire l'Exposition
de la Méthode raisonnée pour apprendre la Langue
latine, & les Réponses aux objections. Le prix est
de 24. sous, broché.

On vend aussi la Préface générale de la Gram-
maire, avec LES REFLEXIONS sur la méthode
d'enseigner selon M. Rollin, dix sous.



AVERTISSEMENT.

JE suis persuadé par des expériences réitérées, que la méthode la plus facile & la plus sûre pour commencer à apprendre le latin, c'est de se servir d'abord d'une interprétation interlineaire, où la construction soit toute faite, & où les mots sous-entendus soient suppléés. J'espère donner bientôt au public quelques uns de ces traductions.

Mais, quand les jeunes gens sont devenus capables de réflexion, on doit leur montrer les règles de la Grammaire, & faire avec eux les observations grammaticales qui sont nécessaires pour l'intelligence du texte qu'on explique. C'est dans cette vue que j'ai composé une Grammaire où j'ai rassemblé ces observations.

Je divise la Grammaire en sept parties, c'est-à-dire, que je pense que

AVERTISSEMENT.

les observations que l'on peut faire sur les mots , entant que signes de nos pensées , peuvent être réduites sous sept articles , qui sont :

I. La conoissance de la proposition & de la période, entant qu'elles sont composées de mots, dont les terminaisons & l'arangement leur font signifier ce qu'on a dessein qu'ils signifient :

II. L'Orthographe :

III. La Prosodie, c'est-à-dire, la partie de la Grammaire, qui traite de la prononciation des mots , & de la quantité des sylabes :

IV. L'Etymologie.

V. Les préliminaires de la Syntaxe: j'appèle ainsi la partie qui traite de la nature des mots & de leurs propriétés grammaticales, c'est-à-dire, des nombres, des genres, des personnes, des terminaisons, elle contient ce qu'on apèle les Rudimens :

VI. La Syntaxe:

AVERTISSEMENT.

VII. Enfin la conoissance, des différens sens dans lesquels un même mot est employé dans une même langue. La conoissance de ces différens sens est nécessaire, pour avoir une véritable intelligence des mots, en tant que signes de nos pensées : ainsi j'ai cru qu'un traité sur ce point appartenoit à la Grammaire ; & qu'il ne falloit pas attendre que les enfans eussent passé sept ou huit ans dans l'étude du latin, pour leur apprendre ce que c'est que le sens propre & le sens figuré, & ce qu'on entend par Métaphore ou par Métonymie.

On ne peut faire aucune question sur les mots, qui ne puisse être réduite sous quelqu'un de ces sept articles. Tel est le plan que je me suis fait, il y a long-tems, de la Grammaire.

Mais, quoique ces différentes parties soient liées entre elles, de telle sorte qu'en les réunissant toutes en-

AVERTISSEMENT.

semble, elles forment un tout qu'on apèle *Grammaire*; cependant chacune en particulier ne suppose nécessairement que les conoissances qu'on a acquises par l'usage de la vie. Il n'y a guère que les préliminaires de la syntaxe qui doivent précéder nécessairement la syntaxe; les autres parties peuvent aler assez indifféramment l'une avant l'autre: ainsi cette partie de Grammaire que je donne aujourd'hui, ne suposant point les autres parties, & pouvant facilement y être ajoutée, doit être regardée come un traité particulier sur les tropes & sur les différens sens dans lesquels on peut prendre un même mot.

Nous avons des traités particuliers sur l'orthographe, sur la prosodie, ou quantité, sur la syntaxe, &c: en voici un sur les tropes.

On me dira peut-être que je m'arrête ici quelquefois à des choses trop

AVERTISSEMENT.

aisées & trop communes; mais les jeunes gens ne viennent point dans le monde avec la connoissance de ces choses aisées & communes; ils ont besoin de les apprendre, s'ils veulent passer à la connoissance de celles qui sont plus difficiles & plus élevées.

D'autres, au contraire, trouveront que ce traité contient des réflexions qui sont au dessus de la portée des jeunes gens; mais je les supplie d'observer que j'adresse ma Grammaire aux Maîtres. Je crois les maîtres nécessaires pour les raisons que j'explique dans la préface générale de la Grammaire. Mon objet est que les maîtres trouvent dans cet ouvrage les réflexions & les exemples dont ils peuvent avoir besoin, si ce n'est pour eux-mêmes, au moins pour leurs élèves. C'est ensuite aux maîtres à régler l'usage de ces réflexions & de ces exemples, selon les lumières, les ta-

AVERTISSEMENT.

lens & la portée de leurs disciples. C'est une réflexion que je prie le Lecteur de ne point perdre de vue, s'il veut entrer dans ma pensée.

Au reste, je rapèle quelquefois dans ce traité certains points, en disant que j'en ai parlé plus au long ou dans la syntaxe ou dans quelqu'autre partie de la Grammaire, on doit me pardonner de renvoyer ainsi à des ouvrages qui ne sont point encore imprimés, parce qu'en ces occasions je ne dis rien qu'on ne puisse bien entendre sans avoir recours aux endroits que je rapèle, j'ai cru que puisque les autres parties suivront celle-ci, il y auroit plus d'ordre & de liaison entre elles, à supposer pour quelque tems ce que j'espère qui arivera.

ERRATA.

J E ne crois pas qu'il y ait des fautes typographiques dans cet ouvrage par l'attention des Imprimeurs, ou s'il y en a elles ne sont pas bien considérables. Cependant, come il n'y a point encore en France de manière uniforme d'écrire, je ne doute pas que chacun, selon son parti, ne trouve ici un grand nombre de fautes.

Mais, 1. mon cher Lecteur, avez-vous jamais médité sur l'Orthographe? Si vous n'avez point fait de réflexions sérieuses sur cette partie de la Grammaire, si vous n'avez qu'une orthographe de hazard & d'habitude, permettez-moi de vous prier de ne point vous arrêter à la manière dont ce livre est orthographié, vous vous y acoutumerez insensiblement.

2. Etes-vous partisan de l'ancienne orthographe? Prenez donc la peine de mettre des lettres doubles qui ne se prononcent point, dans tous les mots que vous trouverez écrits sans ces doubles lettres. Ainsi, quoique selon vos principes il faille avoir égard à l'étimologie en écrivant, ajoutez une *m* à *home*, quoiqu'on prononce *ho-me*, & que ce mot vienne du latin *homo*. Ajoutez aussi une *m* à *come*, quoiqu'il se prononce *come Rome*, & qu'il vienne de l'italien *come*, ou de l'espagnol *como*, ou du latin *quómodo*: Enfin, mettez des lettres doubles à *persone*, quoiqu'il vienne de *persóna*; à *doner*, qui vient de *donare*; à *honneur*, qui vient de *honor*; à *naturelle*, qui vient de *naturalis*, &c.

On vous dira peut-être que les lettres sont des signes, que tout signe doit signifier quelque chose, qu'ainsi une lettre double qui ne marque ni l'éti-

ERRATA.

mologie , ni la prononciation d'un mot est un signe qui ne signifie rien ; n'importe ; ajoutez-les toujours , satisfaites vos yeux , je ne veux rien qui vous blesse ; & pourvu que vous vous doniez la peine d'entrer dans le sens de mes paroles , vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira des signes qui servent à l'exprimer.

Vous me direz peut-être que je me suis écarté de l'usage : mais je vous supplie d'observer , 1^o. Que je n'ai aucune manière d'écrire qui ne soit particulière , & qui ne soit autorisée par l'exemple de plusieurs auteurs de réputation.

2^o Le P. Bufier prétend même que le grand nombre des Auteurs suit aujourd'hui la nouvelle orthographe, c'est-à-dire qu'on ne suit plus exactement l'ancienne. *J'ai trouvé la nouvelle orthographe*, dit-il , (Gramm. Franç. pag. 388.) *dans plus des deux tiers des livres qui s'impriment depuis dix ans.* Le P. Bufier nome les Auteurs de ces livres. Le P. Sanadon ajoute que depuis la supputation du P. Bufier le nombre des partisans de la nouvelle orthographe *s'est beaucoup augmenté & s'augmente encore tous les jours.* (Poésies d'Horace. Préface , page xvii.)

Ainsi , mon cher Lecteur , je conviens que je m'éloigne de votre usage ; mais selon le P. Bufier & le P. Sanadon , je me conforme à l'usage le plus suivi.

3. Etes-vous partisan de la nouvelle orthographe ? Vous trouverez ici à réformer.

Le parti de l'ancienne orthographe & celui de la nouvelle se subdivisent en bien des branches ; de quelque côté que vous soyez , retranchez ou ajoutez toutes les lettres qu'il vous plaira & ne me condânez qu'après que vous aurez vu mes raisons dans mon traité de l'orthographe.



DES TROPES

OU

DES DIFERENS SENS

Dans lesquels on peut prendre un même
mot dans une même langue.

~~~~~

### PREMIERE PARTIE

*Des Tropes en général.*

---

#### ARTICLE PREMIER

*Idée générale des Figures.*

**A**VANT que de parler des Tropes  
en particulier, je dois dire un mot  
des figures en général : puisque les  
Tropes ne sont qu'une espèce de figures.

On dit communément que les figures sont des  
manières de parler éloignées de celles qui sont natu-  
relles & ordinaires : que ce sont de certains tours &  
de certaines façons de s'exprimer, qui s'éloignent de

A

## DES TROPES

quelque chose de la manière commune & simple de parler, ce qui ne veut dire autre chose, sinon que les Figures sont des manières de parler éloignées de celles qui ne sont pas figurées, & qu'en un mot les Figures sont des Figures, & ne sont pas ce qui n'est pas Figures.

D'ailleurs, bien loin que les Figures soient des manières de parler éloignées de celles qui sont naturelles & ordinaires, il n'y a rien de si naturel, de si ordinaire, & de si commun que les Figures dans le langage des hommes.

*Eloq. de la  
Chaire &  
du Bar-  
reau. L.  
III. ch. 1.*

M. de Bretteville après avoir dit que les Figures ne sont autre chose que de certains tours d'expression & de pensée dont on ne se sert point communément, ajoute » qu'il n'y a rien de si aisé & de si naturel. J'ai pris souvent plaisir, dit-il, à entendre des paysans s'entretenir avec des Figures de discours si variées, si vives, si éloignées du vulgaire, que j'avois honte d'avoir si long-temps étudié l'éloquence, voyant en eux une certaine Rhétorique de nature beaucoup plus persuasive, & plus éloquentes que toutes nos Rhétoriques artificielles. »

En effet, je suis persuadé qu'il se fait plus de Figures un jour de marché à la Halle, qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'assemblées académiques. Ainsi, bien loin que les Figures

## EN GENERAL

s'éloignent du langage ordinaire des hommes, & se feroient au contraire les façons de parler sans Figures qui s'en éloigneroient, s'il étoit possible de faire un discours où il n'y eut que des expressions non figurées. Ce sont encore les façons de parler recherchées, les Figures déplacées, & tirées de loin, qui s'écartent de la manière commune & simple de parler ; comme les parures affectées s'éloignent de la manière de s'habiller, qui est en usage parmi les honnêtes gens.

Les Apôtres étoient persécutés, & ils souffroient patiemment les persécutions : Qu'y a-t'il de plus naturel & de moins éloigné du langage ordinaire, que la peinture que fait S. Paul de cette situation & de cette conduite des Apôtres ? » On nous maudit, & nous » bénissons : on nous persécute, & nous souffrons la persécution : on prononce des » blasphèmes contre nous, & nous répondons par des prières. « Quoiqu'il y ait dans ces paroles de la simplicité, de la naïveté, & qu'elles ne s'éloignent en rien du langage ordinaire ; cependant elles contiennent une

\* Maledicimur, & benedicimus : persecutionem patimur, & sustinemus : blasphemamur, & obsecramus. 1. Cor. c. 4. v. 12.

## DES TROPES

fort belle Figure qu'on apèle *antithèse*, c'est-à-dire , oposition : *maudire* est oposé à *benir* : *persécuter* à *souffrir* : *blasphèmes* à *prières*.

Il n'y a rien de plus comun que d'adresser la parole à ceux à qui l'on parle , & de leur faire des reproches quand on n'est pas content de leur conduite. \* *O Nation incrédule & méchante ! s'écric Jésus-Christ , jusques à quand serai-je avec vous ! Jusques à quand aurai-je à vous souffrir !* C'est une Figure très-simple qu'on apèle *apostrophe*.

Oraif. funeb. de M. de Turène.  
Exorde.

M. Fléchier au commencement de son Oraison funèbre de M. de Turène , voulant donner une idée générale des exploits de son Héros, dit » conduites d'armées, sièges de places, prises de villes, passages de rivières, » attaques hardies, retraites honorables, campemens bien ordonnés, combats soutenus, » batailles gagnées, ennemis vaincus par la » force, dissipés par l'adresse, lassés par une » sage & noble patience : Où peut-on trouver tant & de si puissans exemples, que » dans les actions d'un home, &c. »

Il me semble qu'il n'y a rien dans ces paroles qui s'éloigne du langage militaire le

\* O generatio incredula & perversa, Quo usque erò vobiscum ! Quo usque patiar vos ! *Matth. 23. 37.*

## E N G E N E R A L.

plus simple ; c'est là cependant une Figure qu'on apèle *congeries*, amas , assemblée. M. Fléchier la termine en cet exemple , par une autre Figure qu'on apèle *interrogation* , qui est encore une façon de parler fort triviale dans le langage ordinaire.

Dans l'Andrienne de Térence , Simon se croyant trompé par son fils , lui dit , *Quid ais omnium* . . . Que dis-tu le plus . . . vous voyez que la proposition n'est point entière , mais le sens fait voir que ce père vouloit dire à son fils , *Que dis-tu le plus méchant de tous les hommes ?* Ces façons de parler dans lesquelles il est évident qu'il faut suppléer des mots , pour achever d'exprimer une pensée que la vivacité de la passion se contente de faire entendre , sont fort ordinaires dans le langage des homes. On apèle cette figure *Ellipse* , c'est-à-dire , *omission*.

Il y a , à la vérité , quelques figurés qui ne sont usitées que dans le stile sublime : telle est la *Prosopopée* , qui consiste à faire parler un mort , une personne absente , ou même les choses inanimées. » Ce tombeau s'ouvreroit , ces ossements se rejoindroient pour me dire : » Pourquoi viens-tu mentir pour moi , qui ne mentis jamais pour personne ? Laisles-moi

Andr. act.  
V. Sc. 3<sup>e</sup>  
v. 1.

Oraif. fu-  
nebre de M.  
de Mon-  
tausier.

## DES TROPES

« reposer dans le sein de la vérité, & ne viens  
« pas troubler ma paix, par la flatterie que  
« j'ai haïe. » C'est ainsi que M. Fléchier pré-  
vient ses auditeurs, & les assure, par cette  
profopopée, que la flatterie n'aura point de  
part dans l'éloge qu'il va faire de M. le Duc  
de Montausier.

Hors un petit nombre de figures sembla-  
bles, réservées pour le stile élevé ; les autres  
se trouvent tous les jours dans le stile le plus  
simple, & dans le langage le plus commun.

Qu'est-ce donc que les figures ? Ce mot se  
prend ici dans un sens métaphorique. *Figure*  
dans le sens propre, c'est la forme extérieure  
d'un corps. Tous les corps sont étendus, mais  
outre cette propriété générale d'être étendus,  
ils ont encore chacun leur figure & leur for-  
me particulière, qui fait que chaque corps  
paroît à nos yeux différent d'un autre corps :  
il en est de même des expressions figurées,  
elles font d'abord connoître ce qu'on pense ;  
elles ont d'abord cette propriété générale qui  
convient à toutes les phrases & à tous les as-  
semblages de mots, & qui consiste à signifier  
quelque chose, en vertu de la construction  
grammaticale ; mais de plus les expressions  
figurées ont encore une modification particu-

lière qui leur est propre ; & c'est en vertu de cette modification particulière , que l'on fait une espèce à part de chaque sorte de figure,

L'antithèse , par exemple, est distinguée des autres manières de parler , en ce que dans cet assemblage de mots qui forment l'antithèse , les mots sont opposés les uns aux autres ; ainsi quand on rencontre des exemples de ces sortes d'oppositions de mots , on les raporte à l'antithèse.

L'apostrophe est différente des autres figures , parce que ce n'est que dans l'apostrophe qu'on adresse tout d'un coup la parole à quelque personne présente , ou absente , &c.

Ce n'est que dans la Prosopopée que l'on fait parler les-morts , les absens , ou les êtres inanimés : il en est de même des autres figures , elles ont chacune leur caractère particulier , qui les distingue des autres assemblages de mots , qui font un sens dans le langage ordinaire des homes.

Les Grammairiens & les Rhéteurs ayant fait des observations sur les différentes manières de parler , ils ont fait des classes particulières de ces différentes manières , afin de mettre plus d'ordre & d'arangement dans leurs réflexions. Les manières de parler dans

## DES TROPES

lesquelles ils n'ont remarqué d'autre propriété que celle de faire conoitre ce qu'on pense, sont apelées simplement *phrases*, *expressions*, *périodes*; mais celles qui expriment non seulement des pensées; mais encore des pensées énoncées d'une manière particulière qui leur donne un caractère propre, celles-là, dis-je, sont apelées *figures*, parce qu'elles paroissent, pour ainsi dire, sous une forme particulière, & avec ce caractère propre qui les distingue les unes des autres, & de tout ce qui n'est que phrase ou expression.

Caract. Des  
ouvrag. de  
l'esprit.

M. de la Bruyère dit » qu'il y a de certaines  
» choses dont la médiocrité est insupportable :  
» la poésie, la musique, la peinture, & le  
» discours public. « Il n'y a point là de figure ;  
c'est-à-dire, que toute cette phrase ne fait autre  
chose qu'exprimer la pensée de M. de la Bruyère,  
sans avoir de plus un de ces tours qui ont un  
caractère particulier : Mais quand il ajoute,  
» Quel supplice que d'entendre déclamer pompeusement  
» un froid discours, ou prononcer de médiocres vers avec emphase ! « C'est  
la même pensée ; mais de plus elle est exprimée  
sous la forme particulière de la surprise de l'admiration,  
c'est une figure.

Imaginez-vous pour un moment une mul-

## EN G E N E R A L.

titude de soldats, dont les uns n'ont que l'habit ordinaire qu'ils avoient avant leur engagement, & les autres ont l'habit uniforme de leur régiment : ceux-ci ont tous un habit qui les distingue, & qui fait conoitre de quel régiment ils sont : les uns sont habillés de rouge, les autres de bleu, de blanc, de jaune, &c. Il en est de même des assemblages de mots qui composent le discours ; un lecteur instruit rapporte un tel mot, une telle phrase à une telle espèce de figure, selon qu'il y reconoit la forme, le signe, le caractère de cette figure ; les phrases & les mots, qui n'ont la marque d'aucune figure particulière, sont come les soldats qui n'ont l'habit d'aucun régiment : elles n'ont d'autres modifications que celles qui sont nécessaires pour faire conoitre ce qu'on pense.

Il ne faut point s'étonner si les figures, quand elles sont employées à propos, donnent de la vivacité, de la force, ou de la grace au discours ; car outre la propriété d'exprimer les pensées, come tous les autres assemblages de mots, elles ont encore, si j'ose parler ainsi, l'avantage de leur habit, je veux dire, de leur modification particulière, qui sert à réveiller l'attention, à plaire, ou à toucher.

Mais, quoique les figures bien placées embellissent le discours, & qu'elles soient, pour ainsi dire, le langage de l'imagination & des passions; il ne faut pas croire que le discours ne tire ses beautés que des figures. Nous avons plusieurs exemples en tout genre d'écrire, où toute la beauté consiste dans la pensée exprimée sans figure: Le père des trois Horaces ne sachant point encore le motif de la fuite de son fils, apprend avec douleur qu'il n'a pas résisté aux trois Curiaces:

\* Corneille,  
Horaces.

Act. III.

sc. 3.

\*\* Id. Ni-

comède.

Act. IV.

sc. 3.

\* *Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?* lui dit Julie, *Qu'il mourut*, répond le père.

\*\* Dans une autre tragédie de Corneille, Prusias dit qu'en une occasion dont il s'agit, il veut se conduire en père, en mari. Ne soyez ni l'un ni l'autre, lui dit Nicomède:

PRUSIAS

Et que dois-je être ?

NICOMEDE

Roi.

Il n'y a point là de figure, & il y a cependant beaucoup de sublime dans ce seul mot: voici un exemple plus simple.

## EN GENERAL. 11

Envain , pour satisfaire à nos lâches envies ,  
 Nous passons près des Rois tout le tems de nos vies ,  
 A souffrir des mépris , à ployer les genoux :  
 Ce qu'ils peuvent n'est rien : ils font ce que nous  
                                           fomes ,  
                                           Véritablement homes ,  
                                           Et meurent come nous.

Malherbe,  
 L. 1. P. 12,  
 pbr. de l'Es.  
 CXLV.

Je pourrois rapporter un grand nombre  
 d'exemples pareils , énoncés sans figure , &  
 dont la pensée seule fait le prix. Ainsi, quand  
 on dit que les figures embélesent le discours,  
 on veut dire seulement, que dans les occasions  
 où les figures ne seroient point déplacées , le  
 même fonds de pensée sera exprimé d'une  
 manière ou plus vive ou plus noble , ou plus  
 agréable par le secours des figures , que si on  
 l'exprimoit sans figure.

De tout ce que je viens de dire , on peut  
 former cette définition des figures : LES FI-  
 GURES sont des manières de parler distin-  
 guées des autres par une modification par-  
 ticulière , qui fait qu'on les réduit chacune  
 à une espèce à part , & qui les rend , ou  
 plus vives , ou plus nobles , ou plus agréa-  
 bles que les manières de parler , qui expri-  
 ment le même fonds de pensée , sans avoir  
 d'autre modification particulière.

# DES TROPES

## ARTICLE II.

### *Division des Figures.*

**O**N divise les figures en figures de pensées, *figura sententiarum*, *Schemata*; & en figures de mots, *figura verborum*. Il y a cette différence, dit Cicéron, \* entre les figures de pensées & les figures de mots, que les figures de pensées dépendent uniquement du tour de l'imagination; elles ne consistent que dans la manière particulière de penser ou de sentir, en sorte que la figure demeure toujours la même, quoiqu'on vienne à changer les mots qui l'expriment: De quelque manière que M. Fléchier eût fait parler M. de Montausier dans la prosopopée que j'ai rapportée ci-dessus, il auroit fait une prosopopée: Au contraire, les figures de mots sont telles que si vous changez les paroles, la figure s'évanouit; par exemple, lorsque parlant d'une armée navale, je dis qu'elle étoit composée de cent voiles; c'est une figure de mots dont

*Explan,  
tas, for-  
me, habit,  
amande.*

\* Inter conformationem verborum & Sententiarum hoc interest, quod verborum tollitur, si verba mutaris, sententiarum permanet; quibuscumque verbis uti velis. *Cic. de Orat. L. III. n. 201. aliter LII.*

## EN GENERAL

nous parlerons dans la suite ; *voiles* est là pour *vaisseaux* ; que si je substitue le mot de *vaisseaux* à celui de *voiles*, j'exprime également ma pensée ; mais il n'y a plus de figure.

### ARTICLE III.

#### *Division des figures de mots.*

**I**L y a quatre différentes sortes de figures qui regardent les mots.

1°. Celles que les Grammairiens apèlent *figures de diction* : elles regardent les changemens qui arivent dans les lettres ou dans les syllabes des mots ; telle est, par exemple, la syncope, c'est le retranchement d'une lettre ou d'une syllabe au milieu d'un mot, *scuta virum* pour *virorum*, &c.

2°. Celles qui regardent uniquement la construction ; par exemple : lorsqu'Horace parlant de Cléopatre, dit *monstrum, quæ...* L. 1. 03, nous disons en françois *la plupart des homes disent*, & non pas *dit* : On fait alors la construction selon le sens. Cette figure s'apèle *syllepse*. J'ai traité ailleurs de ces sortes de figures, ainsi je n'en parlerai point ici.

3°. Il y a quelques figures de mots, dans lesquelles les mots conservent leur significa-

## DES TROPES

tion propre, telle est la répétition, &c. C'est aux Rhéteurs à parler de ces sortes de figures, aussi bien que des figures de pensées. Dans les unes & dans les autres, la figure ne consiste point dans le changement de signification des mots, ainsi elles ne sont point de mon sujet.

4°. Enfin il y a des figures de mots qu'on apèle *Tropes*, les mots prennent par ces figures des significations différentes de leur signification propre. Ce sont là les figures dont j'entreprends de parler dans cette partie de la Grammaire.

---

### ARTICLE IV.

#### *Définition des Tropes.*

**L**es Tropes sont des figures par lesquelles on fait prendre à un mot une signification, qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot : ainsi pour entendre ce que c'est qu'un trope, il faut commencer par bien comprendre ce que c'est que la signification propre d'un mot : nous l'expliquons bien-tôt.

Ces figures sont apelées *tropes* du grec *trōpē* *conversio*, dont la racine est *trepo*, *vetto*, je tourne.

## EN GENERAL.

15

re. Elles sont ainsi appelées, parce que quand on prend un mot dans le sens figuré, on le tourne, pour ainsi dire, afin de lui faire signifier ce qu'il ne signifie point dans le sens propre : *voiles* dans le sens propre ne signifie point *vaisseaux*, les voiles ne sont qu'une partie du vaisseau : cependant *voiles* se dit quelquefois pour *vaisseaux*, comme nous l'avons déjà remarqué.

Les tropes sont des figures, puisque ce sont des manières de parler, qui, outre la propriété de faire connoître ce qu'on pense, sont encore distinguées par quelque différence particulière, qui fait qu'on les rapporte chacune à une espèce à part.

Il y a dans les tropes une modification ou différence générale qui les rend tropes, & qui les distingue des autres figures : elle consiste en ce qu'un mot est pris dans une signification qui n'est pas précisément sa signification propre : mais de plus chaque trope diffère d'un autre trope, & cette différence particulière consiste dans la manière dont un mot s'écarte de sa signification propre ; par exemple : *Il n'y a plus de Pyrénées*, dit Louis XIV. d'immortelle mémoire, lorsque son petit-fils le Duc d'Anjou, aujourd'hui Philippe V. fut

## 16 DES TROPES

appelé à la Couronne d'Espagne, Louis XIV. vouloit-il dire que les Pyrénées avoient été abimées ou anéanties ? nullement : personne n'entendit cette expression à la lettre, & dans le sens propre : elle avoit un sens figuré. Boileau faisant allusion, à ce qu'en 1664. le Roi envoya au secours de l'Empereur des troupes qui défirent les Turcs, & encore à ce que Sa Majesté établit la compagnie des Indes, dit :

Discours  
au Roi.

Quand je vois ta sagesse . . . . .  
Rendre à l'*Aigle* éperdu sa première vigueur  
La France sous tes loix maîtriser la Fortune  
Et nos vaisseaux domtant l'un & l'autre *Neptune* . .

Ni l'*Aigle* ni *Neptune* ne se prennent point là dans le sens propre. Telle est la modification ou différence générale, qui fait que ces façons de parler sont des tropes.

Mais quelle espèce particulière de trope ? cela dépend de la manière dont un mot s'écarte de sa signification propre pour en prendre une autre. Les Pyrénées dans le sens propre sont de hautes montagnes qui séparent la France & l'Espagne : *Il n'y a plus de Pyrénées*, c'est-à-dire, plus de séparation, plus de division, plus de guerre : il n'y aura à l'avenir qu'une

qu'une bone intelligence entre la France & l'Espagne : c'est une métonymie du signe, ou une métalepse : les Pyrénées ne seront plus un signe de séparation.

L'Aigle est le symbole de l'Empire ; l'Empereur porte un aigle à deux têtes dans ses armoiries : ainsi, dans l'exemple que je viens de rapporter, *l'aigle* signifie l'Allemagne. C'est le signe pour la chose signifiée : c'est une métonymie.

Neptune étoit le Dieu de la mer, il est pris dans le même exemple pour l'Océan, pour la mer des Indes orientales & occidentales : c'est encore une métonymie. Nous remarquerons dans la suite ces différences particulières qui font les différentes espèces de tropes.

Il y a autant de tropes qu'il y a de manières différentes, par lesquelles on donne à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot : *Aveugle* dans le sens propre, signifie une personne qui est privée de l'usage de la vue : si je me sers de ce mot pour marquer ceux qui ont été guéris de leur aveuglement, come quand Jésus-Christ a dit, *les aveugles voient*, alors *aveugles* n'est plus dans le sens propre, il est dans un sens que les Philosophes apellent *sens divisé*.

*Matt. 23  
Xl.v. 5.*

ce sens divisé est un trope, puisqu'alors *aveugles* signifie ceux qui ont été aveugles, & non pas ceux qui le sont. Ainsi outre les tropes dont on parle ordinairement, j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile ni étranger à mon sujet, d'expliquer encore ici les autres sens dans lesquels un même mot peut être pris dans le discours.

---

#### ARTICLE V.

*Le traité des Tropes est du ressort de la Grammaire. On doit connoître les Tropes pour bien entendre les Auteurs, & pour avoir des connoissances exactes dans l'art de parler & d'écrire.*

**A**U reste ce traité me paroît être une partie essentielle de la Grammaire, puisqu'il est du ressort de la Grammaire de faire entendre la véritable signification des mots, & en quel sens ils sont employés dans le discours.

Il n'est pas possible de bien expliquer l'auteur même le plus facile, sans avoir recours aux connoissances dont je parle ici. Les livres que l'on met d'abord entre les mains des commençans, aussi-bien que les autres livres, sont pleins de mots pris dans des sens détournés

## EN GENERAL.

11

et éloignés de la première signification de ces mots ; par exemple :

Tityre , tu pátulæ , recubans sub tégmine fagi , Virg. *Ec.*  
Sylvéstrem , ténui , musam medítaris , avénâ. *l. 1. v. 1.*

*Vous méditez une Muse* , c'est-à-dire , *une chanson* ; *vous vous exercez à chanter*. Les Muses étoient regardées dans le Paganisme come les Déeses qui inspiroient les Poètes & les Musiciens , ainsi *Muse* se prend ici pour la chanson même , c'est la cause pour l'effet , c'est une métonymie particulière , qui étoit en usage en latin ; nous l'expliquerons dans la suite.

*Avéna* dans le sens propre , veut dire de *l'aveine* , mais parce que les Bergers se servirent de petits tuyaux de blé ou d'aveine pour en faire une sorte de flute , come font encore les enfans à la campagne ; delà par extension on a apelé *avéna* un chalumeau , une flute de Berger.

On trouve un grand nombre de ces sortes de figures dans le Nouveau Testament , dans l'imitation de J. C. dans les fables de Phédre , en un mot , dans les livres mêmes qui sont écrits le plus simplement , & par lesquels on comence : ainsi je demeure toujours con-

vaincu que cette partie n'est point étrangère à la Grammaire, & qu'un Grammairien doit avoir une connoissance détaillée des tropes.

Réponse à  
une objec-  
tion

Je conviens, si l'on veut, qu'on peut bien parler sans jamais avoir appris les noms particuliers de ces figures. Combien de personnes se servent d'expressions métaphoriques, sans savoir précisément ce que c'est que métaphore ? C'est ainsi qu'il y avoit plus de quarante ans que le Bourgeois-Gentilhomme *disoit de la Prose, sans qu'il en fut rien*. Ces connoissances ne sont d'aucun usage pour faire un compte, ni pour bien *conduire une maison*, come dit M<sup>r</sup>. Jourdain, mais elles sont utiles & nécessaires à ceux qui ont besoin de savoir l'art de parler & d'écrire ; elles mettent de l'ordre dans les idées qu'on se forme des mots ; elles servent à démêler le vrai sens des paroles, à rendre raison du discours, & donnent de la précision & de la justesse.

Molière  
Bourg. gen-  
tilh. act. 11.  
sc. 4.

Ibid. act.  
11. sc. 3.

Les Sciences & les Arts ne sont que des observations sur la pratique : l'usage & la pratique ont précédé toutes les sciences & tous les arts ; mais les sciences & les arts ont ensuite perfectionné la pratique. Si Molière n'avoit pas étudié lui-même les observations détaillées de l'art de parler & d'écrire, ses pièces n'auroient

été que des pièces informes, où le génie, à la vérité, auroit paru quelquefois : mais qu'on auroit renvoyées à l'enfance de la Comédie : ses talens ont été perfectionnés par les observations, & c'est l'art même qui lui a appris à saisir le ridicule d'un art déplacé.

On voit tous les jours des personnes qui chantent agréablement, sans connoître les notes, les clés, ni les règles de la Musique, elles ont chanté pendant bien des années des *sol* & des *fa*, sans le savoir; faut-il pour cela qu'elles rejettent les secours qu'elles peuvent tirer de la Musique, pour perfectionner leur talent.

Nos pères ont vécu sans connoître la circulation du sang; faut-il négliger la connoissance de l'Anatomie? & ne faut-il plus étudier la Physique, parce qu'on a respiré pendant plusieurs siècles sans savoir que l'air eut de la pesanteur & de l'élasticité? Tout a son tems & ses usages, & Molière nous déclare dans ses préfaces, qu'il ne se moque que des abus & du ridicule.



## ARTICLE VI.

*Sens Propre, Sens Figuré.*

**A**vant que d'entrer dans le détail de chaque Trope, il est nécessaire de bien comprendre la différence qu'il y a entre le sens propre & le sens figuré.

Un mot est employé dans le discours, ou dans le sens propre, ou en général, dans un sens figuré, quel que puisse être le nom que les Rhéteurs donnent ensuite à ce sens figuré.

Le sens propre d'un mot, c'est la première signification du mot : Un mot est pris dans le sens propre, lorsqu'il signifie ce pourquoi il a été premièrement établi ; par exemple : *Le feu brûle, la lumière nous éclaire*, tous ces mots-là sont dans le sens propre.

Mais, quand un mot est pris dans un autre sens, il paroît alors, pour ainsi dire, sous une forme empruntée, sous une figure qui n'est pas sa figure naturelle, c'est-à-dire, celle qu'il a eue d'abord ; alors on dit que ce mot est au figuré ; par exemple : *Le feu de vos yeux, le feu de l'imagination, la lumière de l'esprit, la clarté d'un discours.*

*Masque* dans le sens propre, signifie une sorte de couverture de toile cirée ou de quelque

autre matière, qu'on se met sur le visage pour se déguiser ou pour se garantir des injures de l'air. Ce n'est point dans ce sens propre que Malherbe prenoit le mot de *masque*, lorsqu'il disoit qu'à la Cour il y'avoit plus de masques que de visages : *masques* est là dans un sens figuré, & se prend pour *personnes dissimulées*, pour ceux qui cachent leurs véritables sentimens, qui se démontent, pour ainsi dire, le visage, & prennent des mines propres à marquer une situation d'esprit & de cœur toute autre que celle où ils sont éfectivement.

Ce mot *voix*, ( *vox* ) a été d'abord établi pour signifier le son qui sort de la bouche des animaux, & surtout de la bouche des hommes : On dit d'un home, qu'il a la voix mâle ou féminine, douce ou rude, claire ou enrouée, foible ou forte, enfin aiguë, flexible, grêle, cassée, &c. En toutes ces occasions *voix* est pris dans le sens propre, c'est-à-dire, dans le sens pour lequel ce mot a été d'abord établi : mais quand on dit que *le mensonge ne sauroit étouffer la voix de la vérité dans le fond de nos cœurs*, alors *voix* est au figuré, il se prend pour *inspiration intérieure, remords*, &c. On dit aussi que *tant que le Peuple Juif écouta la voix de Dieu*, c'est-à-dire, tant qu'il obéit à ses commandemens,

*il en fut assisté. Les brebis entendent la voix du pasteur*, on ne veut pas dire seulement qu'elles reconnoissent sa voix & la distinguent de la voix d'un autre home, ce qui seroit le sens propre; on veut marquer principalement qu'elles lui obéissent, ce qui est le sens figuré. *La voix du sang, la voix de la nature*, c'est-à-dire, les mouvemens intérieurs que nous ressentons à l'occasion de quelque accident arrivé à un parent, &c. *La voix du peuple est la voix de Dieu*, c'est-à-dire, que le sentiment du peuple, dans les matières qui sont de son ressort, est le véritable sentiment.

C'est par la voix qu'on dit son avis dans les délibérations, dans les élections, dans les assemblées où il s'agit de juger; ensuite, par extension, on a appelé *voix*, le sentiment d'un particulier, d'un Juge; ainsi en ce sens, *voix* signifie *avis, opinion, suffrage*: *il a eu toutes les voix*, c'est-à-dire, tous les suffrages; *brigner les voix, la pluralité des voix*; *il vaudroit mieux, s'il étoit possible, peser les voix que de les compter*, c'est-à-dire, qu'il vaudroit mieux suivre l'avis de ceux qui sont les plus savans & les plus sensés, que de se laisser entraîner au sentiment aveugle du plus grand nombre.

*Voix* signifie aussi dans un sens étendu, *gémisse-*

ment, prière. Dieu a écouté la voix de son peuple, &c.

Tous ces différens sens du mot *voix*, qui ne sont pas précisément le premier sens, qui seul est le sens propre, sont autant de sens figurés.

A R T I C L E V I I.

*Réflexions générales sur le Sens Figuré.*

I.

*Origine du Sens Figuré.*

**L**A liaison qu'il y a entre les idées accessoires, je veux dire, entre les idées qui ont rapport les unes aux autres, est la source & le principe des divers sens figurés que l'on donne aux mots. Les objets qui font sur nous des impressions, sont toujours accompagnés de différentes circonstances qui nous frappent, & par lesquelles nous désignons souvent, ou les objets mêmes qu'elles n'ont fait qu'accompagner, ou ceux dont elles nous réveillent le souvenir. Le nom propre de l'idée accessoire est souvent plus présent à l'imagination que le nom de l'idée principale, & souvent aussi ces idées accessoires, désignant les objets avec plus de circonstances que ne feroient les noms propres de ces objets, les peignent ou avec plus d'énergie, ou avec plus d'agrément. De

## 16 DES TROPES

là le signe pour la chose signifiée, la cause pour l'effet, la partie pour le tout, l'antécédent pour le conséquent, & les autres sortes de tropes dont je parlerai dans la suite. Comme l'une de ces idées ne sauroit être réveillée sans exciter l'autre, il arrive que l'expression figurée est aussi facilement entendue que si l'on se servoit du mot propre ; elle est même ordinairement plus vive & plus agréable quand elle est employée à propos, parce qu'elle réveille plus d'une image ; elle attache ou amuse l'imagination & donne aisément à deviner à l'esprit.

11.

### *Usages ou effets des Tropes.*

1. Un des plus fréquens usages des tropes c'est de réveiller une idée principale, par le moyen de quelque idée accessoire : c'est ainsi qu'on dit cent voiles pour cent vaisseaux ; cent feux pour cent maisons ; il aime la bouteille, c'est-à-dire, il aime le vin ; le fer pour l'épée ; la plume ou le stile pour la manière d'écrire, &c.
2. Les tropes donnent plus d'énergie à nos expressions. Quand nous sommes vivement frappés de quelque pensée, nous nous exprimons rarement avec simplicité ; l'objet qui nous occu-

se présente à nous, avec les idées accessoirs qui l'accompagnent, nous prononçons les noms de ces images qui nous frappent, ainsi nous avons naturellement recours aux tropes, d'où il arrive que nous faisons mieux sentir aux autres ce que nous sentons nous-mêmes : de là viennent ces façons de parler, *il est enflammé de colère, il est tombé dans une erreur grossière, flétrir la réputation, s'enivrer de plaisir, &c.*

3. Les Tropes ornent le discours. M<sup>r</sup> Fléchier voulant parler de l'instruction qui disposa M<sup>r</sup> le Duc de Montausier à faire abjuration de l'hérésie, au lieu de dire simplement qu'il se fit instruire, que les ministres de J. C. lui aprirent les dogmes de la Religion Catholique, & lui découvrirent les erreurs de l'hérésie, s'exprime en ces termes : » Tombez » tombez, voiles importuns qui lui couvrez la » vérité de nos mystères : & vous, Prêtres de » Jésus-Christ, prenez le glaive de la parole, » & coupez sagement jusqu'aux racines de » l'erreur, que la naissance & l'éducation » avoient fait croître dans son ame. Mais par » combien de liens étoit-il retenu ?

Outre l'Apostrophe, figure de pensée, qui se trouve dans ces paroles, les Tropes en font le principal ornement : *Tombez, voiles, couvrez,*

prenez le glaive, coupez jusqu'aux racines, croitez, lieus, retenu : toutes ces expressions sont autant de tropes qui forment des images, dont l'imagination est agréablement occupée.

4. Les Tropes rendent le discours plus noble : les idées communes auxquelles nous sommes accoutumés, n'excitent point en nous ce sentiment d'admiration & de surprise, qui élève l'ame : en ces occasions on a recours aux idées accessoi- res, qui prêtent, pour ainsi dire, des habits plus nobles à ces idées communes : *Tous les homes meurent également* ; voilà une pensée commune : Horace a dit :

*Liv. 1. od. 4. Pallida mors, æquo pulsat pede pãuperum tabernas  
Regũque turres.*

On fait la périphrase simple & naturelle que Malherbe a faite de ces vers.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ,

Malherb.  
L. VI.

On a beau la prier

La cruële qu'elle est se bouche les oreilles

Et nous laisse crier,

\*\*\*

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre ;

Est sujet à ses loix ,

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre ,

N'en défend pas nos Rois.

Au lieu de dire que c'est un Phénicien, qui a inventé les caractères de l'écriture, ce qui seroit une expression trop simple pour la Poésie, Brébeuf a dit :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux  
De peindre la parole & de parler aux yeux,  
Et par les traits divers des figures tracées;  
Doner de la couleur & du corps aux pensées.\*

Pharise,  
Lib. III.

5. Les tropes sont d'un grand usage pour déguiser des idées dures, désagréables, tristes, ou contraires à la modestie; on en trouvera des exemples dans l'article de l'euphémisme & dans celui de la périphrase.

6. Enfin les tropes enrichissent une langue en multipliant l'usage d'un même mot, ils donnent à un mot une signification nouvelle, soit parce qu'on l'unit avec d'autres mots, auxquels souvent il ne se peut joindre dans le sens propre, soit parce qu'on s'en sert par extension & par ressemblance, pour suppléer aux termes qui manquent dans la langue.

Mais il ne faut pas croire avec quelques Savans, que les tropes n'aient d'abord été inventés d'usage.

Manière

\* Phœnicez primi, famæ si creditor, aussi  
Mansuetam, rûdibus, vocem signare figuris. Lucan.  
Lib. III. v. 220.

*Et d'étudier les belles lettres, par M. Rollin. tom. 11. p. 246. & Cic. de Orat. tom. 11. p. 155. elier xxxviii. Voss. inst. ciat. L. 14. c. vi. n. 14.*

*que par nécessité, à cause du défaut & de la disette des mots propres, & qu'ils aient contribué depuis à la beauté & à l'ornement du discours, de même à peu près que les vêtemens ont été employés dans le commencement pour couvrir le corps & le défendre contre le froid, & ensuite ont servi à l'embellir & à l'ornier. Je ne crois pas qu'il y ait un assez grand nombre de mots qui suppléent à ceux qui manquent, pour pouvoir dire que tel ait été le premier & le principal usage des tropes. D'ailleurs, ce n'est point là, ce me semble, la marche, pour ainsi dire, de la nature, l'imagination a trop de part dans le langage & dans la conduite des hommes; pour avoir été précédée en ce point par la nécessité. Si nous disons d'un homme qui marche avec trop de lenteur, qu'il va plus lentement qu'une tortue, d'un autre, qu'il va plus vite que le vent, d'un passionné, qu'il se laisse emporter au torrent de ses passions, &c. C'est que la vivacité avec laquelle nous ressentons ce que nous voulons exprimer, excite en nous ces images, nous en sommes occupés les premiers, & nous nous en servons ensuite pour mettre en quelque sorte devant les yeux des autres ce que nous voulons leur faire entendre. Les hommes n'ont point consulté, s'ils avoient ou s'ils n'avoient pas*

## LA CATACHRESE. 31

Nord : on fait l'essai , c'est-à-dire , qu'avant que de vous présenter le vase , on en boit un peu , pour vous marquer que vous pouvez en boire sans rien craindre. De là , par extension , par imitation , on s'est servi de *propinare* pour *livrer quelqu'un* , *le trahir pour faire plaisir à un autre* ; *le livrer* , *le donner* come on donne la coupe à boire après avoir fait l'essai. *Je vous le livre* , dit Térence , en se servant par extension du mot *propino* , *moquez vous de lui tant qu'il vous plaira* , hunc vobis deridendum propino.

Ter. Fun.  
Act. v. scé-  
ne dernière.

Nous avons vu dans la cinquième partie de cette Grammaire, que la préposition suppléoit aux rapports qu'on ne sauroit marquer par les terminaisons des mots ; qu'elle marquoit un rapport général ou une circonstance générale , qui étoit ensuite déterminée par le mot qui suit la préposition :

Or , ces rapports ou circonstances générales sont presque infinies , & le nombre des prépositions est extrêmement borné ; mais pour suppléer à celles qui manquent , on donne divers usages à la même préposition.

Chaque préposition a sa première signification ; elle a sa destination principale , son premier sens propre ; & ensuite par extension , par imitation , par abus , en un mot par cata-

qui est le propre, & qui se prête ensuite au sens figuré. Les laboureurs du pays latin connoissoient les bourgeons des vignes & des arbres, & leur avoient donné un nom avant que d'avoir vu des perles & des pierres précieuses : mais come on donna ensuite par figure & par imitation ce même nom aux perles & aux pierres précieuses, & qu'aparemment Cicéron, Quintilien & M<sup>r</sup> Rollin ont vu plus de perles que de bourgeons de vignes, ils ont cru que le nom de ce qui leur étoit plus connu étoit le nom propre, & que le figuré étoit celui de ce qu'ils connoissoient moins.

Verbi translatio instituta est inopie causa, frequentata delectationis. Nam *gemmae vites, luxuriam esse in hortis, latas segetes*, etiam rustici dicunt. *Cic. de Orator. L. III. n. 155. aliter xxxviii.*

Necessitate rustici dicunt gemmam in vitibus. Quid enim discerent aliud? *Quintil. instit. orat. lib. VIII. cap. 6. Metaph.*

*Gemma* est id quod in arboribus tumescit cum parere incipiunt à *genu*, id est, gigno, hinc Margarita & deinceps omnis lapis pretiosus dicitur *gemma* . . . . quod habet quodque Perotius cujus hæc sunt verba, « lapillos gemmas vocare à similitudine gemmarum quas in vitibus sive arboribus cernimus, gemmæ enim propriè sunt pupuli quos primo vites emittunt : & gemmare vites dicuntur, dum gemmas emittunt. » *Martini Lexicon, voce gemma.*

*Gemma* oculus vitis propriè. 2. *gemma* deinde générale nomen est lapidum pretiosorum. *Bas. Fabri Thesaur. v. gemma.*

111.

*Ce qu'on doit observer , & ce qu'on doit éviter  
dans l'usage des Tropes , & pourquoi  
ils plaisent.*

Les Tropes qui ne produisent pas les effets que je viens de remarquer , sont défectueux. Ils doivent surtout être clairs , faciles , se présenter naturellement & n'être mis en œuvre qu'en tems & lieu. Il n'y a rien de plus ridicule en tout genre que l'affectation & le défaut de convenance. Molière dans ses *Précieuses* , nous fournit un grand nombre d'exemples de ces expressions recherchées & déplacées. La convenance demande qu'on dise simplement à un laquais , *donnez des sièges* , sans aller chercher le détour de lui dire : *voituez-vous ici les comodités de la conversation*. De plus , les idées accessoi- res ne jouent point , si j'ose parler ainsi , dans le langage des *Précieuses* de Molière , ou ne jouent point comme elles jouent dans l'imagination d'un homme sensé : *Le conseiller des graces* , pour dire le miroir : *contentez l'envie qu'a ce fauteuil de vous embrasser* , pour dire asséyez-vous.

Les Prec.  
Rid. Sc. 12.

ibid. Sc. 12.

ibid. Sc. 12.

Toutes ces expressions tirées de loin & hors

de leur place, marquent une trop grande contention d'esprit, & font sentir toute la peine qu'on a eue à les rechercher : elles ne sont pas, s'il est permis de parler ainsi, à l'unisson du bon sens, je veux dire qu'elles sont trop éloignées de la manière de penser, de ceux qui ont l'esprit droit & juste, & qui sentent les convenances. Ceux qui cherchent trop l'ornement dans le discours tombent souvent dans ce défaut, sans s'en apercevoir; ils se font bon gré d'une expression qui leur paroît brillante & qui leur a coûté, & se persuadent que les autres en doivent être aussi satisfaits qu'ils le sont eux mêmes.

On ne doit donc se servir de Tropes que lorsqu'ils se présentent naturellement à l'esprit; qu'ils sont tirés du sujet; que les idées accessoires les font naître; ou que les bienséances les inspirent; ils plaisent alors, mais il ne faut point les aller chercher dans la vue de plaire.

Manière  
d'enseigner.  
Tome II.  
p. 147.

Je ne crois donc pas que ces sortes de figures plaisent extrêmement, par l'ingénieuse hardiesse qu'il y a d'aller au loin chercher des expressions étrangères à la place des naturelles, qui sont sous la main, si l'on peut parler ainsi. Quoique ce soit là une pensée de Cicéron, adoptée par

M<sup>r</sup>. Rollin, je crois plutôt que les expressions figurées donent de la grace au discours, parce que, come ces deux grands homes le remarquent, elles donent au corps, pour ainsi dire, aux choses les plus spirituelles, & les font presque toucher au doigt & à l'œil par les images qu'elles en tracent à l'imagination ; en un mot, par les idées sensibles & accesssoires.

ibid. p. 242.

IV.

*Suite des Réflexions générales sur le Sens figuré.*

1. Il n'y a peut-être point de mot qui ne se prène en quelque sens figuré, c'est-à-dire, éloigné de sa signification propre & primitive.

Les mots les plus comuns & qui reviennent souvent dans le discours, sont ceux qui sont pris le plus fréquemment dans un sens figuré, & qui ont un plus grand nombre de ces sortes de sens : tels sont *corps*, *ame*, *tête*, *concevoir*, *avoir*, *faire*, &c.

11. Un mot ne conserve pas dans la traduction tous les sens figurés qu'il a dans la langue originale : chaque langue a des expressions figurées qui lui sont particulières, soit parce que ces expressions sont tirées de certains usages établis dans un pays & inconnus dans un autre ; soit par quelque autre raison per-

rément arbitraire. Les différens sens figurés du mot *voir*, que nous avons remarqués, ne sont pas tous en usage en latin, on ne dit point *vox* pour *sufrage*. Nous disons *porter envie*, ce qui ne seroit pas entendu en latin par *ferre invidiam* : au contraire, *morem gerere alicui* est une façon de parler latine, qui ne seroit pas entendue en françois, si on se contentoit de la rendre mot à mot, & que l'on traduisit, *porter la coutume à quelqu'un*, au lieu de dire, *faire voir à quelqu'un qu'on se conforme à son gout, à sa manière de vivre, être complaisant, lui obéir*. Il en est de même de *vicem gerere*, *verba dare*, & d'un grand nombre d'autres façons de parler que j'ai remarquées ailleurs, & que la pratique de la version interlineaire apprendra.

Ainsi, quand il s'agit de traduire en une autre langue quelque expression figurée, le traducteur trouve souvent que sa langue n'adopte point la figure de la langue originale, alors il doit avoir recours à quelque autre expression figurée de sa propre langue, qui réponde, s'il est possible, à celle de son auteur.

Le but de ces sortes de traductions n'est que de faire entendre la pensée d'un auteur; ainsi on doit alors s'attacher à la pensée & non à la

lettre ; & parler come l'auteur lui même auroit parlé , si la langue dans laquelle on le traduit avoit été sa langue naturelle. Mais quand il s'agit de faire entendre une langue étrangère, on doit alors traduire littéralement, afin de faire comprendre le tour original de cette langue.

¶ V.

*Observation sur les Dictionnaires  
Latins-François.*

Nos Dictionnaires n'ont point assés remarqué ces différences; je veux dire, les divers sens que l'on donne par figure à un même mot dans une même langue ; & les différentes significations que celui qui traduit est obligé de donner à un même mot ou à une même expression, pour faire entendre la pensée de son auteur. Ce sont deux idées fort différentes que nos Dictionnaires confondent ; ce qui les rend moins utiles & souvent nuisibles aux commençans. Je vais faire entendre ma pensée par cet exemple.

*Porter*, se rend en latin dans le sens propre par *ferre* : mais quand nous disons *porter envie*, *porter la parole*, *se porter bien ou mal*, &c, on ne se sert plus de *ferre* pour rendre ces façons de

parler en latin : la langue latine a ses expressions particulières pour les exprimer, *porter* ou *ferre* ne sont plus alors dans l'imagination de celui qui parle latin : Ainsi, quand on considère *porter* tout seul & séparé des autres mots qui lui donnent un sens figuré, on manqueroit d'exactitude dans les Dictionnaires françois-latins, si l'on disoit d'abord simplement que *porter* se rend en latin par *ferre*, *invidere*, *alloqui*, *valere*, &c.

Pourquoi donc tombe-t-on dans la même faute dans les Dictionnaires latins-françois, quand il s'agit de traduire un mot latin? Pourquoi joint-on à la signification propre d'un mot, quelque autre signification figurée qu'il

\* Voyez le dictionnaire latin-françois, imprimé sous le nom du R. P. Tachart, en 1727. & quelques autres Dictionnaires nouveaux.

\*\* Adelp. Act. 3. sc. 2. v. 37.

\* Hec, Act. 5. sc. 2. v. 14.

n'a jamais tout seul en latin? La figure n'est que dans notre tour françois, parce que nous nous servons d'une autre image; & par conséquent de mots tout différens; par exemple:

\* *Mittere* signifie, dit-on, envoyer, retenir, arrêter, écrire, n'est-ce pas come si l'on disoit dans le Dictionnaire françois-latin, que *porter* se rend en latin par *ferre*, *invidere*, *alloqui*, *valere*?

Jamais *mittere* n'a eu la signification de *retenir*, *d'arrêter*, *d'écrire* dans l'imagination d'un homme qui parloit latin. Quand Térence a dit : \*\* *lacrymas mitte*, & \* *missam iram faciet* :

*mittere* avoit toujours dans son esprit la signification *d'envoyer* : envoyez loin de vous vos larmes , votre colère , comme on renvoie tout ce dont on veut se défaire. Que si en ces occasions nous disons plutôt , *retenez vos larmes , retenez votre colère* , c'est que pour exprimer ce sens , nous avons recours à une métaphore prise de l'action que l'on fait quand on retient un cheval avec le frein, ou quand on empêche qu'une chose ne tombe ou ne s'échape. Ainsi il faut toujours distinguer les deux sortes de traductions dont j'ai parlé ailleurs. Quand on ne traduit que pour faire entendre la pensée d'un auteur , on doit rendre , s'il est possible , figure par figure , sans s'attacher à traduire littéralement ; mais quand il s'agit de donner l'intelligence d'une langue , ce qui est le but des Dictionnaires , on doit traduire littéralement , afin de faire entendre le sens figuré qui est en usage en cette langue à l'égard d'un certain mot ; autrement c'est tout confondre ; les Dictionnaires nous diront que *aqua* signifie *le feu* , de la même manière qu'ils nous disent que *mittere* veut dire *arrêter , retenir* ; car enfin les Latins crioient *aquas , aquas* , \* c'est-à-dire , *ap- ferte aquas* , quand le feu avoit pris à la maison , & nous criions alors *au feu* , c'est-à-dire ,

\* *Territa vi-  
cinas , Téia  
clamat. a-  
quas. Prop.  
L. 4. El. 9.  
v. 32. ad  
extinguén-  
dum incen-  
dium , in-  
quit Beroal-  
dus. ibid.*

accourez au feu pour alder à l'éteindre. Ainsi quand il s'agit d'apprendre la langue d'un auteur, il faut d'abord donner à un mot sa signification propre, c'est-à-dire, celle qu'il avoit dans l'imagination de l'auteur qui s'en est servi, & ensuite on le traduit, si l'on veut, selon la traduction des pensées, c'est-à-dire, à la manière dont on rend le même fonds de pensée, selon l'usage d'une autre langue.

*Mittere* ne signifie donc point en latin *retenir*, non plus que *pellere*, qui veut dire *chasser*. Si Térence a dit *lacrymas mitte*, Virgile a dit dans le même sens, *lacrymas dilēta pelle Crēsa*. Chassez les larmes de Créüse, c'est-à-dire, les larmes que vous répandez pour l'amour de Créüse, cessez de pleurer votre chère Créüse, retenez les larmes que vous répandez pour l'amour d'elle, consolez-vous.

*Mittere* ne veut pas dire non plus en latin *écrire* : & quand on trouve *mittere epistolam alicui*, cela veut dire dans le latin, *envoyer une lettre à quelqu'un*, & nous disons plus ordinairement, *écrire une lettre à quelqu'un*. Je ne ferois point si je voulois rapporter ici un plus grand nombre d'exemples du peu d'exactitude de nos meilleurs Dictionnaires ; *merces* punition, *nox* la mort, *pulvis* le barreau, &c.

Je voudrois donc que nos Dictionnaires donnaient d'abord à un mot latin la signification propre que ce mot avoit dans l'imagination des auteurs latins : qu'ensuite ils ajoutassent les divers sens figurés que les Latins donoient à ce mot. Mais quand il arive qu'un mot joint à un autre , forme une expression figurée, un sens, une pensée que nous rendons en notre langue , par une image différente de celle qui étoit en usage en latin : alors je voudrois distinguer :

1. Si l'explication littéraire qu'on a déjà donnée du mot latin , suffit pour faire entendre à la lettre l'expression figurée , ou la pensée littéraire du latin ; en ce cas , je me contenterois de rendre la pensée à notre manière ; par exemple : *mittere* envoyer , *mitte iram* , retenez votre colère , *mittere epistolam alicui* , écrire une lettre à quelqu'un.

*Provincia* , Province , de *pro* ou *procul* & de *vincire* lier , obliger , ou selon d'autres , de *vincere* vaincre : c'étoit le nom générique que les Romains donoient aux pays dont ils s'étoient rendus maîtres hors de l'Italie. On dit dans le sens propre , *provinciam capere* , *suscipere* , prendre le gouvernement d'une province , en être fait gouverneur ; & on dit par

## 44 DES TROPHES

métaphore, *prœvinciam suscipere*, être dans un emploi, dans une fonction, faire quelque entre-  
 Tez. Hor. *Prœvinciam cepisti durum*, tu t'es chargé  
 Act. 1. sc. 2. d'une mauvaise comission, d'un emploi difficile.

2. Mais lorsque la façon de parler latino est trop éloignée de la françoise, & que la lettre n'en peut pas aisément être entendue, les Dictionnaires devroient l'expliquer d'abord littéralement, & ensuite ajouter la phrase françoise qui répond à la latine; par exemple, *laterem crudum lavare*, laver une brique crue, c'est-à-dire, perdre son tems & sa peine, perdre son latin. Qui laverait une brique avant qu'elle fût cuite, ne ferait que de la briser & perdrait la brique. On ne doit pas conclure de cet exemple, que jamais *lavare* ait signifié en latin perdre, ni *later* tems ou peine.

Au reste, il est évident que ces diverses significations qu'une langue donne à un même mot d'une autre langue, sont étrangères à ce mot dans la langue originale; ainsi elles ne sont point de mon sujet: je traite seulement ici des différens sens que l'on donne à un même mot dans une même langue, & non pas des différentes images dont on peut se servir en traduisant, pour exprimer le même fonds de pensée.

# DES TROPE S.

## SECONDE PARTIE.

### *Des Tropes en particulier.*

#### I.

#### LA CATACHRESE.

#### *Abus , Extension , ou Imitation.*

**L**es langues les plus riches n'ont point un assez grand nombre de mots pour exprimer chaque idée particulière, par un terme qui ne soit que le signe propre de cette idée; ainsi l'on est souvent obligé d'emprunter le mot propre de quelqu'autre idée, qui a le plus de rapport à celle qu'on veut exprimer; par exemple : l'usage ordinaire est de clouer des fers sous les piés des chevaux, ce qui s'appèle *ferrer un cheval* : que s'il arive qu'au lieu de fer on se serve d'argent, on dit alors que les chevaux sont *ferrés d'argent*, plutot que d'inventer un nouveau mot qui ne seroit pas entendu : on ferre aussi d'argent une cassette, &c. alors *ferrer* signifie par extension, garnir d'argent au lieu de fer. On dit de même *aler à cheval sur un bâton*, c'est-à-dire, se mettre sur un bâton

Kατάχρησις.  
Abusio.

#### 44 LA CATACHRESE.

de la même manière qu'on se place à cheval.

Hor. 2. Sat.  
3. v. 248.

Ludere par impar ; equitare in arundine longâ.

Æn. 2. v. 16.

Cic. pro lege maniliâ.  
n. 9. aliter  
15.

Erod. ch.  
xvi. v. 4. &  
15.

Dans les ports de mer on dit *bâtir un vaisseau*, quoique le mot de *bâtir* ne se dise proprement que des maisons ou autres édifices : Virgile s'est servi d'*edificare*, *bâtir*, en parlant du cheval de Troie ; & Cicéron a dit, *edificare classes*, *bâtir des flotes*. Dieu dit à Moïse, *je ferai pleuvoir pour vous des pains du Ciel*, & ces pains ; c'étoit la mâne ; Moïse en la montrant, dit aux Juifs, *voilà le pain que Dieu vous a donné pour vivre*. Ainsi la mâne fut appelée *pain* par extension.

*Parricida*, *paricide*, se dit en latin & en françois, non seulement de celui qui tue son père, ce qui est le premier usage de ce mot ; mais il se dit encore par extension de celui qui fait mourir sa mère, ou quelqu'un de ses parens, ou enfin quelque personne sacrée.

Ainsi la *Catachrèse* est, pour ainsi dire, un écart que certains mots font de leur première signification, pour en prendre une autre qui y a quelque rapport, & c'est aussi ce qu'on apèle *extension* : par exemple ; *feuille* se dit, par extension ou imitation des choses qui sont plates & minces, come les feuilles des plantes ;

## LA CATACHRESE. 49

on dit *une feuille de papier*, *une feuille de fer blanc*, *une feuille d'or*, *une feuille d'étain*, qu'on met derrière les miroirs : *une feuille de carton* ; le *talc* se *lève par feuilles* ; les *feuilles d'un paravent*, &c.

La langue, qui est le principal organe de la parole, a donné son nom par métonymie & par extension au mot générique dont on se sert pour marquer les idiomes, le langage des différentes nations : *langue latine*, *langue françoise*.

*Glace*, dans le sens propre, c'est de l'eau gelée : ce mot signifie ensuite par imitation, par extension, un verre poli, une glace de miroir, une glace de carrosse.

*Glace* signifie encore une sorte de composition de sucre & de blanc d'œuf, que l'on coule sur les biscuits, ou que l'on met sur les fruits confits.

Enfin, *glace* se dit encore au pluriel, d'une sorte de liqueur congelée.

Il y a même des mots qui ont perdu leur première signification, & n'ont retenu que celle qu'ils ont eue par extension : *florir*, *florissant*, se disoient autrefois des arbres & des plantes qui sont en fleurs ; aujourd'hui on dit plus ordinairement *fleurir* au propre & *florir* au figuré ; si ce n'est à l'infinitif, c'est

# 46. LA CATACHRÈSE.

au moins dans les autres modes de ce verbe, alors il signifie être en crédit, en honneur, en réputation : *Pétrarque* *florissait* vers le milieu du 14. Siècle ; *une armée florissante*, *l'empire florissant*. La langue grèque, dit Madame Dacier, se maintint encore assez *florissante* jusqu'à la prise de Constantinople, en 1453.

*Prince*, en latin *princeps*, signifioit seulement autrefois, premier, principal ; mais aujourd'hui en françois il signifie, un souverain ou une personne de maison souveraine.

Le mot *Imperator*, Empereur, ne fut d'abord qu'un titre d'honneur que les soldats donnoient dans le camp à leur Général, quand il s'étoit distingué par quelque expédition mémorable : on n'avoit attaché à ce mot aucune idée de souveraineté, du tems même de Jules César, qui avoit bien la réalité de souverain, mais qui gouvernoit sous la forme de l'ancienne République. Ce mot perdit son ancienne signification vers la fin du regne d'Auguste, ou peut-être même plus tard.

Le mot latin *succurrere* que nous traduisons

|           |     |                                                                      |
|-----------|-----|----------------------------------------------------------------------|
| * Cic.    | ad  | par <i>secourir</i> , veut dire proprement <i>courir sous</i>        |
| Att. L.   | 14. | ou <i>sur</i> . Cicéron s'en est servi plusieurs fois en             |
| Epist. 1. | sub | ce sens : <i>succurrere atque subibo</i> . <i>Quidquid * suc-</i>    |
| Senec.    | Ep. | <i>curret liber scribere</i> , & Sénèque dit, <i>Chrysos, si no-</i> |
| 211       |     |                                                                      |

## LA CATACHRESE. 27

*Hiis non succurrit, Dominos salutamus;* » lorsque nous rencontrons quelqu'un, & que son nom ne nous vient pas dans l'esprit; nous l'appelons Monsieur. \* Cependant come il faut souvent se hâter & courir pour venir au secours de quelqu'un, on a doné insensiblement à ce mot par extension le sens d'aider ou secourir.

*Pètere*, selon Perizonius, vient du grec *pèto* & *petomai*, dont le premier signifie tomber, & l'autre voler; enforte que ces verbes marquent une action qui se fait avec effort & mouvement vers quelque objet: ainsi:

1. Le premier sens de *pètere*, c'est *aler vers*, se porter avec ardeur vers un objet; ensuite on doné à ce mot par extension plusieurs autres sens, qui sont une suite du premier.

2. Il signifie *souhalter d'avoir*, *briguer*, *démander*; *pètere consulatum*, *briguer le consulat*; *pètere nuptias alicujus*, *rechercher une personne en mariage*.

3. *Aler prendre*; unde mihi petam cibum.

4. *Aler vers quelqu'un*; & en conséquence le frapper, l'ataquer. Virgile a dit: *malo me Galatæa petit*, & Ovide, *à populo saxis praterelante petor*.

5. Enfin *pètere* veut dire par extension *aler en quelque lieu*, enforte que ce lieu soit l'objet de nos demandes & de nos mouvemens. Les

*Periz. in sanct. min. lib. 4. c. 4. n. 46.*

*Ter. Heant. 5. 2. 25.*

*Ecl. 3. v. 64.*

*Ekg. de ne. 6. v. 2.*

## 48 LA CATACHRÈSE.

compagnons d'Enée, après leur naufrage, demandent à Didon qu'il leur soit permis de se mettre en état d'aler en Italie, dans le Latium, ou du moins d'aler trouver le Roi Aceste.

Virg. *Æn.* ——— Itáliam læti latiúmque petámus.  
v. 558.

At freta Sicániæ saltem sedésque parátas  
Unde huc advécti regémque petámus Acéstén.

La réponse de Didon est digne de remarque :

Seu vos Hespériam magnam saturniáque arva,  
Sive Ericis fines, regémque optátis Acéstén.

où vous voyez qu'*optátis* explique *petámus*.

Virg. *Æn.* *Advértere* signifie tourner vers : *advértere agmen*  
v. 558. *urbis*, tourner son armée vers la ville ; *navem*  
*advértere*, tourner son vaisseau vers quelque  
endroit, y aborder : ensuite on l'a dit par mé-  
taphore de l'esprit ; *advértere ánimum*, *advértere*  
*mentem* ; tourner l'esprit vers quelque objet,  
faire attention, faire réflexion, considérer : on  
a même fait un mot composé de *ánimum* &  
d'*advértere* ; *anim-advértere*, considérer, remar-  
quer, examiner.

Mais parce qu'on tourne son esprit, son  
ressentiment, vers ceux qui nous ont offensés,  
&

& qu'on veut punir ; on a doné ensuite par extension le sens de punir à *animadvertere* ; *verberibus animadvertébant in cives* ; \* ils tournoient leur ressentiment , leur colère , avec des verges contre les citoyens , c'est-à-dire , qu'ils condannoient au fouet les citoyens. Remarquez qu'*animus* se prend alors dans le sens de colère.

\* *Animus* , dit Faber , se prend souvent pour cette partie de l'ame, *que impetus habet & motus*.

\* Saluste  
Catil. 51.

Basil. Fab.  
Thef. v. *Animus*  
mus.

*Ira furor brevis est ; animum rege , qui nisi pareat Imperat ; hunc frenis , hunc tu compesce catenâ.*

Hor. lib. 1.  
Epist. 2. v.  
62.

Ces sortes d'extensions doivent être autorisées par l'usage d'une langue , & ne sont pas toujours réciproques dans une autre langue ; c'est-à-dire que le mot françois ou allemand , qui répond au mot latin , selon le sens propre , ne se prend pas toujours en françois ou en allemand dans le même sens figuré que l'on donne au mot latin : *demandar* répond à *pètere* ; cependant nous ne disons point *demandar* pour *attaquer* , ni pour *aler à*.

*Oppidò* dans son origine est le datif d'*oppidum*, ville ; *oppido* pour *la ville* , au datif. Les laboureurs en s'entretenant ensemble , dit Festus , se demandoient l'un à l'autre , avez vous fait bone récolte ? *Sapè respondebatur , quantùm*

30 LA CATACHRESE.

*vel oppido satis esset, s'en aurois pour nourir toute la ville : & delà est venu qu'on a dit oppido adverbialement, pour beaucoup ; hinc in consuetudinem venit ut diceretur, oppido pro valde, multum. Festus. v. Oppido*

Terence A.  
delph. Act.  
1. sc. 9. v.  
24.

*Dont vient de unde, ou plutot de de unde, come nous disons delà, dedans. Aliquid dederis unde utatur, donnez lui un peu d'argent dont-il puisse vivre en le metant à profit : ce mot ne se prend plus aujourd'hui dans sa signification primitive ; on ne dit pas la ville dont je viens, mais d'où je viens.*

*Propinare, boire à la santé de quelqu'un, est un mot purement grec, qui veut dire à la lettre boire le premier. Quand les anciens vouloient exciter quelqu'un à boire, & faire à peu près à son égard ce que nous apelons boire à la santé, ils prenoient une coupe pleine de vin, ils en buvoient un peu les premiers, & ensuite ils présentoient la coupe à celui qu'ils vouloient exciter à boire. \* Cet usage s'est conservé en Flandre, en Hollande, & dans le*

\* Hic Regina gravem gemmis aureoque poposcit  
Implevitque mero pateram. . . . .  
— & in mensam laticum libavit honorem,  
Primæque libato summo tenuis attigit ore :  
Tum Bistæ dedit increpitans, ille impiger hausit  
Spumantem pateram, & pleno se proutit auto. *Æn. I. 732.*

## LA CATACHRESE. 31

Nord : on fait l'essai , c'est-à-dire , qu'avant que de vous présenter le vase , on en boit un peu , pour vous marquer que vous pouvez en boire sans rien craindre. De là , par extension , par imitation , on s'est servi de *propinare* pour *livrer quelqu'un* , *le trahir pour faire plaisir à un autre* ; *le livrer* , *le donner* come on donne la coupe à boire après avoir fait l'essai. Je vous le *livre* , dit Térence , en se servant par extension du mot *propino* , *moquez vous de lui tant qu'il vous plaira* , hunc vobis deridendum propino.

Ter. Fun.  
Act. v. scé-  
ne dernière.

Nous avons vu dans la cinquième partie de cette Grammaire , que la préposition suppléoit aux rapports qu'on ne sauroit marquer par les terminaisons des mots ; qu'elle marquoit un rapport général ou une circonstance générale , qui étoit ensuite déterminée par le mot qui suit la préposition :

Or , ces rapports ou circonstances générales sont presque infinies , & le nombre des prépositions est extrêmement borné ; mais pour suppléer à celles qui manquent , on donne divers usages à la même préposition.

Chaque préposition a sa première signification ; elle a sa destination principale , son premier sens propre ; & ensuite par extension , par imitation , par abus , en un mot par cata-

## § 2 LA CATACHRESE.

chrèse, on la fait servir à marquer d'autres rapports qui ont quelque analogie avec la destination principale de la préposition, & qui sont suffisamment indiqués par le sens du mot qui est lié à cette préposition ; par exemple :

La préposition *in* est une préposition de lieu, c'est-à-dire, que son premier usage est de marquer la circonstance générale d'être dans un lieu : *César fut tué dans le sénat, entrer dans une maison, serrer dans une cassette.*

Ensuite on considère par métaphore les différentes situations de l'esprit & du corps, les différents états de la fortune, en un mot les différentes manières d'être, come autant de lieux où l'homme peut se trouver ; & alors on dit par extension, *être dans la joie, dans la crainte, dans le dessein, dans la bone ou dans la mauvaise fortune, dans une parfaite santé, dans le desordre, dans l'épée, dans la robe, dans le doute, &c.*

On se sert aussi de cette préposition pour marquer le tems : c'est encore par extension, par imitation ; on considère le tems come un lieu, *nolo me in tempore hoc videat senex*, c'est le dernier vers du quatrième acte de l'Andrienne de Térence.

*Ubi & ibi* sont des adverbes de lieu ; on les fait servir aussi par imitation pour marquer le

## LA CATACHRESE. 53

tems, *hæc ubi dicta*, après que ces mots furent dits, après ces paroles. *Non tu ibi natum?* (*objurgasti*) n'alâtes-vous pas sur le champ gronder votre fils? ne lui dites-vous rien alors?

On peut faire de pareilles observations sur les autres prépositions, & sur un grand nombre d'autres mots.

» La préposition *après*, dit M. l'Abé de Dan-  
 » geau, \* marque premièrement postériorité  
 » de lieu entre des personnes ou des choses :  
 » *marcher après quelqu'un ; le valet court après son*  
 » *maître ; les Conseillers sont assis après les Présidens.*

Ensuite, considérant les honeurs, les richesses, &c, come des êtres réels, on a dit par imitation, *courir après les honeurs, soupirer après sa liberté.*

» *Après*, marque aussi postériorité de tems,  
 » par une espèce d'extension de la quantité de  
 » lieu à celle de tems. *Pierre est arrivé après Jac-*  
 » *ques.* Quand un homme marche après un au-  
 » tre, il arrive ordinairement plus tard ; *après*  
 » *demain, après diné, &c.*

» *Ce Tableau est fait d'après le Titien.* Ce pay-  
 » *sage est fait d'après nature* : ces façons de par-  
 » *ler ont raport à la postériorité de tems :*  
 » Le Titien avoit fait le tableau avant que le  
 » peintre le copiat ; la nature avoit formé le

Virg. *Æn.* 2  
 v. 85.  
 Térence  
 Andr. Act.  
 1. sc. 1. v.  
 122.

\*Feuille vol-  
 lante sur la  
 préposition  
*après.*

## 54 LA CATACHRESE.

» payfage avant que le peintre le repréfentat.

C'est ainfi que les prépoſitions latines *à* & *ſub* marquent auſſi le tems , come je l'ai fait voir en parlant de ces prépoſitions.

» Il me ſemble , dit M. l'Abbé de Dangeau ;  
» qu'il ſeroit fort utile de faire voir comment  
» on eſt venu à doner tous ces divers uſages à  
» un même mot ; ce qui eſt comun à la plu-  
» part des langues.

Le mot d'*heures* ὥρα , n'a ſignifié d'abord que le tems ; enſuite par extension il a ſigni-  
fié les quatre ſaiſons de l'année. Lorſqu'Ho-

Iliad. L. V. même dit que depuis le commencement des tems les  
Trad. P. heures veillent à la garde du haut Olympe , & que  
224. le ſoin des portes du ciel leur eſt confié , Madame

Rem. p. Daciér remarque qu'Homère apèle les heures  
478. ce que nous apelons les ſaiſons.

Herod. L. 2. Héſodote dit que les Grecs ont pris des Ba-  
biloniens l'uſage de diviſer le jour en douze  
parties. Les Romains prirent enſuite cet uſa-  
Plin. L. 7. ge des Grecs , il ne fut introduit chez les Ro-  
6. 60. mains qu'après la première guerre punique :  
ce fut vers ces tems-là que par une autre ex-  
tension l'on donna le nom d'*heures* aux douze  
parties du jour , & aux douze parties de la  
nuit ; celles-ci étoient diviſées en quatre veil-  
les , dont chacune comprenoit trois heures.

Dans le langage de l'Eglise, les jours de la semaine qui suivent le dimanche sont appelés *feries* par extension.

Il y avoit parmi les anciens des fêtes & des *feries*, les fêtes étoient des jours Solemnels où l'on faisoit des jeux & des sacrifices avec pompe : les *feries* étoient seulement des jours de repos où l'on s'abstenoit du travail. Festus prétend que ce mot vient à *feriendis victimis*.

L'année chrétienne commençoit autrefois au jour de Pâques ; ce qui étoit fondé sur ce passage de S. Paul : *Quomodo Christus resurrexit à mortuis, ita & nos in novitate vite ambulamus*. Rom. c. 6.  
v. 4.

L'Empereur Constantin ordonna que l'on s'abstiendrait de toute œuvre servile pendant la quinzaine de Pâques, & que ces quinze jours seroient *feries* : cela fut exécuté du moins pour la première semaine ; ainsi tous les jours de cette première semaine furent *feries*. Le lendemain du dimanche d'après Pâques fut la seconde *ferie* ; ainsi des autres. L'on donna ensuite par extension, par imitation ; le nom de *ferie seconde*, *troisième*, *quatrième*, &c, aux autres jours des semaines suivantes, pour éviter de leur donner les noms profanes des Dieux des payens.

C'est ainsi que chez les Juifs, le nom de  
D iij

## 36° L A C A T A C H R E S E.

*sabat* ( *sabbatum* ) qui signifie *repos*, fut doné au septième jour de la semaine, en mémoire de ce qu'en ce jour Dieu se reposa, pour ainsi dire, en cessant de créer de nouveaux êtres : ensuite par extension on donna le même nom à tous les jours de la semaine, en ajoutant *premier, second, troisième, &c. prima, secunda, &c. sabbatorum. Sabbatum* se dit aussi de la semaine. On donna encore ce nom à chaque septième année, qu'on apela *année sabatique*, & enfin à l'année qui arrivoit après sept fois sept ans, & c'étoit le jubilé des Juifs ; tems de rémission, de restitution, où chaque particulier rentroit dans ses anciens héritages aliénés, & où les esclaves devenoient libres.

Notre verbe *aler* signifie dans le sens propre *se transporter d'un lieu à un autre* : mais ensuite dans combien de sens figurés n'est-il pas employé par extension ! Tout mouvement qui aboutit à quelque fin ; toute manière de procéder, de se conduire, d'atteindre à quelque but ; enfin tout ce qui peut être comparé à des voyageurs qui vont ensemble, s'exprime par le verbe *aler* ; *je vais, ou je vas ; aler à ses fins, aler droit au but : il ira loin, c'est-à-dire, il fera de grands progrès, aler étudier, aler lire, &c.*

*Devoir* veut dire dans le sens propre *lire*

obligé par les loix à payer ou à faire quelque chose : on le dit ensuite par extension de tout ce qu'on doit faire par bienfaisance, par politesse, nous devons apprendre ce que nous devons aux autres & ce que les autres nous doivent.

Devoir se dit encore par extension de ce qui arrivera, comme si c'étoit une dette qui dût être payée : je dois sortir : instruisez-vous de ce que vous êtes, de ce que vous n'êtes pas, & de ce que vous devez être, c'est-à-dire, de ce que vous ferez, de ce à quoi vous êtes destiné.

Notre verbe auxiliaire avoir, que nous avons pris des Italiens, vient dans son origine du verbe habere, avoir, posséder. César a dit qu'il envoya au devant toute la cavalerie qu'il avoit assemblée de toute la province, *quem coactum habebat*. Il dit encore dans le même sens avoir les fermes tenues à bon marché, c'est-à-dire, avoir pris les fermes à bon marché, les tenir à bas prix. Dans la suite on s'est écarté de cette signification propre d'avoir, & on a joint ce verbe par métaphore & par abus, à un supin, à un participe ou adjectif; ce sont des termes abstraits dont on parle comme de choses réelles : *amavi*, j'ai aimé, *habeo amatum*; aimé est alors un supin, un nom qui marque le sentiment que le verbe signifie ; je possède le sentiment d'ai-

*Cæsar. præ-  
misit equi-  
tatum om-  
nem quem  
ex omni  
provincia  
coactum  
habebat.*

*Cæsar de  
bello Galli-  
co, L. 1.*

*Vestigalia  
parvo præ-  
tio redem-  
pta habere.*

*Idem ibid.*

*Nostram a-  
dolescen-  
tiam habent  
despicatam.*

*Ter. Eun.  
Act. 2. sc. 3.  
v. 92.*

mer, come un autre possède sa montre. On est si fort acoutumé à ces façons de parler, qu'on ne fait plus attention à l'ancienne signification propre d'*avoir* ; on lui en donne une autre qui ne signifie *avoir* que par figure, & qui marque en deux mots le même sens que les Latins exprimoient en un seul mot. Nos Grammairiens qui ont toujours rapporté notre Grammaire à la Grammaire latine, disent qu'alors *avoir* est un verbe auxiliaire, parce qu'il aide le supin ou le participe du verbe à marquer le même tems que le verbe latin signifie en un seul mot.

*Etre, avoir, faire*, sont les idées les plus simples, les plus communes, & les plus intéressantes pour l'homme : or les hommes parlent toujours de tout par comparaison à eux mêmes ; delà vient que ces mots ont été le plus détournés à des usages différens : *être assis, être aimé, &c. avoir de l'argent, avoir peur, avoir honte ; avoir quelque chose faite, & en moins de mots avoir fait.*

De plus, les hommes réalisent leurs abstractions ; ils en parlent par imitation, come ils parlent des objets réels ; ainsi ils se sont servis du mot *avoir* en parlant de choses inanimées & de choses abstraites. On dit *cette ville*

*a* deux lieues de tour, cet ouvrage *a* des défauts ; les passions ont leur usage ; il *a* de l'esprit, il *a* de la vertu : & ensuite par imitation & par abus, il *a* aimé, il *a* lu, &c.

Remarquez en passant que le verbe *a* est alors au présent, & que la signification du prétérit n'est que dans le supin ou participe.

On a fait aussi du mot *il* un terme abstrait qui représente une idée générale, l'être en général : il y a des homes qui disent, *illud quod est, ibi habet homines qui dicunt*, dans la bone latinité on prend un autre tour, come nous l'avons remarqué ailleurs.

Notre *il* dans ces façons de parler répond au *res* des Latins : *Propius metum res fuerat*, la chose avoit été proche de la crainte : c'est-à-dire, il y avoit eu sujet de craindre. *Res ita se habet*, il est ainsi. *Res tua agitur*, il s'agit de vos intérêts, &c. T. Liv. L. I. n. 25.

Ce n'est pas seulement la propriété d'avoir qu'on a attribuée à des êtres inanimés & à des idées abstraites, on leur a aussi attribué celle de vouloir : on dit *cela veut dire*, au lieu de *cela signifie* ; *un tel verbe veut un tel cas* ; *ce bois ne veut pas bruler* ; *cette clé ne veut pas tourner*, &c. Ces façons de parler figurées sont si ordinaires, qu'on ne s'aperçoit pas même de la figure.

La signification des mots ne leur a pas été donnée dans une assemblée générale de chaque peuple, dont le résultat ait été signifié à chaque particulier qui est venu dans le monde; cela s'est fait insensiblement & par l'éducation: les enfans ont lié la signification des mots aux idées que l'usage leur a fait conoitre que ces mots signifioient.

1. A mesure qu'on nous a donné du pain, & qu'on nous a prononcé le mot *pain*; d'un côté le pain a gravé par les yeux son image dans notre cerveau, & en a excité l'idée: d'un autre côté le son du mot *pain* a fait aussi son impression par les oreilles, de sorte que ces deux idées accessoi-res, c'est-à-dire, excitées en nous en même tems, ne sauroient se réveiller séparément sans que l'une excite l'autre.

2. Mais parce que la conoissance des autres mots qui signifient des abstractions ou des opérations de l'esprit, ne nous a pas été donnée d'une manière aussi sensible; que d'ailleurs la vie des homes est courte, & qu'ils sont plus occupés de leurs besoins & de leur bien être, que de cultiver leur esprit & de perfectionner leur langage; come il y a tant de variété & d'inconstance dans leur situa-

tion , dans leur état , dans leur imagination , dans les différentes relations qu'ils ont les uns avec les autres ; que par la difficulté que les homes trouvent à prendre les idées précises de ceux qui parlent , ils retranchent ou ajoutent presque toujours à ce qu'on leur dit ; que d'ailleurs la mémoire n'est ni assez fidèle ni assez scrupuleuse pour retenir & rendre exactement les mêmes mots & les mêmes sons , & que les organes de la parole n'ont pas dans tous les homes une conformation assez uniforme pour exprimer les sons précisément de la même manière ; enfin come les langues ne sont point assez fécondes pour fournir à chaque idée un mot précis qui y réponde : de tout cela il est arrivé que les enfans se sont insensiblement écartés de la manière de parler de leurs pères , come ils se sont écartés de leur manière de vivre & de s'habiller ; ils ont lié au même mot des idées différentes & éloignées , ils ont donné à ce même mot des significations empruntées , & y ont attaché un tour différent d'imagination ; ainsi les mots n'ont pu garder long-tems une simplicité qui les restreignit à un seul usage ; c'est ce qui a causé plusieurs irrégularités apparentes dans la Grammaire & dans le régime

## 62 LA CATACHRESE.

des mots ; on n'en peut rendre raison que par la conoissance de leur première origine, & de l'écart, pour ainsi dire, qu'un mot a fait de sa première signification & de son premier usage : ainsi cette figure mérite une attention particulière ; elle règne en quelque sorte sur toutes les autres figures.

Avant que de finir cet article, je crois qu'il n'est pas inutile d'observer que la catachrèse n'est pas toujours de la même espèce.

I. Il y a la catachrèse qui se fait lorsqu'on donne à un mot une signification éloignée, qui n'est qu'une suite de la signification primitive : c'est ainsi que *succurrere* signifie aider, secourir : *Petere*, attaquer : *Animadvertere*, punir : ce qui peut souvent être rapporté à la métalepse, dont nous parlerons dans la suite.

II. La seconde espèce de catachrèse n'est proprement qu'une sorte de métaphore, c'est lorsqu'il y a imitation & comparaison, comme quand on dit *ferrer d'argent*, *feuille de papier*, &c,



## II.

## LA MÉTONYMIE.

**L**E mot de *Métonymie* signifie transposition ou changement de nom, un nom pour un autre.

*Μετανομία.*

Change-  
ment de  
nom de

*μετα*, qui  
dans la

composi-  
tion mar-

que change-  
ment, & de

*νομία*, nom.

En ce sens cette figure comprend tous les autres tropes ; car dans tous les tropes, un mot n'étant pas pris dans le sens qui lui est propre, il réveille une idée qui pourroit être exprimée par un autre mot. Nous remarquerons dans la suite ce qui distingue proprement la métonymie des autres tropes.

Les maîtres de l'art restreignent la métonymie aux usages suivans.

I. LA CAUSE POUR L'EFET ; par exemple : vivre de son travail, c'est-à-dire, vivre de ce qu'on gagne en travaillant.

Les Païens regardoient Cérès come la Déesse qui avoit fait sortir le blé de la terre, & qui avoit appris aux homes la manière d'en faire du pain : ils croioient que Bacchus étoit le Dieu qui avoit trouvé l'usage du vin ; ainsi ils donoient au blé le nom de *Cérès*, & au vin le nom de *Bacchus* ; on en trouve un grand nombre d'exemples dans les poètes : Virgile

## 64 LA METONYMIE.

a dit, un vieux Bacchus, pour dire du vin  
*Virg. Æn. vieux. Implentur veteris Bacchi.* Madame des  
 1. v. 119. Houlières a fait une balade dont le refrain est,

L'amour languit sans Bacchus & Cérès.

C'est la traduction de ce passage de Tércence,  
*sine Cérère & Libero friget Venus.* C'est-à-dire,  
 Ter. Eun. qu'on ne songe guère à faire l'amour quand  
 Act. 4. sc. 5. on n'a pas de quoi vivre. Virgile a dit :

*Æn. 1. v. Tum Cérerem corruptam undis cerealiâque arma*  
 181. *Expédiunt fessi rerum.*

Scarron, dans sa traduction burlesque, se  
 sert d'abord de la même figure ; mais voyant  
 bien que cette façon de parler ne seroit point  
 entendue en notre langue, il en ajoute l'ex-  
 plication :

Scarron ;  
 Virgile tra-  
 duit L. 1.

Lors fut des vaisseaux descendue  
 Toute la Cérès corompue ;  
 En langage un peu plus humain ,  
 C'est ce de quoi l'on fait du pain.

Ovide a dit, qu'une lampe prête à s'étein-  
 dre se ralume quand on y verse Pallas, \* c'est-  
 à-dire de l'huile, ce fut Pallas, selon la fable,

\* Cujus ab aliquis anima hæc moribunda revixit  
*Ut vigil infusa Pallade flamma solet. Ovid. Trist. L. 14.*  
 El. 5. v. 4.

qui

qui la première fit sortir l'olivier de la terre , & enseigna aux homes l'art de faire de l'huile ; ainsi Pallas se prend pour l'huile , come Bacchus pour le vin.

On raporte à la même espèce de figure les façons de parler où le nom des Dieux du Paganisme se prend pour la chose à quoi ils présidoient , quoiqu'ils n'en fussent pas les inventeurs : Jupiter se prend pour l'air , Vulcain pour le feu : ainsi pour dire , où vas-tu avec ta lanterne ? Plaute a dit , *Quo ambulat tu , qui Vulcanum in cornu conclusum geris ?* Où vas-tu toi qui portes Vulcain enfermé dans une corne ? Et Virgile , *furit Vulcanus* ; & encore au premier livre des Géorgiques , voulant parler du vin cuit ou du résiné que fait une ménagère de la campagne , il dit qu'elle se sert de Vulcain pour dissiper l'humidité du vin doux.

*Aut dulcis musti Vulcano decoquit humorem.*

Neptune se prend pour la mer ; Mars le Dieu de la guerre se prend souvent pour la guerre même , ou pour la fortune de la guerre , pour l'événement des combats , l'ardeur , l'avantage des combatans : Les historiens disent souvent qu'on a combattu avec un Mars

E

Plaut.  
Amph. Act.  
1. sc. 1. v.  
185.

Æn. 5. v.  
662.

Georg. 1. v.  
295.

## DE LA METONYMIE.

égal, *æquo Marte pugnatum est*, c'est-à-dire, avec un avantage égal ; *incipit Marte*, avec un succès douteux ; *vario Marte*, quand l'avantage est tantôt d'un côté & tantôt de l'autre.

C'est encore prendre la cause pour l'effet que de dire d'un Général ce qui, à la lettre, ne doit être entendu que de son armée ; il en est de même lorsqu'on donne le nom de l'auteur à ses ouvrages : Il a lu Cicéron, Horace, Virgile ; c'est-à-dire, les ouvrages de Cicéron, &c.

Jésus-Christ lui-même s'est servi de la métonymie en ce sens, lorsqu'il a dit, parlant des Juifs : ils ont Moïse & les prophètes, c'est-à-dire, ils ont les livres de Moïse & ceux des prophètes.

Lac. c. xvij.  
v. 22.

On donne souvent le nom de l'ouvrier à l'ouvrage ; on dit d'un drap que c'est un *Van-Robais*, un *Rousseau*, un *Pagnon*, c'est-à-dire, un drap de la manufacture de Van-Robais, ou de celle de Rousseau, &c. C'est ainsi qu'on donne le nom du peintre au tableau : on dit j'ai vu un beau *Rembrandt*, pour dire un beau tableau fait par le Rembrandt. On dit d'un curieux en estampes, qu'il a un grand nombre de *Callots*, c'est-à-dire, un grand nombre d'estampes gravées par Callot.

## LA METONYMIE. 67

On trouve souvent dans l'Ecriture Sainte *Jacob*, *Israel*, *Juda*, qui sont des noms de Patriarches, pris dans un sens étendu pour marquer tout le Peuple Juif. M. Fléchier, parlant du sage & vaillant Machabée, auquel il compare M. de Turène, a dit » cet homme » qui réjouissoit *Jacob* par ses vertus & par ses exploits. « *Jacob*, c'est-à-dire le Peuple Juif.

Oraison funèbre de M. de Turène.

Au lieu du nom de l'effet, on se sert souvent du nom de la cause instrumentale qui sert à le produire : ainsi pour dire, que quelqu'un écrit bien, c'est-à-dire, qu'il forme bien les caractères de l'écriture, on dit qu'il a une belle main.

La plume est aussi une cause instrumentale de l'Ecriture, & par conséquent de la composition ; ainsi *plume* se dit par métonymie de la manière de former les caractères de l'écriture & de la manière de composer.

*Plume* se prend aussi pour l'auteur même, c'est une bone plume, c'est-à-dire, c'est un auteur qui écrit bien : c'est une de nos meilleures plumes, c'est-à-dire, un de nos meilleurs auteurs.

*Stile* signifie aussi par figure la manière d'exprimer les pensées.

Les anciens avoient deux manières de former les caractères de l'écriture : l'une étoit

*pingendo*, en peignant les lettres, ou sur des feuilles d'arbres, ou sur des peaux préparées, ou sur la petite membrane intérieure de l'écorce de certains arbres; cette membrane s'appèle en latin *liber*, d'où vient *livre*; ou sur de petites tablettes faites de l'arbrisseau *papyrus*, ou sur de la toile, &c. Ils écrivoient alors avec de petits roseaux, & dans la suite ils se servirent aussi de plumes come nous.

L'autre manière d'écrire des anciens étoit *incidendo*, en gravant les lettres sur des lames de plomb ou de cuivre; ou bien sur des tablettes de bois, enduites de cire. Or pour graver les lettres sur ces lames, ou sur ces tablettes, ils se servoient d'un poinçon, qui étoit pointu par un bout & aplati par l'autre: la pointe servoit à graver, & l'extrémité aplatie servoit à effacer; & c'est pour cela qu'Horace a dit *stilum vertere*, tourner le stile, pour dire, effacer, corriger, retoucher à un ouvrage. Ce poinçon s'appeloit *Stilus*, \* Stile: tel est le sens propre de ce mot; dans le sens figuré, il signifie la manière d'exprimer les pensées. C'est en ce sens que l'on dit, le stile sublime, le stile simple, le stile médiocre, le stile soutenu, le stile grave, le stile comique, le stile historique, le stile poétique, le stile de la conversation; &c.

Lib. I. sat.  
x. v. 72.

\* de *στυλ*.  
Columna,  
columella,  
petite colo-  
ne.

Outre toutes ces manières différentes d'exprimer les pensées, manières qui doivent convenir aux sujets dont on parle, & que pour cela on apèle stile de convenance ; il y a encore le stile personel ; c'est la manière particulière dont chacun exprime ses pensées. On dit d'un auteur que son stile est clair & facile, ou au contraire que son stile est obscur, embarrassé, &c. : on reconoit un auteur à son stile, c'est-à-dire, à sa manière d'écrire, come on reconoit un home à sa voix, à ses gestes, & à sa démarche.

*Stile* se prend encore pour les différentes manières de faire les procédures selon les différents usages établis en chaque juridiction : le stile du Palais, le stile du Conseil, le stile des Notaires, &c. Ce mot a encore plusieurs autres usages qui viennent par extension de ceux dont nous venons de parler.

*Pinceau*, outre son sens propre, se dit aussi quelquefois par métonymie, come *plume* & *stile* : on dit d'un habile peintre, que c'est un savant *pinceau*.

Voici encore quelques exemples tirés de l'Ecriture Sainte où la cause est prise pour l'effet. *Si \* peccaverit, anima portabit iniquitatem suam*, elle portera son iniquité, c'est-à-dire,

\* Levit. c.  
v. v. i.

Mich. c. vii  
v. 9. la peine de son iniquité. *Iram Domini portabo quoniam peccavi*, où vous voyez que par la colère du Seigneur, il faut entendre la peine qui est une suite de la colère. Non *trahitur opus mercenarii tui apud te usque mane*, opus, l'ouvrage, c'est-à-dire, le salaire, la récompense qui est due à l'ouvrier à cause de son travail. Tobie a dit la même chose à son fils tout simplement : *Quicumque tibi aliquid operatus fuerit, statim ei mercedem restitue, & merces mercenarii tui apud te omnino non remaneat*. Le Prophète Osée dit que les Prêtres mangeront les péchés du peuple, *peccata populi mei comedent*, c'est-à-dire, les victimes offertes pour les péchés.

Osée, c. iv.  
v. 8.

Tob. c. iv.  
v. 15.

II. L'EFET POUR LA CAUSE : comme lorsqu'Ovide dit que le mont Pélion n'a point d'ombres, *nec habet Pélion umbras*, c'est-à-dire, qu'il n'a point d'arbres, qui sont la cause de l'ombre ; l'ombre, qui est l'efet des arbres, est prise ici pour les arbres mêmes.

Metam., L  
xii. v. 513.

Dans la Génèse, il est dit de Rebecca que deux nations étoient en elle ; \* c'est-à-dire, Esau & Jacob, les pères de deux nations ; Jacob des Juifs, Esau des Iduméens.

\* Dux gentes sunt in utero tuo, & duo populi ex ventre tuo dividantur. Gen. c. xxi. v. 23.

## LA METONYMIE. 173

Les Poètes disent la *pâle mort*, les *pâles maladies*, la mort & les maladies rendent pâle. *Pallidumque Pirænen*, la pâle fontaine de Pyrène : Persé. Profr. c'étoit une fontaine consacrée aux Muses. L'application à la poésie rend pâle, come toute autre application violente. Par la même raison Virgile a dit la triste vieillesse.

Pallentes habitant morbi tristisque Senectus. Æn. L. VII  
v. 275.  
Lib. I. Od. 4  
Et Horace, *pallida mors*. La mort, la maladie, & les fontaines consacrées aux Muses ne sont point pâles ; mais elles produisent la pâleur : ainsi on donne à la cause une épitète qui ne convient qu'à l'effet.

III. LE CONTENANT POUR LE CONTENU : Comme quand on dit, *il aime la bouteille*, c'est-à-dire, *il aime le vin*. Virgile dit que Didon ayant présenté à Bitias une coupe d'or pleine de vin, Bitias la prit & se lava, s'arosa de cet or plein ; c'est-à-dire, de la liqueur contenue dans cette coupe d'or.

. . . . . ille impiger hausit Æn. I. v.  
743  
Spumantem pateram, & pleno se prouit auro.  
*Auro* est pris pour la coupe ; c'est la matière pour la chose qui en est faite, nous parlerons bientôt de cette espèce de figure, ensuite la coupe est prise pour le vin.

Le ciel, où les anges & les saints jouissent

## 72 LA METONYMIE.

de la présence de Dieu , se prend souvent pour Dieu même : *Implorer le secours du ciel ;* *grace au ciel : J'ai péché contre le ciel & contre vous,* dit l'enfant prodigue à son père. *Le ciel* se prend aussi pour les Dieux du Paganisme. *La terre se tut devant Alexandre ;* c'est-à-dire, les peuples de la terre se soumirent à lui : *Rome désapprouva la conduite d'Appius ,* c'est-à-dire, les Romains désapprouvèrent : *Toute l'Europe s'est réjouie à la naissance du Dauphin ;* c'est-à-dire , tous les souverains, tous les peuples de l'Europe se sont réjouis.

Lucrèce a dit que les chiens de chasse mettoient *une forest* en mouvement ; \* où l'on voit qu'il prend la forest pour les animaux qui sont dans la forest.

Un *nid* se prend aussi pour les petits oiseaux qui sont encore au nid.

*Carcer*, prison, se dit en latin d'un homme qui mérite la prison.

IV. LE NOM DU LIEU, où une chose se fait, se prend POUR LA CHOSE MEME ; on dit un *Caudébéc*, au lieu de dire, un chapeau fait à Caudébéc, ville de Normandie.

On dit de certaines étofes, *c'est une Marseille*,

\* *Septre plagis saltum canibusque ciere. Lucr. L. 7, v. 1251.*

c'est-à-dire, une étoffe de la manufacture de Marseille : *c'est une Perse*, c'est-à-dire, une toile peinte qui vient de Perse.

A propos de ces sortes de noms, j'observerai ici une méprise de M. Ménage, qui a été suivie par les auteurs du dictionnaire universel, appelé communément Dictionnaire de Trévoux : c'est au sujet d'une sorte de lame d'épée qu'on appelle *Olinde* : les olindes nous viennent d'Allemagne, & surtout de la ville de *Solingen*, dans le cercle de Westphalie : on prononce *Solin-gue*. Il y a apparence que c'est du nom de cette ville que les épées dont je parle, ont été appelées des *olindes* par abus. Le nom d'*olinde*, nom romanesque, étoit déjà connu, come le nom de *Silvie* ; ces sortes d'abus sont assez ordinaires en fait d'étimologie : Quoiqu'il en soit, M. Ménage & les Auteurs du Dictionnaire de Trévoux n'ont point rencontré heureusement, quand ils ont dit que *les Olindes ont été ainsi appelées de la ville d'Olinde dans le Brésil*, d'où ils nous disent que *ces sortes de lames sont venues*. Les ouvrages de fer ne viennent point de ce pays-là : il nous vient du Brésil une sorte de bois que nous appelons *brésil*, il en vient aussi du sucre, du tabac, du baume, de l'or, de l'argent, &c : mais on y porte le fer de l'Europe, & surtout le fer travaillé.

#### 74 LA METONYMIE.

La ville de Damas en Syrie, au pié du mont Liban, a donné son nom à une sorte de sabres & de couteaux qu'on y fait : il a un vrai *Damas*, c'est-à-dire, un sabre ou un couteau qui a été fait à Damas.

On donne aussi le nom de *Damas* à une sorte d'étoffe de soie, qui a été fabriquée originellement dans la ville de Damas ; on a depuis imité cette sorte d'étoffe à Venise, à Gènes, à Lion, &c. ainsi on dit *Damas de Venise*, de *Lion*, &c. On donne encore ce nom à une sorte de prune, dont la peau est fleurie de façon qu'elle imite l'étoffe dont nous venons de parler.

*Faïance* est une ville d'Italie dans la Romagne : on y a trouvé la manière de faire une sorte de vaisselle de terre vernissée qu'on apèle de la *faïance* ; on a dit ensuite par métonymie qu'on fait de fort belles *faïances* en Hollande, à Nevers, à Rouen, &c.

C'est ainsi que le *Lycée* se prend pour les disciples d'Aristote, ou pour la doctrine qu'Aristote enseignoit dans le Lycée. Le *Portique* se prend pour la Philosophie que Zénon enseignoit à ses disciples dans le Portique.

Le Lycée étoit un lieu près d'Athènes, où Aristote enseignoit la Philosophie en se promenant avec ses disciples ; ils furent apelés

## LA METONYMIE. 73

*Peripatéticiens* du grec *peripateo*, je me promène: peripateo  
ambulo  
àinsi ces.  
 on ne pense point ainsi dans le *Lycée*, c'est-à-dire,  
 que les disciples d'Aristote ne sont point de sa  
 ce sentiment.

Les anciens avoient de magnifiques portiques publics où ils aloient se promener, c'étoient des galeries basses soutenues par des colonnes ou par des arcades, à peu près come la Place Royale de Paris, & come les cloittes de certaines grandes maisons religieuses. Il y en avoit un entr'autres fort célèbre à Athènes, où le philosophe Zénon tenoit son école; ainsi par le *Portique* on entend souvent la philosophie de Zénon, la doctrine des Stoiciens; car les disciples de Zénon furent apelés *Stoiciens* du grec *stoa*, qui signifie portique. s122  
*Le Portique* n'est pas toujours d'accord avec le *Lycée*, c'est-à-dire, que les sentimens de Zénon ne sont pas toujours conformes à ceux d'Aristote.

Rousseau, pour dire que Cicéron dans sa maison de campagne méditoit la philosophie d'Aristote & celle de Zénon, s'explique en ces termes :

C'est là que ce Romain, dont l'éloquente voix,  
 D'un joug presque certain, sauva sa République,  
 Fortifioit son cœur dans l'étude des loix,  
 Et du Lycée, & du Portique.

Rousseau  
 Liv. 2. ode 3

Académus laissa près d'Athènes un héritage où Platon enseigna la philosophie. Ce lieu fut appelé *Académie*, du nom de son ancien possesseur; delà la doctrine de Platon fut appelée *l'Académie*. On donne aussi par extension le nom d'*Académie* à différentes assemblées de savans qui s'appliquent à cultiver les langues, les sciences, ou les beaux arts.

Robert Sorbon, confesseur & aumonier de S. Louis, institua dans l'Université de Paris cette fameuse école de Théologie, qui du nom de son fondateur est appelée *Sorbone*: le nom de *Sorbone* se prend aussi par figure pour les Docteurs de Sorbone, ou pour les sentimens qu'on y enseigne: *La Sorbone enseigne que la puissance Ecclésiastique ne peut ôter aux Rois les couronnes que Dieu a mises sur leurs têtes, ni dispenser leurs sujets du serment de fidélité.* Regnum meum non est de hoc mundo.

Joan. c.  
xviii. v.  
36.

V. LE SIGNE POUR LA CHOSE SIGNIFIEE;

Quinault.  
Phaëton,  
act. i. sc. 5.

Dans ma vieillesse languissante,  
Le Sceptre que je tiens pèse à ma main tremblante.

C'est-à-dire, je ne suis plus dans un âge convenable pour me bien acquiter des soins que demande la Royauté. Ainsi le *Sceptre* se prend

## L A M E T O N Y M I E. 77

pour l'autorité royale ; le bâton de Maréchal de France , pour la dignité de Maréchal de France ; le chapeau de Cardinal, & même simplement le chapeau se dit pour le Cardinalat.

L'épée se prend pour la profession militaires ; la Robe pour la Magistrature , & pour l'état de ceux qui suivent le barreau.

A la fin j'ai quitté la Robe pour l'Epée.

Cicéron a dit que les armes doivent céder à la robe.

*Cedant arma togæ ; concedat laurea linguæ.*

C'est-à-dire, come il l'explique lui même,\* que la paix l'emporte sur la guerre , & que les vertus civiles & pacifiques sont préférables aux vertus militaires.

» La lance , dit Mézerai , étoit autrefois la  
» plus noble de toutes les armes dont se ser-  
» vissent les Gentilshomes françois : « la quenouille étoit aussi plus souvent qu'aujourd'hui entre les mains des femmes: Delà on dit en plusieurs occasions *lance* pour signifier un home , & *quenouille* pour marquer une femme : *sief qui tombe de lance en quenouille* , c'est-à-

Corn. le  
Menteur ,  
act. 1. sc. 1.  
v. 1.

Mézerai.  
Hist. de  
France , in  
fol. tom. 3.  
p. 900.

\* More Poetarum locutus hoc intelligi volui , bellum ac triumphum paci arque otio concessurum. Gr. Orat. in Pison. n. 73. aliter xxx.

dire, fief qui passe des mâles aux femmes. Le Royaume de France ne tombe point en quenouille ; c'est-à-dire, qu'en France les femmes ne succèdent point à la couronne ; mais les Royaumes d'Espagne, d'Angleterre, & de Suède, tombent en quenouille : les femmes peuvent aussi succéder à l'Empire de Moscovie.

C'est ainsi que du tems des Romains les faisceaux se prenoient pour l'autorité consulaire ; les aigles romaines, pour les armées des Romains qui avoient des aigles pour enseignes. L'Aigle qui est le plus fort des oiseaux de proie, étoit le symbole de la victoire chez les Egyptiens.

Salust. Catil.

Saluste a dit que Catilina, après avoir rangé son armée en bataille, fit un corps de réserve des autres enseignes, c'est-à-dire des autres troupes qui lui restoient, *reliqua signa in subsidio arctius collocat.*

On trouve souvent dans les auteurs latins *Pubes* poil folet, pour dire la jeunesse, les jeunes gens ; c'est ainsi que nous disons familièrement à un jeune homme, vous êtes une jeune barbe ; c'est-à-dire, vous n'avez pas encore assez d'expérience. *Canities* les cheveux blancs, se prend aussi pour la vieillesse. \* Non deduces

\* j. Reg. c. 2. v. 6.

\*\* Gen. c.

41. v. 38.

*canitiem ejus ad inferos, \*\* Deductis tunc meos cum dolore ad inferos.*

## LA METONYMIE. 79

Les divers symboles dont les anciens se sont servis & dont nous nous servons encore quelquefois pour marquer ou certaines Divinités, ou certaines nations, ou enfin les vices & les vertus, ces symboles, dis-je, sont souvent employés pour marquer la chose dont ils sont le symbole.

En vain au *Lion* belgique  
Il voit l'*Aigle* germanique  
Uni sous les *Leopards*.

Boileau  
Ode sur la  
prise de Na-  
mur.

Par le *Lion* belgique le poète entend les Provinces unies des pays bas: par l'*Aigle* germanique, il entend l'Allemagne: & par les *Leopards* il désigne l'Angleterre qui a des léopards dans ses armoiries.

Mais qui fait enfler la Sambre,  
Sous les *Jumeaux* éfrayés?

id. ibid.

Sous les *Jumeaux*, c'est-à-dire, à la fin du mois de Mai & au commencement du mois de Juin. Le Roi assiégea Namur le 26. de Mai 1692. & la ville fut prise au mois de Juin suivant. Chaque mois de l'année est désigné par un signe vis-à-vis duquel le soleil se trouve depuis le 21. d'un mois ou environ, jusqu'au 21. du mois suivant.

## 86 LA METONYMIE.

Sont Aries, Taureau, Gémini, Cancer, Lion, Virgo, Libra, Scorpion, Arc-en-ciel, Capre, Amphora, Pisces.

Aries, le Bélier comence vers le 21. du mois de Mars, ainsi de suite.

« Les villes, les fleuves, les régions, & même les trois parties du monde avoient autrefois leurs symboles, qui étoient comme des armoiries par lesquelles on les distinguoit les unes des autres.

Le trident est le symbole de Neptune : le pan est le symbole de Junon : l'olive ou l'olivier est le symbole de la paix & de Minerve, Déesse des beaux arts : le laurier étoit le symbole de la victoire : les vainqueurs étoient couronnés de laurier, même les vainqueurs dans les arts & dans les sciences, c'est-à-dire, ceux qui s'y distinguoient au dessus des autres. Peut-être qu'on en usoit ainsi à l'égard de ces derniers, parce que le laurier étoit consacré à Apollon Dieu de la poésie & des beaux arts. Les Poètes étoient sous la protection d'Apollon & de Bacchus : ainsi ils étoient couronnés, quelquefois de laurier, & quelque-

fois de lierre, *doctarum edera præcis sibi lilia.*  
 Hor. l. 1. Od. 1. v. 29.  
 Voyez aussi le prologue de l'Épique. La palme étoit aussi le symbole de la victoire. On dit d'un saint qu'il a remporté la palme

palme du martire. Il y a dans cette expression une métonymie, *palme* se prend pour *vic-  
toire*, & de plus l'expression est métaphorique; la victoire dont on veut parler est une victoi-  
re spirituelle.

» A l'autel de Jupiter, dit le P. de Mont-  
» faucon, on métoit des feuilles de hêtre: à  
» celui d'Apollon, de laurier: à celui de Mi-  
» nerve, d'olivier: à l'autel de Vénus, de myr-  
» te: à celui d'Hercule, de peuplier: à celui  
» de Bacchus, de lierre: à celui de Pan, des  
» feuilles de pin.

Antiq. Ex-  
pliq. tom.  
2. p. 139.

VI. LE NOM ABSTRAIT POUR LE  
CONCRET. J'explique dans un article ex-  
près le sens abstrait & le sens concret, j'ob-  
serverai seulement ici que *blancheur* est un ter-  
me abstrait; mais quand je dis que *ce papier  
est blanc*, *blanc* est alors un terme concret. *Un  
nouvel esclavage se forme tous les jours pour vous*,  
dit Horace, c'est-à-dire, vous avez tous les  
jours de nouveaux esclaves. *Tibi servitus cres-  
cit nova*. *Servitus* est un terme abstrait, au lieu  
de *servi*, ou *novi amatores qui tibi serviant*. *Invi-  
dia major*, au dessus de l'envie, c'est-à-dire,  
trionphant de mes envieux.

Hor. liv. 1.  
Od. 8. v. 18.

Horace liv.  
1. Od. 1e.

*Custodia*, garde, conservation, se prend en latin  
pour ceux qui gardent, *noſſem custodia ducit in-  
ſomnem*.

En. l. 12. v.  
166.

## 82 LA METONYMIE.

*Spes*, l'espérance, se dit souvent pour ce qu'on espère. *Spes quæ differtur affligit animam.*

Prov. c. xiii. v. 12.

*Petitio*, demande, se dit aussi pour la chose demandée. *Dedit mihi dominus petitionem meam.*

1. Reg. c. i. v. 17.

Lib. i. fab. 3.

C'est ainsi que Phèdre a dit, *tua calamitas non sentiret*, c'est-à-dire, *tu calamitosus non sentires*. *Tua calamitas* est un terme abstrait, au lieu que *tu calamitosus* est le concret. *Credens colli longitu-*

• ibid. fab. 8.

*dinem* \* pour *collum longum* : & encore *corvi*

•• ibid. fab. 13.

*stupor* \*\* qui est l'abstrait, pour *corvus stupidus* qui est le concret. Virgile a dit de même,

••• Georg. l. i. v. 143.

*ferri rigor* \*\*\* qui est l'abstrait, au lieu de *fer- rum rigidum* qui est le concret.

vii. Les parties du corps qui sont regardées come le siège des passions & des sentimens intérieurs, se prennent pour les sentimens mêmes : c'est ainsi qu'on dit *il a du cœur*, c'est-à-dire, du courage.

\* Cata est & callida, habet cor. Plaute. Per fa. act. 4. sc. 4. v. 71. Si est mihi cor. si j'ai de l'esprit de l'insel- ligence.

Plaute. mos tel. act. i. sc. 2. v. 3.

Observez que les anciens regardoient le cœur come le siège de la sagesse, de l'esprit, de l'adresse : ainsi *habet cor* \* dans Plaute, ne veut pas dire come parmi nous, elle a du courage, mais elle a de l'esprit ; *vir cordatus* veut dire en latin un home de sens, qui a un bon discernement.

Cornutus, philosophe Stoïcien, qui fut le

maître de Perse, & qui a été ensuite le commentateur de ce poète, fait cette remarque sur ces paroles de la première satire : *Suin petulant splene cachinno.* » Physici dicunt homines » splene ridere, felle irasci, score amare, corde sapere & pulmone jactari. » Aujourd'hui on a d'autres lumières.

Perse dit que le ventre c'est-à-dire, la faim, le besoin, a fait apprendre aux pies & aux corbeaux à parler.

La cervelle se prend aussi pour l'esprit, le jugement ; O la belle tête ! s'écrie le renard dans Phédre, quel dommage, elle n'a point de cervelle ! On dit d'un étourdi que c'est une tête sans cervelle ; Ulysse dit à Uryale, selon la traduction de Madame Dacier, jeune homme vous avez tout l'air d'un écervelé : c'est-à-dire, comme elle l'explique dans ses savantes remarques, vous avez tout l'air d'un homme peu sage. Au contraire, quand on dit, c'est un homme de tête, c'est une bonne tête, on veut dire que celui dont on parle, est un habile homme, un homme de jugement. La tête lui a tourné, c'est-à-dire, qu'il a perdu le bon sens, la présence d'esprit. Avoir de la tête, se dit aussi figurément d'un opiniâtre : Tête de fer, se dit d'un homme appliqué sans relâche, & encore d'un entêté.

La langue, qui est le principal organe de la

O quanta  
species, cæ-  
rebrum non  
habet. Ph.  
l. 1. fab. 7.

Odyss. T. 1.  
P. 13.

#### §4. LA METONYMIE.

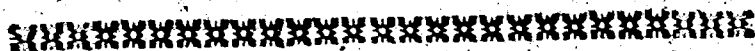
parole, se prend pour la parole : c'est une mé-  
chante langue, c'est-à-dire, c'est un médisant  
avoir la langue bien pendue, c'est avoir le ta-  
lent de la parole, c'est parler facilement.

VIII. Le nom du maître de la maison se  
prend aussi pour la maison qu'il occupe : Vir-  
gile a dit, *jam proximus ardet Ucalégon*, c'est-à-dire,  
le feu a déjà pris à la maison d'Ucalégon.

On donne aussi aux pièces de monnaie le  
nom du Souverain dont elles portent l'em-  
preinte. *Ducētos Philippos reddat aureos* : qu'elle  
rende deux cens *Philippe* d'or : nous dirions  
deux cens *Lois* d'or.

Plaute Bac-  
chid. act. iv.  
sc. 2. v. 8.

Voilà les principales espèces de métony-  
mie. Quelques uns y ajoutent la métonymie  
par laquelle on nome ce qui précède pour ce  
qui suit, ou ce qui suit pour ce qui précède ;  
c'est ce qu'on apèle L'ANTECEDENT POUR LE  
CONSEQUENT OU LE CONSEQUENT POUR  
L'ANTECEDENT, on en trouvera des exemples  
dans la métalepse qui n'est qu'une espèce de  
métonymie à laquelle on a donné un nom par-  
ticulier : au lieu qu'à l'égard des autres espè-  
ces de métonymie, dont nous venons de par-  
ler, on se contente de dire métonymie de la  
cause pour l'effet, métonymie du contenant  
pour le contenu, métonymie du signe, &c.



## III.

## MÉTALÉPSE.

**L**A Métalépse est une espèce de métonymie, par laquelle on exprime ce qui suit pour faire entendre ce qui précède; ou ce qui précède pour faire entendre ce qui suit; elle ouvre, pour ainsi dire, la porte, dit Quintilien, afin que vous passiez d'une idée à une autre, *ex alio in aliud viam præstat*; c'est l'antécédent pour le conséquent, ou le conséquent pour l'antécédent, & c'est toujours le jeu des idées accessoi- res dont l'une réveille l'autre.

*Μεταλήψις*  
*Transmutatio*  
*trans. ἀπὸ τοῦ ἑνὸς εἰς τὸ ἕτερον*

*Inst. orat. I.*  
*VIII, c. 6.*

Le partage des biens se fesoit souvent & se fait encore aujourd'hui, en tirant au sort: Josué se servit de cette manière de partager. \*

Le sort précède le partage; delà vient que *sort* en latin se prend souvent pour le partage même, pour la portion qui est échue en partage; c'est le nom de l'antécédent qui est donné au conséquent.

\* Cumque surrexissent viri, ut pergerent ad describendam terram, præcepit eis Josue dicens: circuite terram & describite eam ac revertimini ad me: ut hic coram domino, in Silo mittam vobis sortem. *Josue*, ch. XVIII. v. 8.

## 86 LA MÉTALEPSE.

*Sors* signifie encore jugement , arrêt , c'étoit le sort qui décidoit chez les Romains, du rang dans lequel chaque cause devoit être plaidée : \* ainsi quand on a dit *sors* pour jugement, on a pris l'antécédent pour le conséquent.

*Sortes* en latin se prend encore pour un oracle, soit parce qu'il y avoit des oracles qui se rendoient par le sort, soit parce que les réponses des oracles étoient come autant de jugemens qui régloient la destinée, le partage, l'état de ceux qui les consultoient.

Credidi,  
propter  
quod locu-  
tus sum. Ps.  
115. v. 15.

On croit avant que de parler ; je crois , \* dit le Prophète ; & c'est pour cela que je parle : Il n'y a point là de métalepse : mais il y a une métalepse quand on se sert de *parler* ou de *dire* pour signifier *croire* ; direz-vous après cela que je ne suis pas de vos amis ? c'est-à-dire , croirez-vous ? aurez vous sujet de dire ?

*Cedo* veut dire dans le sens propre, *je cède*, *je me*

\* Ex more romano non audiebantur causas, nisi per sortem ordinata. Tempore quo causas audiebantur, conveniebant omnes, unde & concilium : & ex sorte dierum ordinem accipiebant, quo post diem trigésimum suas causas exequerentur, unde est *urnam movet*. Servius in illud Virgilii,

Nec vero hæc sine sorte data, sine iudice sedes. *Æn.* l. vi.

v. 431.

rens; cependant, par une métalepse de l'antécédent pour le conséquent; *cedo* signifie souvent dans les meilleurs auteurs *dites* ou *dōnez*: cette signification vient de ce que quand quelqu'un veut nous parler & que nous parlons toujours nous mêmes, nous ne lui donnons pas le tems de s'expliquer: *écoutez-moi*, nous dit-il; hé bien je vous cède, je vous écoute, parlez; *cedo, dic.*

Quand on veut nous doner quelque chose, nous refusons souvent par civilité, on nous presse d'accepter; & enfin nous répondons je vous cède, je vous obéis, je me rends, *donez, cedo, da; cedo* qui est le plus poli de ces deux mots, est demeuré tout seul dans le langage ordinaire sans être suivi de *dic* ou de *da* qu'on supprime par ellipse: *cedo* signifie alors ou l'un ou l'autre de ces deux mots, selon le sens; c'est ce qui précède pour ce qui suit; & voilà pourquoi on dit également *cedo*, soit qu'on parle à une seule personne, ou à plusieurs: car tout l'usage de ce mot, dit un ancien Grammairien, c'est de demander pour soi, *cedo sibi poscit & est immobile.*

On raporte de même à la métalepse ces façons de parler, *il oublie les bienfaits*, c'est-à-dire, il n'est pas reconnoissant. *Souvenez-vous de notre convention*, c'est-à-dire, observez notre

Cornel.  
Fronto.  
apud auto-  
res linguar.  
latinar. p.  
1335. v.  
cedo.

## 88 LA METALEPSE.

convention : *Seigneur, ne vous ressouvenez point de nos fautes*, c'est-à-dire, ne nous en punissez point, accordez nous en le pardon : *Je ne vous conois pas*, c'est-à-dire, je ne fais aucun cas de vous, je vous méprise, vous êtes à mon égard come n'étant point.

Quem om-  
nes mortā-  
les ignorant  
& Iudith-  
cant.

Plaute. am-  
phit. act. 1v.  
sc. 3. v. 13.

Rac. Mi-  
thrid. act.  
v. sc. dern.

*Il a été, il a vécu*, veut dire, souvent *il est mort*; c'est l'antécédent pour le conséquent.

. . . . . C'en est fait, Madame, & j'ai vécu, c'est-à-dire, je me meurs.

Un mort est regretté par ses amis, ils voudroient qu'il fut encore en vie, ils souhaitent celui qu'ils ont perdu, ils le desirrent : ce sentiment suppose la mort, ou du moins l'absence de la personne qu'on regrette. Ainsi *la mort, la perte ou l'absence* sont l'antécédent; & *le desir, le regret* sont le conséquent. Or, en latin *desiderari* être souhaité se prend pour être mort, être perdu, être absent, c'est le conséquent pour l'antécédent, c'est une métalepse.

Q. Curt. l.  
iii. c. ii.  
fin.

César.

*Ex parte Alexandri triginta omnino & duo*, où selon d'autres, *trecenti omnino, ex peditibus desiderati sunt*; du côté d'Alexandre il n'y eut en tout que trois cens fantassins de tués, Alexandre ne perdit que trois cens hommes d'infanterie. *Nulla navis desiderabatur*: aucun vaisseau n'étoit désiré, c'est-à-dire, aucun vais-

seau ne périt, il n'y eut aucun vaisseau de perdu.

» Je vous avois promis que je ne serois que  
» cinq ou six jours à la campagne, dit Horace  
» à Mécénas, & cependant j'y ai déjà passé  
» tout le mois d'Aout.

Quinque dies tibi pollicitus me rure futurum, Hor. l. 1.  
Sextilem totum, mendax, desideror. ep. 7.

Où vous voyez que *desideror* veut dire par  
métalepse, je suis absent de Rome, je me  
tiens à la campagne.

Par la même figure *desiderari* signifie encore  
*manquer* (*desicere*) être tel que les autres aient  
besoin de nous. » Les Thébains, par des in-  
» trigues particulières, n'ayant point mis Epa-  
» minondas à la tête de leur armée, recon-  
» rent bientôt le besoin qu'ils avoient de son  
» habileté dans l'art militaire: « \* *desiderari cæ-*  
*pta est Epaminondæ diligentia.* Cornelius Nepos  
dit encore que Ménéclide jaloux de la gloire  
d'Epaminondas, exhortoit continuellement  
les Thébains à la paix, afin qu'ils ne sentissent  
point le besoin qu'ils avoient de ce général.  
*Hortari solébat Thebános, ut pacem bello anteferrent,*  
*ne illius imperatoris opera desiderarétur.*

Corn. Nep.  
Epam. c. 7.

Id. c. 5.

La métalepse se fait donc lorsqu'on passe  
comme par degrés d'une signification à une au-  
tre: par exemple, quand Virgile a dit, après

Post aliquot  
mea regna  
videns mi-  
rabor arif-  
tas. Virg.  
Ecl. 1. v. 70.

quelques épis, c'est-à-dire, après quel-  
ques années : les épis supposent le tems de la  
moisson, le tems de la moisson suppose l'été,  
& l'été suppose la révolution de l'année. Les  
poètes prennent les hivers, les étés, les mois-  
sons, les autones, & tout ce qui n'arrive  
qu'une fois en une année, pour l'année même.  
Nous disons dans le discours ordinaire,  
*c'est un vin de quatre feuilles*, pour dire, c'est un  
vin de quatre ans ; & dans les coutumes on  
trouve *bois de quatre feuilles*, c'est-à-dire, bois  
de quatre années.

Cout. de  
Londun, tit.  
14. art. 3.

Ainsi le nom des différentes opérations de  
l'agriculture se prend pour le tems de ces  
opérations, c'est le conséquent pour l'antécé-  
dent, la moisson se prend pour le tems de la  
moisson, la vendange pour le tems de la ven-  
dange ; *il est mort pendant la moisson*, c'est-à-dire,  
dans le tems de la moisson. La moisson se  
fait ordinairement dans le mois d'Aout, ainsi  
par métonymie ou métalepse ; on apèle la  
moisson l'*Aout* qu'on prononce l'*oût*, alors  
le tems dans lequel une chose se fait se prend  
pour la chose même, & toujours à cause de la  
liaison que les idées accesssoires ont entre elles.

On raporte aussi à cette figure ces façons de  
parler des poètes, par lesquelles ils prennent

l'antécédent pour le conséquent, lorsqu'au lieu d'une description, ils nous mettent devant les yeux le fait que la description suppose.

» O Menalque ! si nous vous perdions, dit  
» Virgile, \* qui émailleroit la terre de fleurs ?  
» qui feroit couler les fontaines sous une om-  
» bre verdoyante ? « C'est-à-dire, qui chan-  
» teroit la terre émaillée de fleurs ? Qui nous  
» en feroit des descriptions aussi vives & aussi  
» riantes que celles que vous en faites ? Qui  
» nous peindroit come vous ces ruisseaux qui  
» coulent sous une ombre verte ?

Le même poète a dit, \*\* que » Silène en-  
» velopa chacune des sœurs de Phaéton avec  
» une écorce amère, & fit sortir de terre de  
» grands peupliers ; « c'est-à-dire, que Silène  
» chanta d'une manière si vive la métamorpho-  
» se des sœurs de Phaéton en peupliers qu'on  
» croyoit voir ce changement. Ces façons de  
» parler peuvent être rapportées à l'hypotypose  
» dont nous parlerons dans la suite.

\* Quis cāneret nymphas ? Quis humum florentibus herbis  
» Spargeret, aut viridi fontes induceret umbrā ? *Virg. Ecl.*  
» IX. v. 19.

\*\* Tum Phaetontíadas musco circumdat amāræ  
» Cōrticis, atque solo procéras érigit alnos. *Virg. Ecl. vi.*  
» v. 62.

## I V.

## LA SYNECDOQUE. \*

Συνεδοχή.  
Compré-  
hension,

**L**E terme de *Synecdoque* signifie compré-  
hension, conception : en effet dans la Sy-  
necdoque on fait concevoir à l'esprit plus ou

\* On écrit ordinairement *Synecdoche*, voici les raisons qui  
mé déterminent à écrire *Synecdoque*.

1°. Ce mot n'est point un mot vulgaire qui soit dans la  
bouche des gens du monde, en sorte qu'on puisse les con-  
sultier pour conoitre l'usage qu'il faut suivre par rapport à la  
prononciation de ce mot.

2°. Les gens de lettres que j'ai consultés le prononcent di-  
férentment, les uns disent *Synecdoche* à la françoise come  
*Roche*, & les autres soutiennent avec Richelet, qu'on doit  
prononcer *Synecdoque*.

3°. Ce mot est tout grec *Συνεδοχή* ; il faut donc le pro-  
noncer en conservant au *χ* sa prononciation originale, c'est  
ainsi qu'on prononce & qu'on écrit époque *ἐποχή* ; *Monar-*  
*que* *μονάρχη* & *μίναρχος* ; *Pentateuque*, *πεντατεύχος* ; *Andro-*  
*maque*, *ἀνδρομάχη* ; *Télémaque*, *Τηλέμαχος*, &c. On con-  
serve la même prononciation dans *Echo*, *Ἠχώ* ; *Ecole*, *Σχολή*, &c.

Je crois donc que *synecdoque* étant un mot scientifique qui  
n'est point dans l'usage vulgaire, il faut l'écrire d'une ma-  
nière qui n'induisse pas à une prononciation peu convenable  
à son origine.

4°. L'usage de rendre par *ch* le *χ* des Grecs a introduit  
une prononciation françoise dans plusieurs mots que nous  
avons pris des Grecs. Ces mots étant devenus communs &  
l'usage ayant fixé la manière de les prononcer & de les écrire,  
respectons l'usage, prononçons *catéchisme*, *machine*, *chi-  
mère*, *Archidiacre*, *Architecte*, &c. come nous pronon-  
çons *chi* dans les mots françois, mais encore un coup *Sy-  
necdoque* n'est point un mot vulgaire, écrivons donc & pro-  
nonçons *Synecdoque*.

moins que le mot dont on se sert ne signifie dans le sens propre.

Quand au lieu de dire d'un home qu'il aime *le vin*, je dis qu'il aime la bouteille, c'est une simple métonymie, c'est un nom pour un autre : mais quand je dis *cent voiles* pour cent vaisseaux, non seulement je prens un nom pour un autre, mais je done au mot *voiles* une signification plus étendue que celle qu'il a dans le sens propre ; je prens la partie pour le tout.

La Synecdoque est donc une espèce de métonymie, par laquelle on done une signification particulière à un mot ; qui dans le sens propre a une signification plus générale ; ou au contraire, on done une signification générale à un mot qui dans le sens propre n'a qu'une signification particulière. En un mot, dans la métonymie je prens un nom pour un autre, au lieu que dans la synecdoque, je prens *le plus pour le moins*, ou *le moins pour le plus*.

Voici les différentes sortes de Synecdoques que les Grammairiens ont remarquées.

I. SYNECDOQUE DU GENRE : come quand on dit *les mortels* pour les homes, le terme de *mortels* devoit pourtant comprendre aussi les animaux qui sont sujets à la mort

94 LA SYNECDOQUE.

aussi bien que nous : Ainsi, quand par les mortels on n'entend que les homes, c'est une synecdoque du genre : on dit le plus pour le moins.

Étantes in  
mundum  
universum  
prædicat  
evangelium  
omni crea-  
turæ Marc.  
c. 16. v. 15.

Dans l'Ecriture Sainte, *créature* ne signifie ordinairement que les homes ; c'est encore ce qu'on apèle la synecdoque du genre, parce qu'alors un mot générique ne s'entend que d'une espèce particulière : *créature* est un mot générique, puisqu'il comprend toutes les espèces de choses créées, les arbres, les animaux, les métaux, &c. Ainsi lorsqu'il ne s'entend que des homes, c'est une synecdoque du genre, c'est-à-dire, que sous le nom du genre, on ne conçoit, on n'exprime qu'une espèce particulière ; on restraint le mot générique à la simple signification d'un mot qui ne marque qu'une espèce.

*Nombre* est un mot qui se dit de tout assemblage d'unités : les Latins se sont quelquefois servis de ce mot en le restreignant à une espèce particulière.

1. Pour marquer l'harmonie, le chant : il y a dans le chant une proportion qui se compte. Les Grecs appellent aussi *ruthmos* tout ce qui se fait avec une certaine proportion.  
*quidquid certo modo & ratione fit.*

... Números mémini, si verba tenerem. Virg. Ecl.

» Je me ressouviens de la mesure, de l'harmonie, de la cadence, du chant, de l'air ;  
» mais je n'ai pas retenu les paroles.

2. *Numerus* se prend encore en particulier pour les vers ; parce qu'en effet les vers sont composés d'un certain nombre de piés ou de syllabes : *Scribimus números*, nous faisons des vers. Perse sat. 1. v. 13.

3. En françois nous nous servons aussi de *nombre* & de *nombreux*, pour marquer une certaine harmonie, certaines mesures, proportions ou cadences, qui rendent agréables à l'oreille un air, un vers, une période, un discours. Il y a un certain nombre qui rend les périodes harmonieuses. On dit d'une période qu'elle est fort nombreuse, *numerosa oratio* ; c'est-à-dire, que le nombre des syllabes qui la composent est si bien distribué, que l'oreille en est frappée agréablement : *numerus* a

aussi cette signification en latin. *In oratione numerus latine, grace πῶδες, inesse dicitur.* Cic. Orat. n. 14. aliter 170. 171.

... *Ad capiendas aures*, ajoute Cicéron, *numeri ab oratore quærentur* : & plus bas il s'exprime en ces termes : *Aristoteles versum in oratione vetat esse, numerum jubet*. Aristote ne veut point qu'il se trouve un vers dans la prose, c'est-à-dire,

qu'il ne veut point que lorsqu'on écrit en prose il se trouve dans le discours le même assemblage de piés, ou le même nombre de syllabes qui forment un vers. Il veut cependant que la prose ait de l'harmonie; mais une harmonie qui lui soit particulière, quoiqu'elle dépende également du nombre des syllabes & de l'arrangement des mots.

II. Il y a au contraire la SYNECDOQUE DE L'ESPECE: c'est lorsqu'un mot, qui dans le sens propre ne signifie qu'une espèce particulière, se prend pour le genre; c'est ainsi qu'on apèle quelquefois *voleur* un méchant home. C'est alors prendre *le moins* pour marquer *le plus*.

Il y avoit dans la Thessalie, entre le mont Ossa & le mont Olympe, une fameuse plaine apelée *Tempé*, qui passoit pour un des plus beaux lieux de la Grèce, les Poètes grecs & latins se sont servis de ce mot particulier pour marquer toutes sortes de belles campagnes.

» Le doux sommeil, dit Horace, n'aime  
 » point le trouble qui regne chez les grands,  
 » il se plaît dans les petites maisons des bergers,  
 » à l'ombre d'un ruisseau, ou dans ces  
 » agréables campagnes dont les arbres ne sont  
 agités

## LA SYNECDOQUE. 97

agités que par le zéphire ; & pour marquer ces campagnes il se sert de *Tempe* :

. . . Somnus agréstium  
Lenis virórum , non húmiles domos  
Fastidit , umbrosámque ripam ,  
Non zéphyris agitáta Tempe.

Hor. l. 3.  
ode 1. v. 22.

Le mot de *corps* & le mot d'*ame* se prennent aussi quelquefois séparément pour tout l'homme : on dit populairement , surtout dans les provinces , *ce corps là* pour cet homme là ; *voilà un plaisant corps*, pour dire un plaisant personnage. On dit aussi qu'il y a *cent mille ames dans une ville* , c'est-à-dire , cent mille habitans.

*Omnes animæ domûs Jacob* , toutes les personnes de la famille de Jacob. *Génuit sexdecim animas* , il eut seize enfans. Gen. c. 46. v. 27. ibid. v. 18.

III. SYNECDOQUE DANS LE NOMBRE. c'est lorsqu'on met un singulier pour un pluriel , ou un pluriel pour un singulier.

1. *Le Germain révolté* , c'est-à-dire , les Germains , les Alemans , *l'ennemi vient à nous* , c'est-à-dire , les ennemis. Dans les historiens latins on trouve souvent *pedes* pour *pédites* ; le fantassin pour les fantassins , l'Infanterie.

2. Le pluriel pour le singulier. Souvent dans le stile sérieux on dit *nous* au lieu de *je*.

G

Quod dic-  
tum est per  
Prophetas.  
Matt. c. 2.

v. 23.

& de même, *Il est écrit dans les Prophètes*, c'est-à-dire, dans un des livres de quelqu'un des Prophètes.

3. Un nombre certain pour un nombre incertain. *Il me l'a dit, dix fois, vint fois, cent fois, mille fois*, c'est-à-dire, plusieurs fois.

4. Souvent pour faire un compte rond, on ajoute ou l'on retranche ce qui empêche que le compte ne soit rond: ainsi on dit *la version des septante*, au lieu de dire *la version des soixante & douze interprètes*, qui, selon les Pères de l'Eglise, traduisirent l'Ecriture Sainte en grec, à la prière de Ptolomée Philadelphé Roi d'Egypte, environ trois cens ans avant Jésus-Christ. Vous voyez que c'est toujours ou *le plus* pour *le moins*, ou au contraire *le moins* pour *le plus*.

IV. LA PARTIE POUR LE TOUT, & LE TOUT POUR LA PARTIE. Ainsi *la tête* se prend quelquefois pour tout l'homme: c'est ainsi qu'on dit communément, *on a payé tant par tête*, c'est-à-dire, tant pour chaque personne; *une tête si chère*, c'est-à-dire, une personne si précieuse, si fort aimée.

Quand les Poètes disent *après quelques moissons*, *quelques étés*, *quelques hivers*, c'est-à-dire, après quelques années.

## LA SYNECDOQUE. 99

*L'onde*, dans le sens propre signifie une vague, un flot ; cependant les poètes prennent ce mot ou pour la mer, ou pour l'eau d'une rivière, ou pour la rivière même.

Vous juriez autrefois que cette onde rebelle,

Se feroit vers sa source une route nouvelle,

Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé ;

Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine ;

C'est le même penchant qui toujours les entraîne ;

Leur cours ne change point, & vous avez changé.

Dans les poètes latins *la poupe* ou *la proue* d'un vaisseau se prennent pour tout le vaisseau. On dit en françois *cent voiles*, pour dire cent vaisseaux. *Tectum*, le toit ; se prend en latin pour toute la maison : *Ænéan in régia ducit tecta*, elle mène Enée dans son palais.

*La porte*, & même *le seuil de la porte*, se prennent aussi en latin pour toute la maison, tout le palais, tout le temple. C'est peut-être par cette espèce de synecdoque qu'on peut donner un sens raisonnable à ces vers de Virgile :

*Tum foribus Divæ, mediâ restudine templi,*

*Septa armis, solioque altè subnixâ resedit.*

Si Didon étoit assise à la porte du temple, *foribus Divæ*, comment pouvoit-elle être as-

G ij

Quinault

Ihs, act. 1.

sc. 3.

Virg. *Æn.*

1. v. 635.

*Æn.* 1. 71

509.

sité en même tems sous le milieu de la voute, *mediâ testudine* ? C'est que par *foribus Divæ*, il faut entendre d'abord en général le temple ; elle vint au temple & se plaça sous la voute.

Lorsqu'un citoyen romain étoit fait esclave, ses biens apartenoient à ses héritiers ; mais s'il revenoit dans sa patrie, il rentroit dans la possession & jouissance de tous ses biens : ce droit, qui est une espèce de droit de retour, s'apeloit en latin *jus postliminii* ; de *post*, après, & de *limen*, le seuil de la porte, l'entrée.

*Porte*, par synecdoque & par antonomase, signifie aussi la cour du Grand Seigneur, de l'Empereur Turc. On dit *faire un traité avec la Porte*, c'est-à-dire avec la Cour Ottomane. C'est une façon de parler qui nous vient des Turcs : ils nomment *Porte* par excellence la porte du sérail, c'est le palais du Sultan ou Empereur Turc, & ils entendent par ce mot ce que nous apelons *la Cour*.

Nous disons *il y a cent feux dans ce village*, c'est-à-dire ; cent familles.

On trouve aussi des noms de viles, de fleuves, ou de pays particuliers, pour des noms de provinces & de nations. \* Les Pélasgiens,

\* Eurus ad auroram Nabathæique regna recessit. Ovid. Metam. l. 1. v. 61.

## LA SYNECDOQUE. 101

les Argiens, les Doriens, peuples particuliers de la Grèce, se prennent pour tous les Grecs, dans Virgile & dans les autres poètes anciens.

On voit souvent dans les poètes *le Tibre* † pour les Romains; *le Nil* pour les Egyptiens; *la Seine* pour les François:

\* Chaque climat produit des favoris de Mars,  
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars.

\* Boileau  
Ep. 1.

†† Fouler aux piés l'orgueil & du Tage & du Tibre:

†† Idem;  
Discours  
au Roi.

Par *le Tage* il entend les Espagnols, le Tage est une des plus célèbres rivières d'Espagne.

v. On se sert souvent du nom de LA MATIERE POUR marquer LA CHOSE QUI EN EST FAITE, le pin ou quelque autre arbre se prend dans les poètes pour un vaisseau; on dit communément *de l'argent* pour des pièces d'argent, de la monnoie. *Le fer* se prend pour l'épée: *périr par le fer*. Virgile s'est servi de ce mot pour le soc de la charue:

At prius ignotum ferro quam scindimus æquor.

v. Georg.  
v. 50.

† Cum Tiberi Nilo, gratia nulla fuit. Prop. l. 2. Eleg. 33. v. 20. Per Tiberis (Romanos), per Nilum Ægyptios intelligito. Beroaldus Peperius



G iii)

# 101. LA SYNECDOQUE.

M. Boileau dans son ode sur la prise de Namur , a dit l'*airain* pour dire les canons :

Et par cent bouches horribles  
L'*airain* sur ces monts terribles  
Vomit le fer & la mort.

L'*airain* en latin *as*, se prend aussi fréquemment pour la monnaie, les richesses : la première monnaie des Romains étoit de cuivre : *as alienum*, le cuivre d'autrui, c'est-à-dire, le bien d'autrui, qui est entre nos mains, nos dettes, ce que nous devons.

Enfin *ara* se prend pour des vases de cuivre, pour des trompètes, des armes, en un mot, pour tout ce qui se fait de cuivre.

Gen. c. 3. Dieu dit à Adam, tu es poussière & tu retourneras en poussière, *pulvis es & in pulverem revertéris*, c'est-à-dire, tu as été fait de poussière, tu as été formé d'un peu de terre.

Virgile s'est servi du nom de l'éléphant, pour marquer simplement de l'ivoire ; \* c'est ainsi que nous disons tous les jours un *castor*, pour dire un chapeau fait de poil de castor, &c.

\* Ex auro, solidoque elephanto. *Georg.* III. v. 26.  
Dona dehinc auro gravia scetisque elephanto. *Id.* III.  
v. 464.

Le pieux Enée, dit Virgile, \* lança sa haste † avec tant de force contre Ménéce, qu'elle perça le bouclier fait de trois plaques de cuivre, & qu'elle traversa les piqures de toile, & l'ouvrage fait de trois taureaux, c'est-à-dire, de trois cuirs. Cette façon de parler ne seroit pas entendue en notre langue.

† Haste, pique, lance.  
v. le P. de Montfaucon, tome 4. p. 65.

Mais il ne faut pas croire qu'il soit permis de prendre indifféremment un nom pour un autre, soit par métonymie, soit par synecdoque : il faut, encore un coup, que les expressions figurées soient autorisées par l'usage ou du moins que le sens littéral qu'on veut faire entendre, se présente naturellement à l'esprit sans révolter la droite raison, & sans blesser les oreilles acoutumées à la pureté du langage. Si l'on disoit qu'une armée navale étoit composée de cent mats, ou de cent avirons, au lieu de dire de cent voiles pour cent vaisseaux, on se rendroit ridicule : chaque partie ne se prend pas pour le tout, & chaque nom générique ne se prend pas pour une espèce particulière, ni tout nom d'espèce pour le genre : c'est l'usage seul qui donne à son

\* Tum pius Æneas hastam jacit : illa per orbem  
Ære cavum triplici per lineâ terga, tribusque  
Transiit intextum tauris opus. Æn. l. x. v. 783.

gré ce privilège à un mot plutôt qu'à un autre.

Ainsi, quand Horace a dit que les combats sont en horreur aux mères, *bella matribus detestata* ; je suis persuadé que ce poète n'a voulu parler précisément que des mères. Je vois une mère alarmée pour son fils, qu'elle fait être à la guerre, ou dans un combat, dont on vient de lui apprendre la nouvelle : Horace excite ma sensibilité en me faisant penser aux alarmes où les mères sont alors pour leurs enfans ; il me semble même que cette tendresse des mères est ici le seul sentiment qui ne soit pas susceptible de foiblesse ou de quelque autre interprétation peu favorable : les alarmes d'une maîtresse pour son amant, n'oseroient pas toujours se montrer avec la même liberté ; que la tendresse d'une mère pour son fils. Ainsi quelque déférence que j'aie pour le savant P. Sanadon, j'avoue que je ne saurois trouver une synecdoque de l'espèce dans *bella matribus detestata*. Le P. Sanadon croit que *matribus* comprend ici, même les jeunes filles ; voici sa traduction : *Les combats, qui sont pour les femmes un objet d'horreur*. Et dans les remarques il dit, que » \* les mères redou-  
tent la guerre pour leurs époux & pour leurs

Poésies  
d'Horace,  
tom. 1. p. 7.  
\* pag. 11.

» enfans ; mais les jeunes filles , ajoute-t-il ,  
 » ne DOIVENT pas moins la redouter pour  
 » les objets d'une tendresse légitime que la  
 » gloire leur enlève , en les rangeant sous les  
 » drapeaux de Mars. Cette raison m'a fait  
 » prendre *matres* dans la signification la plus  
 » étendue , come les poètes l'ont souvent  
 » employé. Il me semble, ajoute-t-il , que ce  
 » sens fait ici un plus bel effet. »

Il ne s'agit pas de donner ici des instructions  
 aux jeunes filles , ni de leur apprendre ce qu'el-  
 les doivent faire , lorsque *la gloire leur enlève*  
*les objets de leur tendresse* , en les rangeant sous  
*les drapeaux de Mars* ; c'est-à-dire , lorsque leurs  
 amans sont à la guerre ; il s'agit de ce qu'Ho-  
 race a pensé : or , il me semble que le terme  
 de *mères* n'est relatif qu'à *enfans* ; il ne l'est pas  
 même à *époux* , encore moins aux *objets d'une*  
*tendresse légitime*. J'ajouterois volontiers , que  
 les jeunes filles s'oposent à ce qu'on les con-  
 fonde sous le nom de *mères* ; mais pour par-  
 ler plus sérieusement , j'avoue que lorsque  
 je lis dans la traduction du P. Sanadon , que  
*les combats sont pour les femmes un objet d'horreur* , je  
 ne vois que des femmes épouvantées ; au lieu  
 que les paroles d'Horace me font voir une  
 mère atendrie : ainsi je ne sens point que l'une

de ces expressions puisse jamais être l'image de l'autre ; & bien loin que la traduction du P. Sanadon fasse sur moi un plus bel effet, je regrette le sentiment tendre qu'elle me fait perdre. Mais revenons à la synecdoque.

Come il est facile de confondre cette figure avec la métonymie, je crois qu'il ne sera pas inutile d'observer que ce qui distingue la synecdoque de la métonymie, c'est 1°. Que la synecdoque fait entendre le *plus* par un mot qui dans le sens propre signifie le *moins*, ou au contraire elle fait entendre le *moins* par un mot qui dans le sens propre marque le *plus*.

2°. Dans l'une & dans l'autre figure il y a une relation entre l'objet dont on veut parler & celui dont on emprunte le nom ; car s'il n'y avoit point de rapport entre ces objets, il n'y auroit aucune idée accessoire, & par conséquent point de trope : mais la relation qu'il y a entre les objets, dans la métonymie, est de telle sorte, que l'objet dont on emprunte le nom subsiste indépendamment de celui dont il réveille l'idée, & ne forme point un ensemble avec lui : Tel est le rapport qui se trouve entre la *cause* & l'*effet*, entre l'auteur & son ouvrage, entre Cérès & le blé ; entre le *contenant* & le *contenu*, come entre la bouteille

& le vin : Au lieu que la liaison qui se trouve entre les objets, dans la synecdoque, suppose que ces objets forment un ensemble comme le tout & la partie ; leur union n'est point un simple rapport, elle est plus intérieure & plus dépendante : c'est ce qu'on peut remarquer dans les exemples de l'une & de l'autre de ces figures.

V.

L'ANTONOMASE.

L'Antonomase est une espèce de synecdoque, par laquelle on met un nom commun pour un nom propre, ou bien un nom propre pour un nom commun. Dans le premier cas, on veut faire entendre que la personne ou la chose dont on parle excède sur toutes celles qui peuvent être comprises sous le nom commun : & dans le second cas, on fait entendre que celui dont on parle ressemble à ceux dont le nom propre est célèbre par quelque vice ou par quelque vertu.

*Antonomasia, pronominatio : nom pour un autre de avri pour, contre & avri, je nome.*

I. *Philosophe, Orateur, Poète, Roi, Vile, Monsieur*, sont des noms communs ; cependant l'antonomase en fait des noms particu-

liers qui équivalent à des noms propres.

Quand les anciens disent *le Philosophe*, ils entendent Aristote.

Quand les Latins disent *l'Orateur*, ils entendent Cicéron.

Quand ils disent *le Poète*, ils entendent Virgile.

Les Grecs entendoient parler de Démotène, quand ils disoient *l'Orateur*, & d'Homère quand ils disoient *le Poète*.

Quand nos Théologiens disent *le Docteur angélique*, ou *l'Ange de l'Ecole*, ils veulent parler de S. Thomas. Scot est apelé *le Docteur subtil*, S. Augustin *le Docteur de la grace*.

Ainsi on donne par excellence & par antonomase, le nom de la science ou de l'art à ceux qui s'y sont le plus distingués.

Dans chaque royaume, quand on dit simplement *le Roi*, on entend le Roi du pays où l'on est; quand on dit *la ville*, on entend la capitale du royaume, de la province ou du pays dans lequel on demeure.

Virg. Ec.  
IX. v. 1.

Quò te, Mœri, pedes? an quò via ducit in urbem?  
*Urbem* en cet endroit veut dire la ville de Mantoue: ces bergers parlent par rapport au territoire où ils demeurent. Mais quand les anciens parloient par rapport à l'Empire Ro-

main, alors par *urben* ils entendoient la vile de Rome.

Dans les comédies grèques, ou tirées du grec, la vile [ *astu* ] veut dire Athènes : *An* \* *in astu venit* ? est-il venu à la vile ? Cornélius Népos parlant de Thémistocle & d'Alcibiade, s'est servi plus d'une fois de ce mot en ce sens. \*\*

*ἡ ἀστυ*, c'est  
urbs, vile.  
de *ἀστυ* neo.

Dans chaque famille, *monsieur*, veut dire le maître de la maison.

Les adjectifs ou épitètes sont des noms communs que l'on peut appliquer aux différens objets auxquels ils conviennent, l'antonomase en fait des noms particuliers : *l'invincible*, *le conquérant*, *le grand*, *le juste*, *le sage*, se disent par antonomase de certains Princes ou d'autres personnes particulières.

Tite-Live apèle souvent Annibal *le Carthaginois* ; le Carthaginois, dit-il, avoit un grand nombre d'hommes : *abundabat multitudine hominum Pænus*. Didon dit à sa sœur \*\*\* *vous mettrez sur le bucher les armes que le per-*

Tit. Liv. 1.  
21. n. 8.

\* Téren. Eun. act. v. sc. 6. selon Madame Dacier, & sc. 3. v. 17. selon les éditions vulgaires.

\*\* Xerces protinus accessit astu. Corn. Nep. Themist. 4. Alcibiades postquam astu venit. idem Alcib. 6.

\*\*\* Arma viri, tálamo quæ fixa reliquit

Impius . . . super imponas. En. l. IV. v. 495.

fide à laissées , & par ce perfide elle entend Enée.

*Le Destructeur de Carthage & de Numance*, signifie par antonomase Scipion Emilien.

Il en est de même des noms patronymiques dont j'ai parlé ailleurs, ce sont des noms tirés du nom du père ou d'un ayeul, & qu'on donë aux descendans ; par exemple, quand Æn. l. v.  
v. 407. Virgile apèle Enée *Antchisiades*, ce nom est donë à Enée par antonomase, il est tiré du nom de son père, qui s'apeloit Anchise. Diomède, héros célèbre dans l'antiquité fabuleuse, est souvent apelé *Tydides*, parce qu'il étoit fils de Tydée, Roi des Etoliens.

Nous avons un recueil ou abrégé des loix des anciens François, qui a pour titre, *Lex Sálica*: parmi ces loix il y a un article \* qui exclut les femmes de la succession aux terres saliques, c'est-à-dire, aux fiefs : c'est une loi qu'on n'a observée inviolablement dans la suite qu'à l'égard des femmes qu'on a toujours excluses de la succession à la courone. Cet usage toujours observé est ce qu'on apèle aujourd'hui *loi salique* par antonomase, c'est-à-dire, que nous donons à la loi particulière

\* De terra verò salicà, nulla pòrtio hæreditàtis mulieri véniat, sed ad virilem sexum tota terræ hæreditas pervéniat.  
*Lex Sálica.* art. 61. de Alode. §. 6.

d'exclure les femmes de la couronne, un nom que nos pères donèrent autrefois à un recueil général de loix.

11. La seconde espèce d'antonomase est lorsqu'on prend un nom propre pour un nom commun, ou pour un adjectif.

Sardanapale dernier Roi des Assyriens vivoit dans une extrême mollesse ; du moins tel est le sentiment commun : delà on dit d'un voluptueux, *c'est un Sardanapale*.

L'Empereur Néron fut un prince de mauvaises mœurs, & barbare jusqu'à faire mourir sa propre mère ; delà on a dit des princes qui lui ont ressemblé, *c'est un Néron*.

Caton, au contraire, fut recommandable par l'austérité de ses mœurs : delà S. Jerome a dit d'un hypocrite, *c'est un Caton au dehors, & un Néron au dedans, intus Nero, foris Cato*.

Mécénas favori de l'Empereur Auguste, protégeoit les gens de lettres : on dit aujourd'hui d'un seigneur qui leur accorde sa protection, *c'est un Mécénas*.

Mais sans un Mécénas à quoi sert un Auguste ? c'est-à-dire, sans un protecteur.

Irus étoit un pauvre de l'île d'Itaque qui étoit à la suite des amans de Pénélope, il a donné lieu au proverbe des anciens, *plus pau-*

Hier. l. 2.  
Ep. 13. Rust.  
Monach.  
sub fin.  
Lugd. p.  
227. & Pa-  
ris, edit.  
1718. p.  
386.

Boileau,  
Sat. i. v. 86.

Homer. O-  
dyss. l. 18.

*vre qu'Irus.* Au contraire Crésus Roi de Lydie fut un prince extrêmement riche ; delà on trouve dans les poètes *Irus* pour un pauvre & *Crésus* pour un riche :

Ovid. Trist.

III. Eleg. 7.

v. 42.

† Propert.

I. III. Eleg.

4. v. 39.

*Irus* & est subitò qui modò Crœsus erat.

. . . . Non distat Crœsus ab Iro. †

Zoïle fut un critique passionné & jaloux ; son nom se dit encore \* d'un home qui a les mêmes défauts ; Aristarque, au contraire, fut un critique judicieux : l'un & l'autre ont critiqué Homère : Zoïle l'a censuré avec aigreur & avec passion, mais Aristarque l'a critiqué avec un sage discernement, qui l'a fait regarder come le modèle des critiques: on a dit de ceux qui l'ont imité qu'ils étoient des Aristarques.

Rousseau,

Ep. 1. aux

Muses.

Et de moi même Aristarque incomode. :

C'est-à-dire, *censeur*. Lisez vos ouvrages, dit Horace, \*\* à un ami judicieux: il vous en fera

\* *Ingénium magni detrectat livor Homéri :*

*Quisquis es, ex illo, Zoïle, nomen habes. Ovid,*

*Remed. amor. v. 365.*

\*\* *Vir bonus ac prudens versus reprehendet inertes,*

*Culpabit duros, incompertis adlinet atrum*

*Transverso calamo signum ; ambitiosa recidet*

*Ornamenta, parum claris lucem dare coget ;*

*Arguet ambigüe dictum ; mutanda notabit,*

*Fiet Aristarchus. Horat. art. poet. v. 444.*

sentir

sentir les défauts, il sera pour vous un *Antarque*.

*Thersite* fut le plus malfait, le plus lâche, le plus ridicule de tous les Grecs: Homère a rendu les défauts de ce grec si célèbres & si connus, que les anciens ont souvent dit un *Thersite* pour un homme difforme, un homme méprisable.

C'est dans ce dernier sens que M. de la Bruyère a dit, » jetez moi dans les troupes comme un simple soldat, je suis *Thersite*; mettez moi à la tête d'une armée dont j'aie à répondre à toute l'Europe, je suis *Achille*.

La Bruyère; caract. Des Grands.

*Edipe* célèbre dans les tems fabuleux pour avoir deviné l'énigme du Sphinx, a donné lieu à ce mot de Térence, *Davus sum, non Oedipus*.

Ter. Andr; act. 1. sc. 2.

Je suis *Dave*, Seigneur, & ne suis pas *Edipe*.

C'est-à-dire, je ne fais point deviner les discours énigmatiques. Dans notre *Andrienne* françoise on a traduit,

Je suis *Dave*, Monsieur, & ne suis pas devin:

And. act. 1. sc. 3.

Ce qui fait perdre l'agrément & la justesse de l'opposition entre *Dave* & *Edipe*: je suis *Dave*, donc je ne suis pas *Edipe*, la conclusion est juste; au lieu que, je suis *Dave*, donc, je ne suis pas devin, la conséquence n'est pas bien tirée, car il pouroit être *Dave* & devin.

M. Saumaise a été un fameux critique dans

H

le dixseptième siècle : c'est ce qui a donné lieu  
à ce vers de Boileau,

Boileau, Aux Saumaises futurs préparer des tortures,  
Epit. à son c'est-à-dire, aux critiques, aux comentateurs  
esprit, c'est à venir.  
la ix.

Xantipe, femme du philosophe Socrate,  
étoit d'une humeur fâcheuse & incomode :  
on a donné son nom à plusieurs femmes de ce  
caractère.

Pénélope & Lucrèce se sont distinguées par  
leur vertu, telle est du moins leur comune  
réputation : on a donné leur nom aux fem-  
mes qui leur ont ressemblé : au contraire, les  
femmes débauchées ont été apelées des Phry-  
nès ou des Lais, ce sont les noms de deux  
fameuses courtisanes de l'ancienne Grèce.

Boileau, Aux tems les plus féconds en Phrynès, en Lais, -  
Sat. x. Plus d'une Pénélope honora son pays.

Typhis fut le piloté des Argonautes ; Au-  
tomédon fut l'écuyer d'Achile, c'étoit lui  
qui menoit son char : delà on a donné les noms  
de Typhis & d'Automédon à un home qui  
par des préceptes mène & conduit à quelque  
science ou à quelque art. C'est ainsi qu'Ovi-  
de a dit qu'il étoit le Typhis & l'Automédon  
de l'art d'aimer.

Ovid. de Typhis & Automédon dicar amoris ego.  
Art. Am2.  
l. 1. v. 8.

## L'ANTONOMASE. 115

Sous le règne de Philipès de Valois le Dauphiné fut réuni à la couronne. \* *Humbert Dauphin de Viennois*, qui se fit ensuite Religieux de l'ordre de S. Dominique, se dessaisit & devestit du Dauphiné & de toutes ses autres terres, & en saisit réellement, corporellement & de fait Charles petit fils du Roi, présent & acceptant pour li & ses hoirs & successeurs, & plus bas, transporte audit Charles, ses hoirs & successeurs & ceux qui auront cause de li perpétuellement & héritablement en saisine & en propriété pleine ledit Dauphiné.

Charles devint Roi de France, cinquième du nom, & dans la suite » il a été arrêté » que le fils aîné de France porteroit seul le » titre de Dauphin.

Hist. de la  
Monarchie  
Franc. par  
G. Marcel,  
T. 111.  
P. 52.

\* Termes de la confirmation du dernier acte de transport du Dauphiné, en faveur de Charles fils de Jean Duc de Normandie. Cet acte est du 16. Juillet 1349. Voyez les preuves de l'histoire du Dauphiné de M. de Vaibonnay, & ses Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphiné, à Paris chez de Bats 1711.

» On s'est persuadé que la condition en faveur du premier né de nos Rois étoit tacitement renfermée dans ces paroles, quoiqu'elle n'y soit pas littéralement exprimée, » come on le croit comunément. *Histoire du Dauphiné*, page 603. edit. de 1722.

Dans le sens de cette donation faite à Charles, Jean père de Charles étoit le fils aîné du Roi Philippe de Valois & fut son successeur, c'est Jean II. Après la mort du Roi Jean II. Charles son fils qui étoit déjà Dauphin lui succéda au Royaume, c'est Charles V. dit le Sage. Ainsi ce ne fut pas le fils aîné du Roi qui fut le premier Dauphin, ce fut Charles fils de l'aîné.

On fait allusion au Dauphin lorsque dans les familles des particuliers on appelle Dauphin le fils aîné de la maison, ou celui qui est le plus aimé : on dit que c'est le Dauphin par antonomase, par allusion, par métaphore, ou par ironie. On dit aussi un Benjamin, faisant allusion au fils bien aimé de Jacob.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

# VI.

## LA COMUNICATION DANS LES PAROLES.

Rhetor.  
Alyv, com-  
munitas,  
participatio  
sermonis.

**L**Es Rhéteurs parlent d'une figure appelée simplement Communication ; c'est lorsque l'orateur s'adressant à ceux à qui il parle, paroît se communiquer, s'ouvrir à eux, les prendre eux mêmes pour juges ; par exemple : *En quoi vous ai-je donné lieu de vous plaindre ? Répondez moi, que pouvois-je faire de plus ? Qu'aurez vous fait en ma place ? &c.* En ce sens la communication est une figure de pensée, & par conséquent elle n'est pas de mon sujet.

La figure dont je veux parler est un trope, par lequel on fait tomber, sur soi-même ou sur les autres, une partie de ce qu'on dit : par exemple, un maître dit quelquefois à ses disciples, *nous perdons tout notre tems, au lieu de*

## LA COMMUNICATION. &c. 117

dire vous ne faites que vous amuser. Qu'avons-nous fait ? veut dire en ces occasions, qu'avez-vous fait ? ainsi nous dans ces exemples n'est pas dans le sens propre, il ne renferme point celui qui parle. On ménage par ces expressions l'amour propre de ceux à qui on adresse la parole, en paroissant partager avec eux le blâme de ce qu'on leur reproche : la remontrance étant moins personnelle, & paroissant comprendre celui qui la fait, en est moins aigre & devient souvent plus utile.

Les louanges qu'on se donne blessent toujours l'amour propre de ceux à qui l'on parle : Il y a plus de modestie à s'énoncer d'une manière qui fasse retomber sur d'autres une partie du bien qu'on veut dire de soi : ainsi un capitaine dit quelquefois que sa compagnie a fait telle ou telle action, plutôt que d'en faire retomber la gloire sur sa seule personne.

On peut regarder cette figure comme une espèce particulière de synecdoque, puisqu'on dit le plus pour tourner l'attention au moins.



## VII.

## LA LITOTE.

Airéus à  
Airé, fim-  
plex, nudus,  
vilis.

**L**A Litote ou diminution est un trope par lequel on se sert de mots qui, à la lettre, paroissent afoiblir une pensée dont on fait bien que les idées accessoires feront sentir toute la force ; On dit le moins par modestie ou par égard ; mais on fait bien que ce moins réveillera l'idée du plus.

Corn. Je  
Cid. act. III.  
sc. 4.

Quand Chimène dit à Rodrigue, *va, je ne te hais point*, elle lui fait entendre bien plus que ces mots là ne signifient dans leur sens propre.

Il en est de même de ces façons de parler : *je ne puis vous louer*, c'est-à-dire, je blame votre conduite : *je ne méprise pas vos présents*, signifie que j'en fais beaucoup de cas : *il n'est pas sot*, veut dire, qu'il a plus d'esprit que vous ne croyez : *il n'est pas poltron* fait entendre qu'il a du courage : *Pythagore n'est pas un auteur méprisable*, \* c'est-à-dire, que Pythagore est un auteur qui mérite d'être estimé. *Je ne suis pas si difforme*, \*\* veut dire modestement qu'on

\* Non sordidus autor naturæ versique. *Hor.* l. 1. ode 28.

\*\* Nec sum adeo informis. *Virg.* Ecl. 2. v. 23.

est bienfait, ou du moins qu'on le croit ainsi.

On apèle aussi cette figure exténuation : elle est oposée à l'hyperbole.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

VIII.

L'HYPERBOLE.

**L**orsque nous sommes vivement frappés de quelque idée que nous voulons représenter, & que les termes ordinaires nous paroissent trop foibles pour exprimer ce que nous voulons dire ; nous nous servons de mots, qui, à les prendre à la lettre, vont au delà de la vérité & représentent le plus ou le moins pour faire entendre quelque excès en grand ou en petit. Ceux qui nous entendent rabattent de notre expression ce qu'il en faut rabatre, & il se forme dans leur esprit une idée plus conforme à celle que nous voulons y exciter, que si nous nous étions servis de mots propres : par exemple, si nous voulons faire comprendre la légèreté d'un cheval qui court extrêmement vite, nous disons qu'il va plus vite que le vent. Cette figure s'apèle hyperbole, mot grec qui signifie excès.

ὑπερβολή  
hyperbole,  
excès.

Julius Solinus dit qu'un certain Lada étoit

## 110 L'HYPERBOLE

d'une si grande légèreté, qu'il ne laissoit sur le sable aucun vestige de ses piés. \*

Virgile dit de la princesse Camille, qu'elle surpassoit les vents à la course ; & qu'elle eut couru sur des épis de blé sans les faire plier, ou sur les flots de la mer sans y enfoncer, & même sans se mouiller la plante des piés. \*\*

Au contraire, si l'on veut faire entendre qu'une personne marche avec une extrême lenteur, on dit qu'elle marche plus lentement qu'une tortue.

Il y a plusieurs hyperboles dans l'Ecriture Sainte ; par exemple, *Je vous donnerai une terre où coulent des ruisseaux de lait & de miel*, c'est-à-dire, une terre fertile : & dans la Genèse il est dit, *Je multiplierai tes enfans en aussi grand nombre, que les grains de poussière de la terre*. S. Jean à la fin de son Evangile \*\*\* dit que si l'on

*Educam vos  
ad terram  
fluentem  
lacte & mel-  
le. Exod. c.  
3. v. 17.  
Faciam se-  
men tuum  
sicut pulve-  
rem. terræ.  
Genes. c. 13.  
v. 16.*

\* Primam palmam velocitatis, Ladas quidam adeptus est, qui ita supra cavum pulverem cursitavit, ut arenis pendenti-  
bus nulla indicia relinqueret vestigiorum. *Jul. Solinus, c. 6.*

\*\* Illa vel intacta segetis per summa volaret

Gramina, nec teneras cursu laxisset aristas,

Vel mare per medium fluctu suspensa tumenti

Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas. *Æn. l.  
vii. v. 868.*

\*\*\* Sunt autem & alia multa quæ fecit Jesus, quæ si scri-  
bantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere pos-  
se eos, qui scribendi sunt libros. *Joan. xxi. v. 25.*

racontoit en détail les actions & les miracles de Jésus-Christ, il ne croit pas que le monde entier put contenir les livres qu'on en pourroit faire.

L'hyperbole est ordinaire aux Orientaux. Les jeunes gens en font plus souvent usage que les personnes avancées en âge. On doit en user sobrement & avec quelque correctif: par exemple, en ajoutant, *pour ainsi dire* : si l'on peut parler ainsi.

» Les esprits vifs, pleins de feu & qu'une  
» vaste imagination emporte hors des règles  
» & de la justesse, ne peuvent s'assouvir d'hy-  
» perboles, dit M. de la Bruyère.

Excepté quelques façons de parler communes & proverbiales, nous usons très rarement d'hyperboles en françois. On en trouve quelques exemples dans le stile satirique & badin, & quelquefois même dans le stile sublime & poétique : *Des ruisseaux de larmes coulerent des yeux de tous les habitans.*

» Les Grecs \* avoient une grande passion  
» pour l'hyperbole, come on peut le voir  
» dans leur Antologie qui en est toute rem-

Caract. Des  
ouvrages  
de l'esprit.

Flechiér.  
Oraison fu-  
nèbre de M.  
de Turène.  
Exorde.

\* Traité de la vraie & de la fausse beauté dans les ouvrages d'esprit. C'est une traduction que Richelet nous a donnée de la dissertation que Messieurs de P. R. ont mise à la tête de leur *Deſſus Epigrammatum*.

## 122 L'HYPÉRBOLÉ

» plie. Cette figure est la ressource des petits  
» esprits qui écrivent pour le bas peuple.

Boil. Art.  
Poët. chant.

Juvénal élevé dans les cris de l'école,  
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

» Mais quand on a du génie & de l'usage du  
» monde, on ne se sent guère de gout pour  
» ces sortes de pensées fausses & outrées.

+++++

## IX.

### L'HYPOTYPOSE.

Exemplar.  
delinee :  
sub, tu-  
m figaro,

**L'**Hypotypose est un mot grec qui signifie  
image, tableau. C'est lorsque dans les des-  
criptions on peint les faits dont on parle, co-  
me si ce qu'on dit étoit actuellement devant  
les yeux ; on montre, pour ainsi dire, ce  
qu'on ne fait que raconter ; on donne en quel-  
que sorte l'original pour la copie, les objets  
pour les tableaux : vous en trouverez un  
bel exemple dans le récit de la mort d'Hyp-  
polite.

Rac. Phèdre  
act. v. sc. 6.

Cependant, sur le dos de la plaine liquide,  
S'élève à gros bouillens une montagne humide ;  
L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux  
Parmi les flots d'écume, un monstre furieux ;  
Son front large est armé de cornes menaçantes,

Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;  
Indomtable taureau , dragon impétueux ;  
Sa croupe se recourbe en replis tortueux ,  
Ses longs mugissemens font trembler le rivage ;  
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ,  
La terre s'en émeut , l'air en est infecté ,  
Le flot qui l'aporta recule épouvanté.

Ce dernier vers a paru affecté ; on a dit que les flots de la mer aloient & venoient sans le motif de l'épouvante , & que dans une occasion aussi triste que celle de la mort d'un fils , il ne convenoit point de badiner avec une fiction aussi peu naturelle. Il est vrai que nous avons plusieurs exemples d'une semblable prosopopée ; mais il est mieux de n'en faire usage que dans les occasions où il ne s'agit que d'amuser l'imagination , & non quand il faut toucher le cœur. Les figures qui plaisent dans un épithalame , déplaisent dans une oraison funèbre ; la tristesse doit parler plus simplement , si elle veut nous intéresser : mais revenons à l'hypotypose.

Hor. Art  
Poët. v. 97.

Remarquez que tous les verbes de cette narration sont au présent , *l'onde approche , se brise* , &c. c'est ce qui fait l'hypotypose , l'image , la peinture ; il semble que l'action se passe sous vos yeux.

M. l'Abé Ségui, dans son panégyrique de S. Louis, prononcé en présence de l'Académie françoise, nous fournit encore un bel exemple d'hypotypose, dans la description qu'il fait du départ de S. Louis, du voyage de ce prince, & de son arrivée en Afrique.

Paneg. de  
S. Louis, en  
1719. p. 11.

» Il part baigné de pleurs, & comblé des  
» bénédictions de son peuple : déjà gémissent  
» les ondes sous le poids de sa puissante flote ;  
» déjà s'offrent à ses yeux les côtes d'Afrique ;  
» déjà sont rangées en bataille les innombrables troupes des Sarasins. Ciel & terre,  
» foyez témoins des prodiges de sa valeur. Il  
» se jette avec précipitation dans les flots,  
» suivi de son armée que son exemple encourage, malgré les cris éfroyables de l'ennemi furieux, au milieu des vagues & d'une  
» grêle de dards qui le couvrent : il s'avance  
» come un géant vers les chams où la victoire  
» l'appèle : il prend terre, il aborde, il pénètre les bataillons épais des barbares ; & couvert du bouclier invisible du Dieu qui fait  
» vivre & qui fait mourir, frappant d'un bras  
» puissant à droit & à gauche ; écartant la  
» mort, & la renvoyant à l'ennemi ; il semble  
» encore se multiplier dans chacun de ses soldats. La terreur que les infidèles croyoient

» porter dans les cœurs des siens, s'empare  
 » d'eux mêmes. Le Sarasin éperdu, le blas-  
 » phème à la bouche, le désespoir dans le  
 » cœur, fuit, & lui abandonne le rivage.

Je ne mets ici cette figure au rang des tro-  
 pes, que parce qu'il y a quelque sorte de tro-  
 pe à parler du passé come s'il étoit présent;  
 car d'ailleurs les mots qui sont employés  
 dans cette figure conservent leur signification  
 propre. De plus, elle est si ordinaire, que j'ai  
 cru qu'il n'étoit pas inutile de la remarquer ici.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

X.

LA MÉTAPHORE.

**L**A Métaphore est une figure par laquelle  
 on transporte, pour ainsi dire, la signi-  
 fication propre d'un nom à une autre signifi-  
 cation qui ne lui convient qu'en vertu d'une  
 comparaison qui est dans l'esprit. Un mot  
 pris dans un sens métaphorique perd sa signi-  
 fication propre, & en prend une nouvelle qui  
 ne se présente à l'esprit que par la comparai-  
 son que l'on fait entre le sens propre de ce mot,  
 & ce qu'on lui compare, par exemple, quand  
 on dit que le mensonge se pare souvent des couleurs de  
 la vérité : en cette phrase couleurs n'a plus sa  
 signification propre & primitive; ce mot ne

Métaph.  
 translatio  
 Metaphr.  
 Translatio

## 116 LA MÉTAPHORE.

marque plus cette lumière modifiée qui nous fait voir les objets ou blancs, ou rouges, ou jaunes, &c : il signifie *les dehors, les apparences*; & cela par comparaison entre le sens propre de *couleurs* & les dehors que prend un homme qui nous en impose sous le masque de la sincérité. Les couleurs font conoitre les objets sensibles, elles en font voir les dehors & les apparences : un homme qui ment, imite quelquefois si bien la contenance & les discours de celui qui ne ment pas, que lui trouvant les mêmes dehors, & pour ainsi dire, les mêmes couleurs, nous croyons qu'il nous dit la vérité : ainsi come nous jugeons qu'un objet qui nous paroît blanc est blanc, de même nous sommes souvent la dupe d'une sincérité apparente, & dans le tems qu'un imposteur ne fait que prendre les dehors d'homme sincère, nous croyons qu'il nous parle sincèrement.

Quand on dit *la lumière de l'esprit*, ce mot de *lumière* est pris métaphoriquement ; car come la lumière dans le sens propre nous fait voir les objets corporels, de même la faculté de conoitre & d'apercevoir éclaire l'esprit & le met en état de porter des jugemens sains.

La métaphore est donc une espèce de trope, le mot dont on se sert dans la métaphore est

## LA MÉTAPHORE. 127

pris dans un autre sens que dans le sens propre, *il est*, pour ainsi dire, *dans une demeure empruntée*, dit un ancien, ce qui est commun & essentiel à tous les tropes.

De plus, il y a une sorte de comparaison où quelque rapport équivalent entre le mot auquel on donne un sens métaphorique, & l'objet à quoi l'on veut l'appliquer; par exemple, quand on dit d'un homme en colère, *c'est un lion*, lion est pris alors dans un sens métaphorique, on compare l'homme en colère au lion, & voilà ce qui distingue la métaphore des autres figures.

Il y a cette différence entre la métaphore & la comparaison, que dans la comparaison on se sert de termes qui font connoître que l'on compare une chose à une autre; par exemple, si l'on dit d'un homme en colère qu'il *est comme un lion*, c'est une comparaison, mais quand on dit simplement *c'est un lion*, la comparaison n'est qu'implicite, c'est-à-dire, que la comparaison n'est alors que dans l'esprit & non dans les termes; c'est une métaphore.

*Mesurer* dans le sens propre, c'est juger d'une quantité inconnue par une quantité connue, soit par le secours du compas, de la règle, ou de quelque autre instrument qu'on appelle *mesure*. Ceux qui prennent bien toutes leurs pré-

Metapho-  
ram quam  
Græci vo-  
cant, nos  
translatio-  
nem, id est,  
domo mu-  
tuatum ver-  
bum quo  
utimur, in-  
quit Ver-  
rius. *Fes-  
tus*, v. Me-  
taphoram.

cautions pour ariver à leurs fins , sont comparés à ceux qui mesurent quelque quantité, ainsi on dit par métaphore qu'ils ont bien pris leurs mesures. Par la même raison on dit que les personnes d'une condition médiocre ne doivent pas se mesurer avec les grands , c'est-à-dire, vivre comme les grands , se comparer à eux , come on compare une mesure avec ce qu'on veut mesurer. On doit mesurer sa dépense à son revenu ; c'est-à-dire, qu'il faut régler sa dépense sur son revenu ; la quantité du revenu doit être come la mesure de la quantité de la dépense.

Come une clé ouvre la porte d'un appartement , & nous en done l'entrée , de même , il y a des conoissances préliminaires qui ouvrent , pour ainsi dire , l'entrée aux sciences plus profondes : ces conoissances ou principes sont apelés *clés* par métaphore ; la grammaire est la *clé* des sciences : la logique est la *clé* de la philosophie.

On dit aussi d'une vile fortifiée , qui est sur une frontière , qu'elle est la *clé* du royaume , c'est-à-dire , que l'ennemi qui se rendroit maître de cette vile , seroit à portée d'entrer ensuite avec moins de peine dans le royaume dont on parle.

Par la même raison l'on done le nom de *clé* en

en termes de musique à certaines marques ou caractères que l'on met au commencement des lignes de musique : ces marques font connoître le nom que l'on doit donner aux notes ; elles donnent , pour ainsi dire , l'entrée du chant.

Quand les métaphores sont régulières il n'est pas difficile de trouver le rapport de comparaison.

La métaphore est donc aussi étendue que la comparaison ; & lorsque la comparaison ne seroit pas juste ou seroit trop recherchée , la métaphore ne seroit pas régulière.

Nous avons déjà remarqué que les langues n'ont pas autant de mots que nous avons d'idées ; cette disette de mots a donné lieu à plusieurs métaphores ; par exemple : *le cœur tendre, le cœur dur, un rayon de miel, les rayons d'une roue, &c* : l'imagination vient , pour ainsi dire , au secours de cette disette ; elle supplée par les images & par les idées accessoires aux mots que la langue ne peut lui fournir , & il arrive même , come nous l'avons déjà dit , que ces images & ces idées accessoires occupent l'esprit plus agréablement que si l'on se servoit de mots propres , & qu'elles rendent le discours plus énergique ; par exemple ,

# 130 LA METAPHORE.

quand on dit d'un home endormi qu'il est enseveli dans le sommeil, cette métaphore dit plus que si l'on disoit simplement qu'il dort : Les Grecs surprirent Troie ensevelie dans le vin & dans le sommeil.

Virg. *Æn.*  
2. v. 265.

Invadunt urbem somno vinoque sepultam.

Remarquez, 1°. que dans cet exemple *sepultam* a un sens tout nouveau & différent de son sens propre. 2°. *Sepultam* n'a ce nouveau sens, que parce qu'il est joint à *somno vinoque*, avec lesquels il ne sauroit être uni dans le sens propre ; car ce n'est que par une nouvelle union des termes, que les mots se donnent le sens métaphorique. *Lumière* n'est uni dans le sens propre qu'avec le feu, le soleil & les autres objets lumineux ; celui qui le premier a uni *lumière* à *esprit*, a donné à *lumière* un sens métaphorique, & en a fait un mot nouveau par ce nouveau sens. Je voudrois que l'on put donner cette interprétation à ces paroles d'Horace :

Hor. *Art*  
*Poët.* v. 42.

Dixeris egrégie, notum si callida verbum  
Reddiderit junctura novum.

La métaphore est très ordinaire: en voici encore quelques exemples : on dit dans le sens propre s'enivrer de quelque liqueur ; & l'on dit

## LA METAPHORE. 131

par métaphore *s'enivrer de plaisirs* : la *bonne fortune enivre les fots*, c'est-à-dire, qu'elle leur fait perdre la raison, & leur fait oublier leur premier état.

Ne vous *enivrez* point des éloges flatteurs  
Que vous done un amas de vains admirateurs.

Boil. Art  
Poët. chant  
4.

Le peuple, qui jamais n'a connu la prudence,  
*S'enivroit* follement de sa vaine espérance.

Henriade,  
chant 7.

*Doner un frein à ses passions* ; c'est-à-dire, n'en pas suivre tous les mouvemens, les modérer, les retenir come on retient un cheval avec le frein, qui est un morceau de fer qu'on met dans la bouche du cheval.

Mézerai, parlant de l'hérésie, dit qu'il étoit nécessaire d'*arracher cette zizanie*, c'est-à-dire, cette *semence de division*, *zizanie* est là dans un sens métaphorique : c'est un mot grec qui veut dire *ivroie*, mauvaise herbe qui croît parmi les blés & qui leur est nuisible. *Zizanie* n'est point en usage au propre, mais il se dit par métaphore pour *discorde*, *mésintelligence*, *division* : *semmer la zizanie dans une famille*.

Abrégé de  
l'histoire de  
France,  
François II,  
P. 992.

*Matéria*, matière, se dit dans le sens propre de la substance étendue considérée come principe de tous les corps ; ensuite on a appelé *matière*, par imitation & par métaphore, ce

### 132 LA METAPHORE.

qui est le sujet, l'argument, le thème d'un discours, d'un poème, ou de quelque autre ouvrage d'esprit.

Phæd. l. 1.  
Prol.

Æsopus auctor, quam materiam reperit,  
Hanc ego polivi versibus Senariis.

J'ai poli la *matière*, c'est-à-dire, j'ai donné l'agrément de la poésie aux fables qu'Esopé a inventées avant moi. *Cette maison est bien riante*, c'est-à-dire, elle inspire de la gaieté comme les personnes qui rient. *La fleur de la jeunesse*; le feu de l'amour; l'aveuglement de l'esprit; le fil d'un discours; le fil des affaires.

C'est par métaphore que les différentes classes, ou considérations, auxquelles se réduit tout ce qu'on peut dire d'un sujet, sont appelées *lieux communs* en Rhétorique & en Logique, *loci communes*. Le genre, l'espèce, la cause, les effets, &c. sont des lieux communs, c'est-à-dire, que ce sont comme autant de cellules où tout le monde peut aller prendre; pour ainsi dire, la matière d'un discours, & des argumens sur toutes sortes de sujets. L'attention que l'on fait sur ces différentes classes réveille des pensées que l'on n'auroit peut-être pas sans ce secours.

Quoique ces lieux communs ne soient pas

d'un grand usage dans la pratique, il n'est pourtant pas inutile de les connoître; on en peut faire usage pour réduire un discours à certains chefs; mais ce qu'on peut dire pour & contre sur ce point n'est pas de mon sujet.

On apèle aussi en Théologie par métaphore, *loci Theologici*, les différentes sources où les Théologiens puisent leurs argumens. Telles sont l'Ecriture Sainte, la tradition contenue dans les écrits des Saints Pères, les conciles, &c.

En termes de chimie, *regne* se dit par métaphore de chacune des trois classes sous lesquelles les chimistes rangent les êtres naturels.

1°. Sous le *regne animal* ils comprennent les animaux.

2°. Sous le *regne végétal*, les végétaux, c'est-à-dire, ce qui croît, ce qui produit; comme les arbres & les plantes.

3°. Enfin, sous le *regne minéral* ils comprennent tout ce qui vient dans les mines.

On dit aussi par métaphore que la *Géographie & la Chronologie sont les deux yeux de l'Histoire*. On personifie l'Histoire, & on dit que la Géographie & la Chronologie sont à l'égard de l'Histoire, ce que les yeux sont à l'égard

## 134 LA MÉTAPHORE.

d'une personne vivante ; par l'une elle voit ; pour ainsi dire , les lieux , & par l'autre les tems : c'est-à-dire , qu'un historien doit s'appliquer à faire conoitre les lieux & les tems dans lesquels se sont passés les faits dont il décrit l'histoire.

Les mots primitifs d'où les autres sont dérivés ou dont ils sont composés , sont apelés *racines* , par métaphore : il y a des dictionnaires où les mots sont rangés par racines. On dit aussi par métaphore , parlant des vices ou des vertus , *jeter de profondes racines* , pour dire s'affermir.

*Calus* , dureté , durillon , en latin *callum* ; se prend souvent dans un sens métaphorique :

Cic. Tusc.  
2. num. 36.  
aliter xv.

*Labor quasi callum quoddam obducit dolori* , dit Ciceron : le travail fait come une espèce de calus à la douleur ; c'est-à-dire , que le travail nous rend moins sensibles à la douleur. Et au troisième livre, des Tusculanes il s'exprime

Tusc. 3. n.  
53. aliter.  
xxii.

de cette sorte : *Magis me moverant Corinthi subito aspectu parietinae , quam ipsos Corinthios , quorum animis diuturna cogitatio callum vetustatis obduxerat.*

Je fus plus touché de voir tout d'un coup les murailles ruinées de Corinthe , que ne l'étoient les Corinthiens même, ausquels l'habitude de voir tous les jours depuis long-

tenis leurs murailles abattues, avoit apporté le calus de l'anciéneté. C'est-à-dire, que les Corinthiens, acoutumés à voir leurs murailles ruinées, n'étoient plus touchés de ce malheur. C'est ainsi que *callère*, qui dans le sens propre veut dire *avoir des durillons*, être endurci, signifie ensuite, par extension & par métaphore, *savoir bien*, *connoître parfaitement*, en sorte qu'il se soit fait come un calus dans l'esprit, par rapport à quelque conoissance. *Quo pacto id fieri soleat calleo*. La manière dont cela se fait a fait calus dans mon esprit; j'ai médité sur cela, je sai à merveille coment cela se fait; je suis maitre passé, dit Madame Dacier. *Illius sensum calleo*, j'ai étudié son humeur; je suis acoutumé à ses manières, je sai le prendre come il faut.

Ter. Heaut.  
act. 111. sc.  
2. v. 37.

id. Adelp.  
act. 4. sc. 2.  
v. 17.

*Vue* se dit au propre de la faculté de voir, & par extension de la manière de regarder les objets: ensuite on donne par métaphore le nom de vue aux pensées, aux projets, aux desseins: *avoir de grandes vues*, *perdre de vue une entreprise*, n'y plus penser.

*Gout* se dit au propre du sens par lequel nous recevons les impressions des saveurs. La langue est l'organe du gout; *avoir le gout dépravé*, c'est-à-dire, trouver bon ce que comu-

nément les autres trouvent mauvais, & trouver mauvais ce que les autres trouvent bon.

Ensuite on se sert du terme de *gout* par métaphore, pour marquer le sentiment intérieur dont l'esprit est affecté à l'occasion de quelque ouvrage de la nature ou de l'art. L'ouvrage plait ou déplaît, on l'approuve ou on le désapprouve; c'est le cerveau qui est l'organe de ce gout là; *Le gout de Paris s'est trouvé conforme au gout d'Athènes*, dit Racine dans la préface d'Iphigénie; c'est-à-dire comme il le dit lui-même, que les spectateurs ont été émus à Paris des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce.

Il en est du gout pris dans le sens figuré, comme du gout pris dans le sens propre.

Les viandes plaisent ou déplaisent au gout, sans qu'on soit obligé de dire pourquoi: Un ouvrage d'esprit, une pensée, une expression, plait ou, déplaît, sans que nous soyons obligés de pénétrer la raison du sentiment dont nous sommes affectés.

Pour se bien connoître en mets & avoir un gout sûr, il faut deux choses: 1. un organe délicat; 2. de l'expérience; s'être trouvé souvent dans les bones tables, &c: on est

alors plus en état de dire pourquoi un mets est bon ou mauvais : Pour être connoisseur en ouvrages d'esprit , il faut un bon jugement , c'est un présent de la nature ; cela dépend de la disposition des organes ; il faut encore avoir fait des observations sur ce qui plaît & sur ce qui déplaît ; il faut avoir su alier l'étude & la méditation avec le comerce des personnes éclairées : alors on est en état de rendre raison des règles & du gout.

Les viandes & les assaisonnemens qui plaisent aux uns, déplaisent aux autres ; c'est un effet de la différente constitution des organes du gout : Il y a cependant sur ce point un gout général auquel il faut avoir égard, c'est, à-dire , qu'il y a des viandes & des mets qui sont plus généralement au gout des personnes délicates : il en est de même des ouvrages d'esprit ; un auteur ne doit pas se flater d'attirer à lui tous les suffrages, mais il doit se conformer au gout général des personnes éclairées qui sont au fait.

Le gout par rapport aux viandes dépend beaucoup de l'habitude & de l'éducation : il en est de même du gout de l'esprit : les idées exemplaires que nous avons reçues dans notre jeunesse nous servent de règle dans un ago

## 138 LA MÉTAPHORE

plus avancés : telle est la force de l'éducation, de l'habitude, & du préjugé. Les organes, accoutumés à une telle impression, en sont flatés de telle sorte, qu'une impression différente ou contraire les afflige, ainsi malgré l'examen & les discussions, nous continuons souvent à admirer ce qu'on nous a fait admirer dans les premières années de notre vie ; & delà peut-être les deux partis, l'un des anciens, l'autre des modernes.

### *Remarques sur le mauvais usage des métaphores.*

Les métaphores sont défectueuses,

1°. Quand elles sont tirées de sujets bas. Le P. de Colonia reproche à Tertulien d'avoir dit que *le déluge universel fut la lessive de la nature*. \*

2°. Quand elles sont forcées, prises de loin & que le rapport n'est point assez naturel ni la comparaison assez sensible : comé quand Théophile a dit, *je baignerai mes mains dans les ondes de tes cheveux* : & dans un autre endroit il dit que *la charue écorche la plaine*. » Théophile,

\*\*\* Caract.  
Des ouv. de  
l'esprit.

» dit M. de la Bruyère, \*\*\* charge ses des-

\* Ignobilitatis vitio laborare videtur celebris illa Tertulliani metaphora, quâ diluvium appellat naturæ générale lixivium. *De arte Rhet.* p. 148.

» criptions, s'apesantit sur les détails ; il exa-  
 » gère, il passe le vrai dans la nature, il en  
 » fait le roman.

On peut rapporter à la même espèce les  
 métaphores qui sont tirées de sujets peu  
 connus.

3°. Il faut aussi avoir égard aux conve-  
 nances des différens stiles, il y a des métapho-  
 res qui conviennent au stile poétique, qui se-  
 roient déplacées dans le stile oratoire : Boi-  
 leau a dit :

Acourez troupe savante ;  
 Des sons que ma lyre enfante  
 Ces arbres sont réjouis.

Ode sur la  
 prise de  
 Namur.

On ne diroit pas en prose qu'une lyre enfante  
 des sons. Cette observation a lieu aussi à l'é-  
 gard des autres tropes ; par exemple : *Lumen*  
 dans le sens propre signifie lumière : les poètes  
 latins ont donné ce nom à l'œil par métony-  
 mie, les yeux sont l'organe de la lumière, &  
 sont, pour ainsi dire, le flambeau de notre  
 corps. Un jeune garçon fort aimable étoit  
 borgne ; il avoit une sœur fort belle, qui  
 avoit le même défaut ; on leur apliqua ce  
 distique, qui fut fait à une autre occasion sous  
 le regne de Philippe second Roi d'Espagne.

*Lumen*  
*corporis tui*  
*est oculus*  
*tui. Luc.*  
*c. xi. v. 34.*

Parve puer, lumen quod habes concede forori :  
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

Où vous voyez que *lumen* signifie *l'œil*, il n'y a rien de si ordinaire dans les poètes latins que de trouver *lumina* pour les yeux ; mais ce mot ne se prend point en ce sens dans la prose.

4. On peut quelquefois adoucir une métaphore, en la changeant en comparaison, ou bien en ajoutant quelque correctif : par exemple, en disant *pour ainsi dire, si l'on peut parler ainsi, &c.* » L'art doit être, pour ainsi dire, enté » sur la nature ; la nature soutient l'art & lui » sert de base ; & l'art embellit & perfectionne » la nature.

5. Lorsqu'il y a plusieurs métaphores de suite, il n'est pas toujours nécessaire qu'elles soient tirées exactement du même sujet, comme on vient de le voir dans l'exemple précédent ; *enté* est pris de la culture des arbres ; *soutient, base*, sont pris de l'architecture ; mais il ne faut pas qu'on les prenne de sujets opposés, ni que les termes métaphoriques dont l'un est dit de l'autre excitent des idées qui ne puissent point être liées, comme si l'on disoit d'un orateur, *c'est un torrent qui s'allume*,

au lieu de dire, *c'est un torrent qui entraîne*. On a reproché à Malherbe d'avoir dit :

Prens ta foudre Louis & va come un lion.

Il falloit plutot dire *come Jupiter*.

Dans les premières éditions du Cid Chimenne disoit :

Malgré des feux si beaux qui rompent ma colère.

*Feux & rompent* ne vont point ensemble : c'est une observation de l'Académie sur les vers du Cid. Dans les éditions suivantes on a mis *troublent* au lieu de *rompent* ; je ne sai si cette correction répare la première faute.

*Ecorce*, dans le sens propre, est la partie extérieure des arbres & des fruits ; c'est leur couverture : ce mot se dit fort bien dans un sens métaphorique, pour marquer les dehors, l'apparence des choses ; ainsi l'on dit que *les ignorans s'arrêtent à l'écorce*, qu'ils *s'attachent*, qu'ils *s'amusement à l'écorce* : Remarquez que tous ces verbes *s'arrêtent*, *s'attachent*, *s'amusement*, conviennent fort bien avec *écorce* pris au propre ; mais vous ne diriez pas au propre *fondre l'écorce* ; fondre se dit de la glace ou du métal, vous ne devez donc pas dire au figuré *fondre l'écorce*. J'avoue que cette expression me paroît trop hardie dans une ode de Rousseau :

Malh. l. 2.  
v. les ob-  
servations  
de Ménage,  
sur les poé-  
sies de Mal-  
herbe.

Act. 3. sc. 4.

## 142 LA METAPHORE.

pour dire que l'hiver est passé & que les glaces sont fondues, il s'exprime de cette sorte :

Liv. 3. Ode 6. L'hiver, qui si long tems a fait blanchir nos plaines,  
N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux ;  
Et les jeunes zéphirs de leurs chaudes haleines  
Ont fondu l'écorce des eaux.

6. Chaque langue a des métaphores particulières qui ne sont point en usage dans les autres langues ; par exemple : les Latins disoient d'une armée *dextrum & sinistrum cornu*, & nous disons *l'aile droite & l'aile gauche*.

Il est si vrai que chaque langue a ses métaphores propres & consacrées par l'usage, que si vous en changez les termes par les équivalans même qui en aprochent le plus, vous vous rendez ridicule.

Un étranger, qui depuis devenu un de nos citoyens, s'est rendu célèbre par ses ouvrages, écrivant dans les premiers tems de son arrivée en France, à son protecteur, lui disoit, *Monseigneur, vous avez pour moi des boyaux de père* ; il vouloit dire *des entrailles*.

On dit *mettre la lumière sous le boisseau*, pour dire cacher ses talens, les rendre inutiles, l'auteur du poème de la Madeleine ne devoit donc pas dire *mettre le flambeau sous le mui*.

Poème de  
la Madel.

l. 7. p. 117.

## XI.

## LA SYLLEPSE ORATOIRE.

LA Syllepse oratoire est une espèce de Σύλλησις  
Comprehē-  
sis, complet-  
tio. Συλ-  
λαμβάνω  
comprehē-  
do. métaphore ou de comparaison, par laquelle un même mot est pris en deux sens dans la même phrase, l'un au propre, l'autre au figuré ; par exemple, Corydon dit que Galathée est pour lui plus douce que le thym du mont Hybla ; \* ainsi parle ce berger dans une églogue de Virgile : le mot *doux* est au propre par rapport au thym, & il est au figuré par rapport à l'impression que ce berger dit que Galathée fait sur lui. Virgile fait dire ensuite à un autre berger, & moi quoique je paroisse à Galathée plus amer que les herbes de Sardaigne, &c. \*\* Nos bergers disent *plus aigre qu'un citron verd*.

Pyrrhus fils d'Achille, l'un des principaux chefs des Grecs, & qui eut le plus de part à l'embrasement de la ville de Troie, s'exprime en ces termes dans l'une des plus belles pièces de Racine :

\* . . . Galathæa thymo mihi dulcior Hyblæ. *Virg.*  
Ecl. 7. v. 37

\*\* . . . ego Sardōis videar tibi amārior herbis, *ibid.* v. 41.

Rac. An-  
drom. act.  
1. Sc. 4.

Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie;  
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,  
Brulé de plus de feux que je n'en alumai.

*Brulé* est au propre par rapport aux feux que Pyrrhus alumai dans la ville de Troie; & il est au figuré, par rapport à la passion violente que Pyrrhus dit qu'il ressentoit pour Andromaque. Il y a un pareil jeu de mots dans le distique qui est gravé sur le tombeau de Despautère :

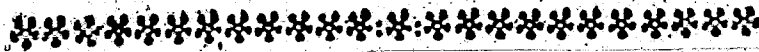
Hic jacet unóculus *visu* præstantior Argo  
Nomen Joannes cui ninivita fuit.

*Visu* est au propre par rapport à Argus, à qui la fable donne cent yeux; & il est au figuré, par rapport à Despautère : l'auteur de l'épithèque a voulu parler de la vue de l'esprit.

Au reste cette figure joue trop sur les mots pour ne pas demander bien de la circonspection; il faut éviter les jeux de mots trop affectés & tirés de loin.



L'ALLEGORIE.



## XII.

## L'ALLEGORIE.

L'Allégorie a beaucoup de rapport avec la métaphore; l'allégorie n'est même qu'une métaphore continuée.

L'allégorie est un discours, qui est d'abord présenté sous un sens propre, qui paroît toute autre chose que ce qu'on a dessein de faire entendre, & qui cependant ne sert que de comparaison, pour doner l'intelligence d'un autre sens qu'on n'exprime point.

La métaphore joint le mot figuré à quelque terme propre; par exemple, *le feu de vos yeux*; *yeux* est au propre: au lieu que dans l'allégorie tous les mots ont d'abord un sens figuré; c'est-à-dire, que tous les mots d'une phrase ou d'un discours allégorique forment d'abord un sens littéral qui n'est pas celui qu'on a dessein de faire entendre: Les idées accessoires dévoilent ensuite facilement le véritable sens qu'on veut exciter dans l'esprit, elles démasquent, pour ainsi dire, le sens littéral étroit, elles en font l'application.

Quand on a comencé une allégorie, on doit conserver dans la suite du discours, l'image

K

ἄλλοι, ἄλλοι, 3  
mutatio fi-  
gura quā  
aliud dici-  
tur, aliud si-  
gnificatur,  
R. ἄλλοι,  
aliud, ἄλλοι  
vel ἄλλοι,  
narro con-  
ciónor, vel  
ἄλλοι, ἄλλοι,  
ἄλλοι, con-  
cio, oratio.

145 L'ALLEGORIE.

dont on a emprunté les premières expressions. Madame des Houlières, sous l'image d'une bergère qui parle à ses brebis, rend compte à ses enfans de tout ce qu'elle a fait pour leur procurer des établissemens; & se plaint tendrement sous cette image de la dureté de la fortune :

Poésies de  
Mad. des  
Houl. T. 2.  
p. 88.

Dans ces prés fleuris  
Qu'arrose la Seine,  
Cherchez qui vous mène,  
Mes chères brebis :  
J'ai fait pour vous rendre  
Le destin plus doux,  
Ce qu'on peut attendre  
D'une amitié tendre;  
Mais son long courroux  
Détruit, empoisonne  
Tous mes soins pour vous,  
Et vous abandonne  
Aux fureurs des loups.  
Serez-vous leur proie,  
Aimable Troupeau !  
Vous de ce hameau  
L'honneur & la joie,  
Vous qui gras & beau  
Me doniez sans cesse

Sur l'herbète épaisse  
Un plaisir nouveau !  
Que je vous regrète !  
Mais il faut céder ;  
Sans chien , sans houlète ,  
Puis - je vous garder ?

L'injuste fortune  
Me les a ravis.  
Envain j'importune  
Le ciel par mes cris ;  
Il rit de mes craintes ,  
Et sourd à mes plaintes ,  
Houlète , ni chien ,  
Il ne me rend rien.  
Puissiez - vous contentes ,  
Et sans mon secours ,  
Passer d'heureux jours ,  
Brebis innocentes ,  
Brebis mes amours.

Que Pan vous défende ,  
Helas ! il le fait ;  
Je ne lui demande  
Que ce seul bienfait.  
Oui , brebis chéries ,  
Qu'avec tant de foin  
J'ai toujours nouries ,  
Je prens à témoin

Ces bois , ces prairies,  
Que si les faveurs  
Du Dieu des pasteurs  
Vous gardent d'outrages ,  
Et vous font avoir  
Du matin au soir  
De gras paturages ;  
J'en conserverai  
Tant que je vivrai  
La douce mémoire ;  
Et que mes chansons  
En mille façons  
Porteront sa gloire ,  
Du rivage heureux ,  
Où , vif & pompeux ,  
L'astre qui mesure  
Les nuits & les jours ,  
Començant son cours ,  
Rend à la nature  
Toute sa parure ;  
Jusqu'en ces climats ,  
Où , sans doute , las  
D'éclairer le monde ,  
Il va chez Thétis  
Ralumer dans l'onde  
Ses feux amortis.

Cette allégorie est toujours soutenue par des images qui toutes ont rapport à l'image principale par où la figure a comencé : ce qui est essentiel à l'allégorie. \* Vous pouvez entendre à la lettre tout ce discours d'une bergère, qui touchée de ne pouvoir mener ses brebis dans de bons paturages, ni les préserver de ce qui peut leur nuire, leur adresseroit la parole, & se plaindroit à elles de son impuissance : mais ce sens, tout vrai qu'il paroît, n'est pas celui que Madame des Houlières avoit dans l'esprit : elle étoit occupée des besoins de ses enfans, voilà ses brebis ; le chien dont elle parle, c'est son mari qu'elle avoit perdu : le Dieu Pan c'est le Roi.

Cet exemple fait voir combien est peu juste la remarque de M. Dacier, qui prétend qu'une allégorie qui rempliroit toute une pièce est un monstre ; & qu'ainsi l'Ode 14. du 1. livre d'Horace, *O navis referent*, &c. n'est point allégorique, quoiqu'en ait cru Quintilien & les commentateurs. Nous avons des pièces entières

Dacier ;  
œuv. d'Hor.  
T. 1. p. 211.  
trois. édi-  
tion 1709.

Quint. l. 8.  
c. 6. alleg.

\* Id quoque imprimis est custodiendum, ut quo ex genere ceperis translationis, hoc desinas. Multi enim, cum initium à tempestate sumpserunt, incendio aut ruina finiunt, quæ est inconsequèntia rerum fœdissima. Quint. l. 8, c. 6. Allegoria.

## 130 L'ALLEGORIE.

toutes allégoriques. On peut voir dans l'oraison de Cicéron contre Pison, \* un exemple de l'allégorie, où, comme Horace, Cicéron compare la République Romaine à un vaisseau agité par la tempête.

L'allégorie est fort en usage dans les proverbes: Les proverbes allégoriques ont d'abord un sens propre qui est vrai, mais qui n'est pas ce qu'on veut principalement faire entendre: on dit familièrement *tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se brise*; c'est-à-dire, que, quand on affronte trop souvent les dangers, à la fin on y périt; ou que, quand on s'expose fréquemment aux occasions de pécher, on finit par y succomber.

Les fictions que l'on débite comme des histoires pour en tirer quelque moralité, sont des allégories qu'on apèle *apologues*, *paraboles*, ou *fables morales*; telles sont les fables d'Esoppe. Ce fut par un apologue que Ménénus Agrippa rapela autrefois la populace romaine.

\* Neque tam fui timidus, ut qui in maximis turbinibus ac fluctibus Reipublicæ navem gubernassem, salvamque in portu collocassem, frontis tuæ nubeculam, tum collegæ tui contaminatum spiritum pertimescerem. Alios ego vidi ventos, alias prospexi animo procéllas: aliis impendentibus tempestatibus non cessi, sed his unum me pro omnium salute obtuli. Cic. in Pis. n. 11. aliter, 20. & 21.

ne, qui mécontente du Senat s'étoit retirée sur une montagne. Ce que ni l'autorité des loix, ni la dignité des Magistrats Romains, n'avoient pu faire, se fit par les charmes de l'apologue.

Souvent les anciens ont expliqué par une histoire fabuleuse les effets naturels dont ils ignoroient les causes; & dans la suite on a donné des sens allégoriques à ces histoires.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,

C'est Jupiter armé pour éfrayer la terre;

Un orage terrible aux yeux des matelots,

C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots;

Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,

C'est une Nymphé en pleurs qui se plaint de Narcisse.

Boileau,  
Art Poét.  
chant 111.

Cette manière de philosopher flatte l'imagination; elle amuse le peuple, qui aime le merveilleux; & elle est bien plus facile que les recherches exactes que l'esprit méthodique a introduites dans ces derniers tems. Les amateurs de la simple vérité aiment bien mieux avouer qu'ils ignorent, que de fixer ainsi leur esprit à des illusions.

Les chercheurs de la pierre philosophale s'expriment aussi par allégorie dans leurs li-

vres ; ce qui donne à ces livres un air de mystère & de profondeur que la simplicité de la vérité ne pourroit jamais leur concilier. Ainsi ils couvrent sous les voiles mystérieux de l'allégorie ; les uns leur fourberie , & les autres leur fanatisme ; je veux dire , leur folle persuasion. En effet , la nature n'a qu'une voie dans ses opérations ; voie unique que l'art peut contrefaire , à la vérité , mais qu'il ne peut jamais imiter parfaitement. Il est aussi impossible de faire de l'or par un moyen différent de celui dont la nature se sert pour former l'or , qu'il est impossible de faire un grain de blé d'une manière différente de celle qu'elle emploie pour produire le blé.

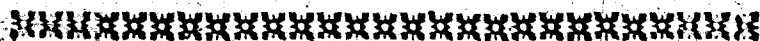
Le terme de *matière générale* n'est qu'une idée abstraite qui n'exprime rien de réel , c'est-à-dire , rien qui existe hors de notre imagination. Il n'y a point dans la nature une matière générale dont l'art puisse faire tout ce qu'il veut : c'est ainsi qu'il n'y a point une blancheur générale d'où l'on puisse former des objets blancs. C'est des divers objets blancs qu'est venue l'idée de blancheur , comme nous l'expliquerons dans la suite ; & c'est des divers corps particuliers , dont nous sommes affectés en tant de manières différentes ,

## L' ALLEGORIE. 153

que s'est formée en nous l'idée abstraite de matière générale. C'est passer de l'ordre idéal à l'ordre physique que d'imaginer un autre système.

Les énigmes sont aussi une espèce d'allégorie : nous en avons de fort belles en vers françois. L'énigme est un discours qui ne fait point conoitre l'objet à quoi il convient, & c'est cet objet qu'on propose à deviner. Ce discours ne doit point renfermer de circonstance qui ne convienne pas au mot de l'énigme.

Observez que l'énigme cache avec soin ce qui peut la dévoiler, mais les autres espèces d'allégories ne doivent point être des énigmes, elles doivent être exprimées de manière qu'on puisse aisément en faire l'application.



## XIII.

### L'ALLUSION.

Les allusions & les jeux de mots ont encore du raport avec l'allégorie : l'allégorie présente un sens, & en fait entendre un autre : c'est ce qui arive aussi dans les allusions, & dans la plupart des jeux de mots, *reihet aliterius ex altera notatio*. On fait allusion à

Alludere.  
R. ad, & lú-  
dere.

l'histoire, à la fable, aux coutumes; & quelquefois même on joue sur les mots.

Henriade,  
chant 7.

Ton Roi, jeune Biron, te sauve enfin la vie;  
Il t'arrache sanglant aux fureurs des soldats,  
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas:  
Tu vis; songe du moins à lui rester fidèle.

Ce dernier vers fait allusion à la malheureuse conspiration du Maréchal de Biron; il en rapèle le souvenir.

Hist. de  
l'Acad. T.  
I. p. 277.

Voiture étoit fils d'un marchand de vin: un jour qu'il jouoit aux proverbes avec des Dames, Madame des Loges lui dit, *celui-là ne vaut rien, percez-nous en d'un autre*: On voit que cette dame fesoit une maligne allusion aux toneaux de vin; car *percer* se dit d'un toneau, & non pas d'un proverbe: ainsi elle réveillloit malicieusement dans l'esprit de l'assemblée le souvenir humiliant de la naissance de Voiture. C'est en cela que consiste l'allusion; elle réveille des idées accessoires.

A l'égard des allusions qui ne consistent que dans un jeu de mots, il vaut mieux parler & écrire simplement, que de s'amuser à des jeux de mots puériles, froids, & fades: en voici un exemple dans cette épitaphe de Despautère:

Grammaticam scivit , multos docuitque per annos;  
Declinare tamen non potuit tumulum.

Vous voyez que l'auteur joue sur la double signification de *declinare*.

Il fut la Grammaire, il l'enseigna pendant plusieurs années, & cependant il ne put décliner le mot *tumulus*. Selon cette traduction, la pensée est fautive ; car Despautère savoit fort bien décliner *tumulus*.

Que si l'on ne prend point *tumulus* matériellement, & qu'on le prenne pour ce qu'il signifie, c'est-à-dire, pour le tombeau, & par métonymie pour la mort ; alors il faudra traduire que malgré toute la connoissance que Despautère avoit de la Grammaire, il ne put éviter la mort ; ce qui n'a ni sel, ni raison ; car on fait bien que la Grammaire n'exente pas de la nécessité de mourir.

La traduction est l'écueil de ces sortes de pensées : quand une pensée est solide, tout ce qu'elle a de réalité se conserve dans la traduction ; mais quand toute sa valeur ne consiste que dans un jeu de mots, ce faux brillant se dissipe par la traduction.

Ce n'est pas toutefois qu'une muse un peu fine  
Sur un mot, en passant, ne joue & ne badine ;

Boileau ;  
Art Poét.  
chant 2.

156 *L'ALLUSION.*

Et d'un sens détourné n'abuse avec succès ;  
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès.

Giles Robin, natif du  
S. Esprit, de  
l'Acad.  
d'Arles.

Dans le placet que M. Robin présenta au  
Roi pour être maintenu dans la possession  
d'une ile qu'il avoit dans le Rhone, il s'ex-  
prime en ces termes :

Qu'est-ce en effet pour toi, Grand Monarque des  
Gaules,

Qu'un peu de fable & de gravier ?

Que faire de mon ile ? Il n'y croît que des saules ;  
Et tu n'aimes que le laurier.

*Saules* est pris dans le sens propre, & *laurier*  
dans le sens figuré : mais ce jeu présente à  
l'esprit une pensée très fine & très solide. Il  
faut pourtant observer qu'elle n'a de vérité  
que parmi les nations où le laurier est regardé  
comme le symbole de la victoire.

Les allusions doivent être facilement aper-  
çues. Celles que nos poètes font à la fable  
sont défectueuses, quand le sujet auquel elles  
ont rapport n'est pas assez connu. Malherbe  
dans ses stances à M. du Périer, pour le con-  
soler de la mort de sa fille, lui dit :

Poésies de  
Malherbe,  
vi.

Cithon n'a plus les ans qui le firent cigale,  
Et Pluton aujourd'hui,

Sans égard du passé les mérites égale  
D'Archemore & de lui.

Il y a peu de lecteurs qui conoissent Arche-  
more, c'est un enfant du tems fabuleux. Sa  
nourrice l'ayant quitté pour quelques mo-  
mens, un serpent vint & l'étoufa. Malherbe  
veut dire que Tithon après une longue vie,  
s'est trouvé à la mort au même point qu'Ar-  
chemore, qui ne vécut que peu de jours.

L'auteur du poème de la Madeleine, dans  
une apostrophe à l'amour prophane, dit,  
parlant de Jesus Christ :

Puisque cet *Antéros* t'a si bien desarmé :

L. 2. pag.

Le mot d'*Antéros* n'est guère connu que des sa-  
vans, c'est un mot grec qui signifie contre-  
amour : c'étoit une divinité du Paganisme ; le  
Dieu vengeur d'un amour méprisé.

Ce poème de la Madeleine est rempli de  
jeux de mots, & d'allusions si recherchées, que  
malgré le respect du au sujet, & la bone in-  
tention de l'auteur, il est difficile qu'en lisant  
cet ouvrage on ne soit point affecté come on  
l'est à la lecture d'un ouvrage burlesque. Les  
figures doivent venir, pour ainsi dire, d'elles  
mêmes ; elles doivent naître du sujet, & se  
présenter naturellement à l'esprit, come nous

l'avons remarqué ailleurs : quand c'est l'esprit qui va les chercher, elles déplaisent, elles étonnent, & souvent font tire par l'union bizarre de deux idées, dont l'une ne devoit jamais être assortie avec l'autre. Qui croiroit, par exemple, que jamais le jeu de piquet dut entrer dans un poème fait pour décrire la pénitence & la charité de sainte Madeleine ; & que ce jeu dut faire naître la pensée de se donner la discipline !

Poème de  
la Madeleine,  
l. 3.  
p. 41.

Piquez-vous seulement de jouer au piquet ;  
A celui que j'entens qui se fait sans caquet ;  
J'entens que vous preniez par fois la discipline,  
Et qu'avec ce beau jeu vous fassiez bone mine.

On ne s'attend pas non plus à trouver les termes de Grammaire détaillés dans un ouvrage qui porte pour titre, le nom de sainte Madeleine ; ni que l'auteur imagine je ne sai quel raport entre la Grammaire & les exercices de cette Sainte ; cependant une tête de mort & une discipline sont les RUDIMENS de Madeleine.

Ibid. l. 2. p.  
18. 19. &c.

Et regardant toujours ce têt de trépassé  
Elle voit LE FUTUR dans ce PRESENT PASSE.

Et c'est sa discipline, & tous ses châtimens,  
Qui lui font comencer ces rudes RUDIMENS.

Ce qui la fait trembler pour son GRAMMAIRIEN,  
 C'est de voir, par un CAS du tout déraisonnable ;  
 Que son amour lui rend la mort INDECLINABLE,  
 Et qu'ACTIF come il est aussi bien qu'excessif  
 Il le rend à ce point d'impassible PASSIF.  
 O que l'amour est grand, & la douleur amère,  
 Quand un VERBE PASSIF fait toute sa GRAMMAIRE !  
 LA MUSE pour cela me dit, non sans raison,  
 Que toujours la PREMIERE est sa CONJUGAISON.  
 Sachant bien qu'en aimant elle peut tout pré-  
 tendre,  
 Come tout ENSEIGNER, tout LIRE, & tout EN-  
 TENDRE,  
 Pendant qu'elle s'occupe à punir le forfait  
 De son TEMS PRETERIT qui ne fut qu'IMPARFAIT,  
 Tems de qui le FUTUR réparera les pertes  
 Par tant d'afflictions & de peines souffertes ;  
 Et le PRESENT est tel, que c'est l'INDICATIF,  
 D'un amour qui s'en va jusqu'à l'INFINITIF.  
 Puis par un OPTATIF, ah ! plut à Dieu, dit-elle,  
 Que je n'eusse jamais été si criminelle !  
 Prenant avec plaisir, dans l'ardeur qui la brule,  
 Le FOUET pour discipline, & la croix pour  
 FERULE.

Vous voyez qu'il n'oublie rien. Cet ouvra-

ge est rempli d'un nombre infini d'allusions aussi recherchées, pour ne pas dire, aussi puériles. Le défaut de jugement qui empêche de sentir ce qui est ou ce qui n'est pas à propos, & le desir mal entendu de montrer de l'esprit & de faire parade de ce qu'on fait, enfantent ces productions ridicules.

Molière,  
Misanth. act.  
5. sc. 2.

Ce stile figuré, dont on fait vanité,  
Sort du bon caractère & de la vérité;  
Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,  
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

J'ajouterai encore ici une remarque, à propos de l'allusion : c'est que nous avons en notre langue un grand nombre de chansons, dont le sens littéral, sous une aparence de simplicité, est rempli d'allusions obscènes. Les auteurs de ces productions sont coupables d'une infinité de pensées dont ils salissent l'imagination ; & d'ailleurs ils se deshonnorent dans l'esprit des honêtes gens. Ceux qui dans des ouvrages sérieux tombent par simplicité dans le même inconvénient que les feseurs de chansons, ne sont guère moins répréhensibles, & se rendent plus ridicules.

Quintilien, tout païen qu'il étoit, veut que non seulement on évite les paroles obscènes,  
mais

mais encore tout ce qui peut réveiller des idées d'obscénité. *Obscœnitas verò non à verbis tantùm abesse debet, sed etiã à significatiõne.*

Quint. Inst.  
tit. Orat.  
lib. c. 3. de  
Ritu.

» On doit éviter avec soin en écrivant, dit-  
» il ailleurs, \* tout ce qui peut donner lieu à  
» des allusions deshonnêtes. Je sais bien que ces  
» interprétations viennent souvent dans l'es-  
» prit plutôt par un effet de la corruption du  
» cœur de ceux qui lisent, que par la mauvai-  
» se volonté de celui qui écrit ; mais un au-  
» teur sage & éclairé doit avoir égard à la foi-  
» ble de ses lecteurs, & prendre garde de  
» faire naître de pareilles idées dans leur es-  
» prit : car enfin nous vivons aujourd'hui  
» dans un siècle où l'imagination des hommes  
» est si fort gâtée, qu'il y a un grand nombre  
» de mots qui étoient autrefois très honnêtes,

\* Hoc vitium *κακὸς παρὸς* vocatur, sive malà consuetudine in obscœnum intellectum sermo detortus est . . . dicta sanctè & antiquè ridèntur à nobis : quam culpam non scribentium quidem iudico, sed legentium, tamen vitanda ; quatenus verba honesta moribus perdidimus, & evincèntibus etiã vitiis cedendum est. Sive junctura deformiter sonat ut . . . aliæ conjunctiões aliquid simile faciunt quas persequi longum est, in eo vitio quod vitandum discimus, commorantes. Sed divisio quoque affert eandem injuriam pudori. Nec scripto modo id accidit ; sed etiã sensu plerique obscœnè intelligere, nisi caveris, cupiunt, ac ex verbis quæ longissimè ab obscœnitate absunt, occasiõnem turpitudinis rapere. *Quint. Inst. Orat. lib. VIII. c. 3. de Ornatu.*

## 162 L'ALLUSION.

» dont il ne nous est plus permis de nous ser-  
 » vir par l'abus qu'on en fait : de sorte  
 » que sans une attention scrupuleuse de la  
 » part de celui qui écrit ; les lecteurs trou-  
 » vent malignement à rire en salissant leur  
 » imagination avec des mots, qui, par eux-mê-  
 » mes, sont très éloignés de l'obscénité.

\*\*\*\*\*

## XIV.

### L'IRONIE.

*Græcia,  
 Dissimulatio  
 in ora-  
 tione.*

L'Ironie est une figure par laquelle on veut  
 faire entendre le contraire de ce qu'on  
 dit : ainsi les mots dont on se sert dans l'iro-  
 nie ne sont pas pris dans le sens propre &  
 littéral.

M. Boileau, qui n'a pas rendu à Qui-  
 nault toute la justice que le public lui a ren-  
 due depuis, a dit par ironie :

Boileau,  
 Sat. IX.

Je le déclare donc, Quinault est un Virgile.

Il vouloit dire un mauvais poète.

Les idées accessoi- res sont d'un grand usage  
 dans l'ironie: le ton de la voix, & plus encore  
 la conoissance du mérite ou du dé-  
 mérite per- sonel de quelqu'un, & de la façon de penser  
 de celui qui parle, servent plus à faire conoi-

tre l'ironie, que les paroles dont on se sert. Un home s'écrie, *oh le bel esprit !* Parle-t-il de Cicéron, d'Horace ? il n'y a point là d'ironie : les mots sont pris dans le sens propre : Parle-t-il de Zoïle ? C'est une ironie. Ainsi l'ironie fait une satire, avec les mêmes paroles dont le discours ordinaire fait un éloge.

Tout le monde fait ce vers du père de Chimène dans le Cid ;

A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre.

Corn. Cid,  
act. I. sc. 3.

C'est une ironie. On en peut remarquer plusieurs exemples dans Balzac & dans Voiture. Je ne sai si l'usage que ces auteurs ont fait de cette figure seroit aujourd'hui aussi bien reçu, qu'il l'a été de leur tems.

Cicéron comence par une ironie l'oraison pour Ligarius. *Novum crimen, Caii Caesar, & ante hunc diem inauditum*, &c. Il y a aussi dans l'oraison contre Pison un fort bel exemple de l'ironie : c'est à l'occasion de ce que Pison disoit que s'il n'avoit pas triomphé de la Macédoine, c'étoit parce qu'il n'avoit jamais souhaité les honneurs du triomphe. » Que Pompée est malheureux, dit Cicéron, \*, de ne pou-

\* Non est integrum Cn. Pompéio, consilio jam uti tuo ; erravit enim. Non gustarat istam tuam philosophiam ; ter, jam homo stultus, triumphavit. &c. Cic. in Pison. n. 58. xxiv.

» voir profiter de votre conseil ! Oh ! qu'il a eu  
 » tort de n'avoir point eu de goût pour votre  
 » philosophie ! Il a eu la folie de triompher  
 » trois fois. Je rougis, Crassus, de votre con-  
 » duite. Quoi, vous avez brigué l'honneur du  
 » triomphe avec tant d'empressement ! &c.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XV.

## L'EUPHEMISME.

*C'est une figure  
 dont on se  
 sert pour  
 dire des  
 choses  
 désagréables  
 sous des  
 noms  
 agréables  
 &c.*

**L** Euphémisme est une figure par laquelle  
 on déguise des idées désagréables, odieu-  
 ses, ou tristes, sous des noms qui ne sont point  
 les noms propres de ces idées : ils leur ser-  
 vent come de voile, & ils en expriment en  
 apparence de plus agréables, de moins cho-  
 quantes, ou de plus honêtes, selon le besoin ;  
 par exemple : ce seroit reprocher à un ou-  
 vrier ou à un valet la bassesse de son état ;  
 que de l'appeler *ouvrier* ou *valet* ; on leur donne  
 d'autres noms plus honêtes qui ne doivent  
 pas être pris dans le sens propre. C'est ainsi  
 que le bourreau est appelé par honneur, *le mai-  
 tre des hautes œuvres*.

C'est par la même raison qu'on donne à cer-  
 taines étofes grossières le nom d'étofes plus  
 fines ; par exemple : on apèle *velours de Man-*

riène une sorte de gros drap qu'on fait en Mauriène, province de Savoie, & dont les pauvres Savoyards sont habillés. Il y a aussi une sorte d'étoffe de fil, dont on fait des meubles de campagne; on honore cette étoffe du nom de *damas de Caux*, parce qu'elle se fabrique au pays de Caux en Normandie.

Un ouvrier qui a fait la besogne pour laquelle on l'a fait venir, & qui n'attend plus que son paiement pour se retirer, au lieu de dire *payez moi*, dit par euphémisme, *n'avez vous plus rien à m'ordonner*.

Nous disons aussi, *Dieu vous assiste*, *Dieu vous benisse*, plutôt que de dire, *je n'ai rien à vous donner*.

Souvent pour congédier quelqu'un on lui dit, *voilà qui est bien*, *je vous remercie*, plutôt que de lui dire *allez vous-en*.

Les Latins se servoient dans le même sens de leur *recte*, qui à la lettre signifie *bien*, au lieu de répondre qu'ils n'avoient rien à dire.

» Quand nous ne voulons pas dire ce que  
» nous pensons, de peur de faire de la peine à  
» celui qui nous intéroge, nous nous servons  
» du mot de *recte*, dit Donat. \*

\* *Recte* dicimus cum sine injuria interrogantis aliquid rectemus. *Donat.* In Terent. Hecyr. act. 3. sc. 2. v. 20.

Sostrata, dans TERENCE, † dit à son fils Pamphile, pourquoi pleurez-vous? Qu'avez-vous, mon fils? Il répond, recte mater. Tout va bien, ma mère, Madame Dacier traduit, rien, ma mère, tel est le tour françois.

Dans une autre comédie de TERENCE, Clitophon dit que quand sa maitresse lui demande de l'argent, il se tire d'affaire en lui répondant recte, c'est-à-dire, en lui donant de belles espérances: car, dit-il, je n'oserois lui avouer que je n'ai rien; le mot de rien est un mot funeste.

Madame Dacier a mieux aimé traduire, lorsqu'elle me demande de l'argent, je ne fais que marmoter entre les dents; car je n'ai garde de lui dire que je n'ai pas le sou.

Si Madame Dacier eut été plus entendue qu'elle ne l'étoit en galanterie, elle auroit bien senti que marmoter entre les dents, n'étoit pas une contenance trop propre à faire naître dans une coquette l'espérance d'un présent.

\* Andr. act.

5. sc. 4.

v. 50.

\*\* Ibid. act.

2. sc. 6. v.

25.

\*\*\* Heaut.

act. 5. sc. 2.

v. 43.

Il y avoit toujours un verbe sous-entendu avec recte. Recte admones. \* Ego isthac recte ut fiant videro. \*\* Recte suades; \*\*\* &c.

† S. Quid lacrymas? Quid es rursus tristis? P. recte mater. Ter. Hecyr. act. 3. sc. 2.

Tum quod deum ei recte est, nam nihil esse mihi religio est dicere. Heaut. act. 2. sc. 1. v. 16. & sicut est. Dacier act. 1. sc. 4. v. 16.

A l'égard du *restè* de la 2<sup>e</sup>. scène du III. acte de l'Hécyre, il faut sous-entendre ou *valeo*, *restè valeo* ; ou *restè mihi consulo*, ou enfin quelque autre mot pareil ; come *res bene se habet*, &c. Pamphile vouloit exciter cette idée dans l'esprit de sa mère pour en éluder la demande.

Pour ce qui est de l'autre *restè*, Clitiphon vouloit faire entendre à sa maitresse, qu'il avoit des ressources pour lui trouver de l'argent ; que tout iroit bien, & que ses desirs seroient enfin satisfaits.

Ainsi, quoique Madame Dacier nous dise \* que nous n'avons point de mot en notre langue qui puisse exprimer la force de ce *restè*, je crois qu'il répond à ces façons de parler, *cela va bien*, *cela ne va pas si mal que vous pensez* ; *courage* ; *il y a espérance*, *cela est bon* ; *tout ira bien*, &c.

Dans toutes les nations policées on a toujours évité les termes qui expriment des idées deshonnêtes. Les personnes peu instruites croient que les Latins n'avoient pas cette délicatesse : c'est une erreur. Il est vrai qu'aujourd'hui on a quelquefois recours au latin pour exprimer des idées dont on n'oseroit dire le mot propre en françois ; mais c'est que come nous n'avons appris les mots latins que

Héaut. act.  
2. 16. 1.

\* Dans les  
remarques  
sur la sc. 2.  
du 3. acte de  
l'Hécyre.

dans les livres, ils se présentent à nous avec une idée accessoire d'érudition & de lecture, qui s'empare d'abord de l'imagination; elle la partage, elle enveloppe, en quelque sorte, l'idée deshonnête, elle l'écarte, & ne la fait voir que de loin: ce sont deux objets que l'on présente alors à l'imagination, dont le premier est le mot latin qui couvre l'idée qui le suit; ainsi ces mots servent come de voile & de périphrase à ces idées peu honnêtes; au lieu que come nous sommes acoutumés aux mots de notre langue, l'esprit n'est pas partagé à les entendre; ainsi il ne s'occupe que des objets qu'ils signifient; il les regarde de plus près. Mais dans le tems que le latin & le grec étoient des langues vivantes, & que les Grecs & les Romains eurent atteint un certain degré de politesse, les honnêtes gens ménageoient les termes come nous les ménageons en françois, & leur scrupule aloit même quelquefois si loin, qu'ils évitoient la rencontre des syllabes, qui, jointes ensemble, auroient pu réveiller des idées deshonnêtes.

Orat. n.  
154. à l'iter  
XLV.  
Inst. Orat. l.  
VIII. c. 3.

*Quia si ita diceretur, obscenius concurrerent littere,* dit Cicéron, & Quintilien a fait la même remarque.

» Ne devrois tu point mourir de hon-

» te , dit Chrémès à son fils , \* d'avoir eu  
 » l'insolence d'amener à mes yeux , dans  
 » ma propre maison , une . . . je n'ose pro-  
 » noncer un mot deshonnête en présence de  
 » ta mère , & tu as bien osé comettre une  
 » action infâme dans notre propre maison !

C'étoit par la même figure qu'au lieu de  
 dire *je vous abandonne* , *je ne me mets point en peine*  
*de vous* , *je vous quite* , les anciens disoient sou-  
 vent , *vivez* , *portez-vous bien* . *Vivez forêts* , \*\*  
 cette expression , dans l'endroit où Virgile  
 s'en est servi , ne marque pas un souhait que  
 le berger fasse aux forêts , il veut dire sim-  
 plement qu'il les abandonne.

Ils disoient aussi quelquefois , *avoir vécu* ,

\* Non mihi per fallacias adducere ante oculos . . .  
 pudet dicere hæc præsentè verbum turpe , at te id nullo modo  
 pudent facere. Heaut. act. 5. sc. 4. v. 18.

Ego servo & servabo Platonis vesecundiam. Itaque , tec-  
 tis verbis , ea ad te scripsi , quæ apertissimis agunt Stoi-  
 ci. Illi etiam crepitus aiunt æquè liberos , ac ructus , esse  
 oportere. Cic. l. 11. Epist. 22.

Æquè eadem modestiâ , potius cum muliere fuisse , quàm  
 concubuisse , dicebant. Varro de ling. lat. l. v. sub fin.

Mos fuit , res turpes & scædas prolâtu , honestiorum con-  
 vestiri dignitate. Arnob. l. v.

\*\* Omnia vel médium fiant mare , vivite sylvæ. Virg. Ec.  
 viii. v. 58.

Valeant , qui inter nos dissidium volunt. Ter. And. act.  
 3. v. sc. 2. v. 13.

Castra peto : valeantque Venus , valeantque puellæ. Tibull.  
 l. 2. El. 6. v. 9.

avoir été, s'en être allé, avoir passé par la vie, [*vita functus*, \*] au lieu de dire être mort, le terme de mourir leur paroïssoit en certaines occasions un mot funeste.

Les anciens portoient la superstition jusqu'à croire qu'il y avoit des mots de mauvais augure, dont la seule prononciation pouvoit attirer quelque malheur : comé si les paroles, qui ne sont qu'un air mis en mouvement, pouvoient produire, par elles mêmes, quelque autre éfet dans la nature, que celui d'exciter dans l'air un ébranlement, qui, se comuniquant à l'organe de l'ouïe, fait naître dans l'esprit des homes les idées dont ils sont convenus par l'éducation qu'ils ont reçue.

Cette superstition paroïssoit encore plus dans les cérémonies de la religion : on craignoit de doner aux Dieux quelque nom qui leur fut desagréable. On étoit averti \*\* au co-

\* *Fungi fungor* signifie *passer par*, dans un sens métaphorique : *être délivré de*, *s'être acquitté de*.

\*\* *Malè ominâtis parcite verbis*, ou selon d'autres, *malè nominâtis*. *Hor.* l. 3. od. 14.

*Favete linguis*. *Hor.* l. 3. od. 1.

*Ore favete omnes*. *Virg. Æn.* l. 5. v. 71.

*Dicamus bona verba, venit natalis, ad aras*.

*Quisquis ades, linguâ, vir mulierque fave*. *Tibull.* l. 2. El. 2. v. 1.

*Próspera lux brisur, linguisque animisque favete*,

*Nunc dicenda bono, sunt bona verba, dic*. *Ovid. Fast.* l. 1. v. 71.

inencement du sacrifice ou de la cérémonie, de prendre garde de prononcer aucun mot qui put attirer quelque malheur, de ne dire que de bones paroles, *bona verba fari*, enfin d'être favorable de la langue, *favete linguis*, ou *linguâ*, ou *ore*; & de garder plutot le silence, que de prononcer quelque mot funeste qui put déplaire aux Dieux: & c'est delà que *favete linguis* signifie par extension *faites silence*.

Par la même raison ou plutot par le même fanatisme, lorsqu'un oiseau avoit été de bon augure, & que ce qu'on devoit attendre de cet heureux présage étoit détruit par un augure contraire, ce second augure ne s'apeloit point mauvais augure; mais simplement *l'autre augure*, \* ou *l'autre oiseau*. C'est pourquoi, dit Festus, ce terme *alter*, veut dire quelquefois *contraire*, *mauvais*.

Il y avoit des mots consacrés pour les sacrifices, dont le sens propre & littéral étoit bien différent de ce qu'ils signifioient dans ces cérémonies superstitieuses; par exemple: *maclare*, qui veut dire *magis auclare*, augmenter davantage, se disoit des victimes qu'on

\* *Alter*, & pro non bono ponitur, ut in auguriis, *altera* cum appellatur *avis* quæ utique prospera non est; sic *alter* nonnunquam pro adverso dicitur & malo. *Festus, v. Alter.*

sacrifioit. On n'avoit garde de se servir alors d'un mot qui put faire naître l'idée funeste de la mort ; on se servoit par euphémisme de *maffare*, augmenter ; soit que les victimes augmentassent alors en honneur, soit que leur volume fut grossi par les ornemens dont on les paroit ; soit enfin que le sacrifice augmentât en quelque sorte l'honneur qu'on rendoit aux Dieux. Nous avons sur ce point un beau passage de Varron que l'on peut voir ici au bas de la page.\*

De même, parce que *cremari*, être brûlé, auroit été un mot de mauvais augure, & que l'autel croissoit, pour ainsi dire, par les herbes, par les entrailles des victimes, & par tout ce qu'on metoit dessus pour être brûlé ; au lieu de dire *on brûle sur les autels*, ils disoient *les autels croissent*, car *adolere* & *adolēscere* signifient proprement *croître* ; & ce n'est que par euphémisme que ces mots signifient *brûler*.

Adolēscunt  
ignibus  
aræ. Virg.  
Georg. iv.  
v. 379.

\* *Maffare*, verbum est sacrum, quasi *εὐφραίνει* dictum, quasi *magis augere*, ut *adolere* ; unde & *magmentum* quasi *maius augmentum* ; nam hostiæ tanguntur mola salsa, & tum *impholara* dicuntur ; cum verò istæ sunt & aliquid ex illis in viam datum est, *maffara* dicuntur per laudationem ; itēque boni ominis significationem. Et cum illis mola salsa imponitur, dicitur *maste esto*. Varron de vitâ Pop. Rom. l. 2. dans les fragmens qui sont à la fin des œuvres de Varron, de l'édition de J. Janson Amst. 1623. p. 63.

C'est ainsi que les perſones du peuple diſent quelqueſois dans leur colère, *que le bon Dieu vous emporte*, n'oſant prononcer le nom du malin eſprit.

Dans l'Ecriture Sainte le mot de *benir* eſt mis quelqueſois au lieu de *maudire*, qui eſt précifément le contraire. Come il n'y a rien de plus afreux à concevoir, que d'imaginer quelqu'un qui s'emporte juſqu'à des imprécations ſacrilèges contre Dieu même; au lieu du terme de *maudire*, on a mis le contraire par euphémisme.

Naboth n'ayant pas voulu vendre au Roi Achab, une vigne qu'il poſſédoit, & qui étoit l'héritage de ſes pères; la Reine Jézabel, femme d'Achab, ſuscita deux faux témoins qui déposèrent, que Naboth avoit blaſphémé contre Dieu & contre le Roi: Or, l'Ecriture pour exprimer ce blaſphème, fait dire aux témoins que *Naboth a beni Dieu & le Roi.* \*

Job dit dans le même ſens, *peut-être que mes enfans ont péché, & qu'ils ont beni Dieu dans leur cœur.* \*\*

\* Viri diabólici dixerunt contra eum teſtimónium coram multitudine; benedixit Naboth Deum & Regem. *Reg. III. c. 21. v. 10. & 13.*

\*\* Ne fortè peccáverint filii mei & benedixerint Deo in sordibus ſuis. *Job. 1. v. 5.*

## 174 L'EUPHÉMISME.

C'est ainsi que dans ces paroles de Virgile  
*Æn. l. 111. v. 57. auri sacra fames*, *sacra* se prend pour *execrabilis*,  
 selon Servius; soit par euphémisme, soit par  
 extension: car il est à observer que souvent  
 par extension *sacer* vouloit dire *exécration*. Ceux  
 que la justice humaine avoit condamnés, &  
 ceux qui se devoient pour le peuple,  
 étoient regardés come autant de personnes sa-  
 crées. Delà, dit Festus, † tout méchant ho-  
 me est apelé *sacer*. O le maudit boufon, dit Afra-  
 nius, en se servant de *sacrum*: \* *O sacrum*  
*scurram, & malum*. Et Plaute parlant d'un  
 marchand d'esclaves, s'exprime en ces ter-  
 mes, *Homini (sileno est homo) quantum homi-*  
*num terra sustinet, sacerrimo*.

\* Fragm.  
 Ver. Poet.  
 Lond. 1713.  
 p. 1512.

Plaut. Poen.  
 Prolog. v.  
 20.

On peut encore rapporter à l'euphémisme  
 ces périphrases ou circonlocutions dont un  
 orateur délicat envelope habilement une  
 idée, qui toute simple exciteroit peut-être  
 dans l'esprit de ceux à qui il parle, une image

† *Homo sacer* is est, quem populus judicavit ob malefici-  
 cium, neque fas est eum immolari. . . ex quo quivis homo,  
 malus atque improbus, *sacer* appellari solet. *Festus. v. sacer*.

Massilienses, quoties pestilentia laborabant, unus se ex  
 pauperibus offerbat, alendus anno integro publicis & pu-  
 blicis cibis. Hic postea, ornatus verbis & vestibus sa-  
 cris, circumducebatur per totam civitatem, cum execratio-  
 nibus; ut in ipsum reciderent mala totius civitatis; & sic  
 projiciebatur. *Servius in Æn. III. v. 57.*

« Ou des sentimens peu favorables à son dessein principal. Cicéron n'a garde de dire au Sénat que les domestiques de Milon tuèrent Clodius ; \* » ils firent , dit-il , ce que tout maître eut voulu que ses esclaves eussent fait en » pareille occasion. « De même , lorsqu'on ne donne pas à un mercénaire tout l'argent qu'il demande , au lieu de lui dire *je ne veux pas vous en donner davantage* , souvent on lui dit par euphémisme , *je vous en donnerai davantage une autre fois ; cela se trouvera : je chercherai les occasions de vous récompenser : &c.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XVI.

L' ANTIPHRASE.

L'Euphémisme & l'Ironie ont donné lieu aux Grammairiens d'inventer une figure qu'ils apellent *Antiphrase* , c'est-à-dire , *contre-vérité* ; par exemple : La mer noire sujète à de fréquens naufrages , & dont les bords étoient habités par des homes extrêmement féroces , étoit apelée le *Pont-Euxin* , c'est-à-dire , *mer favorable à ses hôtes , mer hospitalière*. C'est

*« Euxus, hospitalis, Quæ exerce l'hospitalité.*

\* Fecerunt id servi Milonis . . . quod suos quisque servos in tali re facere voluisset. Cic. pro Milone, num. 29.

pourquoi Ovide a dit que le nom de cette mer étoit un nom menteur.

Ovid. Trist.  
l. 5. Eleg.  
130, v. 13.  
Idem l. 3.  
El. 13, v. ult.

Quem tenet Euxini, mendax cognomine, littus.

Et ailleurs : Pontus, Euxini falso nomine dictus.

Sanctius & quelques autres ne veulent point mettre l'antiphrase au rang des figures. Il y a en effet je ne sai quoi d'oposé à l'ordre naturel, de nomer une chose par son contraire, d'appeler *lumineux* un objet parce qu'il est obscur ; l'antiphrase ne satisfait pas l'esprit.

Malgré les mauvaises qualités des objets, les anciens qui personifioient tout, leur donnoient quelquefois des noms flatteurs, come pour se les rendre favorables, ou pour se faire un bon augure, un bon présage.

Ainsi c'étoit par euphémisme, par superstition, & non par antiphrase, que ceux qui alloient à la mer que nous apelois aujourd'hui *la mer noire*, la nomoient *mer hospitalière*, c'est-à-dire, mer qui ne nous sera point funeste, qui nous sera propice, où nous serons bien reçus, mer qui sera pour nous une mer hospitalière, quoiqu'elle soit communément pour les autres une mer funeste.

Les trois Déeses infernales, filles de l'Érèbe  
&

de la Nuit , qui , selon la fable , filent la trame de nos jours , étoient apelées *les Parques* ; de l'adjectif *parcus* , quia *parcè nobis vitam tribuunt*. Chacun trouve qu'elles ne lui filent pas assez de jours. D'autres disent qu'elles ont été ainsi apelées , parce que leurs fonctions sont partagées. *Parcæ , quasi partita.*

Cloto colum rétinet, Lachesis net, & Atropos occat.

Ce n'est donc point par antiphrase quia *nemini parcunt* , qu'elles ont été apelées *Parques*.

Les Furies ; *Alecto* , *Tisiphone* & *Mégère* , ont été apelées *Euménides* , du grec *eumencis* , *benévola* , douces , bienfesantes. La commune opinion est que ce nom ne leur fut donné qu'après qu'elles eurent cessé de tourmenter *Oreste* qui avoit tué sa mère. Ce prince fut , dit-on , le premier qui les apela *Euménides*. Ce sentiment est adopté par le P. Sanadon. D'autres prétendent que les Furies étoient apelées *Euménides* long-tems avant qu'*Oreste* vint au monde : mais d'ailleurs cette aventure d'*Oreste* est remplie de tant de circonstances fabuleuses , que j'aime mieux croire qu'on a apelé les Furies *Euménides* par euphémisme , pour se les rendre favorables. C'est ainsi

M

Poésies  
d'Horace,  
T. 1. page  
458.

qu'on traite tous les jours de *bonnes* & de *bien-faisantes* les personnes les plus aigres & les plus difficiles dont on veut apaiser l'empportement, ou obtenir quelque bienfait.

On dit encore qu'un bois sacré est appelé *lucus*, par antiphrase : car ces bois étoient fort sombres, & *lucus* vient de *lucere*, luire : mais si *lucus* vient de *lucere*, c'est par une raison contraire à l'antiphrase ; car come il n'étoit pas permis par respect de couper de ces bois, ils étoient fort épais & par conséquent fort sombres, ainsi le besoin, autant que la superstition avoit introduit l'usage d'y alumer des flambeaux.

*Manes*, les manes, c'est-à-dire, les âmes des morts, & dans un sens plus étendu les habitans des enfers, est encore un mot qui a donné lieu à l'antiphrase. Ce mot vient de l'ancien adjectif *manus*, \* dont on se servoit au lieu de *bonus*. Ceux qui prioient les manes les apeloient ainsi pour se les rendre favorables. *Vos ô mihi manes este boni* ; c'est ce que Virgile fait dire à Turnus. Ainsi tous les exemples dont on prétend autoriser l'antiphrase se rapportent, ou à l'euphémisme, ou à l'ironie ; come quand on dit à Paris, *c'est une muète des haies*, c'est-à-dire une femme qui chante poudilles, une vraie harangère des haies ; *muète* est dit alors par ironie.

\* Festus, v.  
Mandré,  
mane.

Nonius, c. 1.  
n. 337.

Varr. de  
ling. lat. l. 5.  
initio.

Virg. Æn.  
12. v. 647.

## XV. II.

## LA PERIPHRASE.

**Q**uintilien met la Périphrase au rang des tropes ; en effet , puisque les tropes tiennent la place des expressions propres , la périphrase est un trope ; car la périphrase tient la place , ou d'un mot ou d'une phrase.

*περίφρασις*  
Circumlocutio. *περίφρασις*  
circumlocutio. *περίφρασις*  
dicere

Nous avons expliqué dans la première partie de cette Grammaire ce que c'étoit qu'une phrase : c'est une expression , une manière de parler , un arrangement de mots , qui fait un sens fini ou non fini.

La périphrase ou circonlocution est un assemblage de mots qui expriment en plusieurs paroles ce qu'on auroit pu dire en moins & souvent en un seul mot ; par exemple : *Le vainqueur de Darius* , au lieu de dire , *Alexandre* : *l'astre du jour* , pour dire *le soleil*.

On se sert de périphrases , ou par bienséance , ou pour un plus grand éclaircissement , ou pour l'ornement du discours , ou enfin par nécessité.

Pluribus autem verbis cum id quod uno , aut paucioribus certe , dici potest , explicatur , *περίφρασις* vocant , circumlocutio loquendi. *Quint.* Inst. Or. l. VIII. c. 6. de Tropis.

M ij

1. Par bienfiance, lorsqu'on a recours à la périphrase, pour envelopper des idées basses ou peu honnêtes. Souvent aussi, au lieu de se servir d'une expression qui exciteroit une image trop dure, on l'adoucit par une périphrase, comme nous l'avons remarqué dans l'euphémisme.

2. On se sert aussi de périphrase pour éclaircir ce qui est obscur, les définitions sont autant de périphrases : comme lorsqu'au lieu de dire *les Parques*, on dit, *les trois Déeses infernales*, qui selon la fable, filent la trame de nos jours.

LA PARAPHRASE.

Remarquez que quelquefois après qu'on a expliqué par une périphrase un mot obscur ou peu connu, on développe plus au long la pensée d'un auteur, en ajoutant des réflexions ou des circonstances qu'il auroit pu ajouter lui même ; mais alors ces sortes d'explications plus amples & conformes au sens de l'auteur, sont ce qu'on apèle des *Paraphrases*, la paraphrase est une espèce de commentaire : on reprend le discours de celui qui a déjà parlé, on l'explique, on l'étend davantage en suivant toujours son esprit. Nous avons des paraphrases des Pseaumes, du livre de Job, du Nouveau Testament, &c. Nous avons aussi des paraphrases de l'art poétique d'Ho-

*¶ juxta dico, idest loquor juxta ea quæ alius dixit, &c. juxta, supra &c. dico.*

race, &c. La périphrase ne fait que tenir la place d'un mot ou d'une expression, au fond elle ne dit pas davantage ; au lieu que la paraphrase ajoute d'autres pensées, elle explique, elle développe.

3. On se sert de périphrases pour l'ornement du discours, & surtout en poésie. Le génie de la poésie consiste à amuser l'imagination par des images qui au fond se réduisent souvent à une pensée que le discours ordinaire exprimeroit avec plus de simplicité, mais d'une manière ou trop sèche ou trop basse ; la périphrase poétique présente la pensée sous une forme plus gracieuse ou plus noble : C'est ainsi qu'au lieu de dire simplement *à la pointe du jour*, les poètes disent :

L'Aurore cependant au visage vermeil,  
Ouvroit dans l'Orient le palais du soleil :  
La nuit en d'autres lieux portoit ses voiles sombres,  
Les songes voltigeans fuioient avec les ombres.

Henriade,  
ch. vi.

Madame Dacier comence le XVII. livre de l'Odyssée d'Homère par ce vers :

Dès que la belle Aurore eut annoncé le jour,

Et ailleurs elle dit, » la brillante Aurore sortoit  
» à peine du sein de l'Océan pour annoncer aux

Iliade,  
l. xix.

## 182 LA PÉRIPHRASE.

Dieux & aux homes le retour du soleil.

Pour dire que le jour finit, qu'il est tard *advesperascit*, Virgile dit qu'on voit déjà fumer de loin les cheminées, que déjà les ombres s'allongent & semblent tomber des montagnes.

Ecl. 1. v. 83. Et jam summa procul villarum culmina fumant,  
Majorésque cadunt altis de montibus umbrae

Boileau a dit par imitation :

Lutrin, 5.  
Ch. 2. Les ombres cependant sur la vile épandues  
Du faite des maisons descendent dans les rues.

On pourra remarquer un plus grand nombre d'exemples pareils dans les auteurs. Je me contenterai d'observer ici qu'on ne doit se servir de périphrases que quand elles rendent le discours plus noble ou plus vif par le secours des images. Il faut éviter les périphrases qui ne présentent rien de nouveau, qui n'ajoutent aucune idée accessoire, elles ne servent qu'à rendre le discours languissant : si après avoir dit d'un home acablé de remords, qu'il est toujours triste, vous vous servez de quelque périphrase qui ne dise autre chose, sinon que cet home est toujours sombre, rêveur, mélancolique & de mauvaise humeur, vous ne rendez guère votre discours plus vif par de tel-

les expressions. M. Boileau sur un sujet pareil a fait d'après Horace une espèce de périphrase qui tire tout son prix de la peinture dont elle occupe l'imagination du lecteur.

Ce fou rempli d'erreurs que le trouble accompagne Ep. v.

Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,

Envain monte à cheval pour tromper son ennui,

Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

Post. Equi-  
tem sedet  
atra cura.

Le même poète au lieu de dire pendant que je suis encore jeune, se sert de trois périphrases qui expriment cette même pensée sous trois images différentes :

Hor. l. i. i. i.  
od. i. v. 40.

Tandis que libre encor, malgré les destinées,

Sat. 1.

Mon corps n'est point courbé sous le faix des années;

Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler

Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.

On doit aussi éviter les périphrases obscures & trop enflées. \* Celles qui ne servent ni à la clarté, ni à l'ornement du discours, sont défectueuses. C'est une inutilité désagréable qu'une périphrase à la suite d'une pensée vive, claire, solide & noble. L'esprit qui a été fra-

\* Ut cum decorum habet, periphrasis, ita cum in vitium incidit περιφραση dicitur: obstat enim quidquid non adjuvat, Quint. Instit. Orat. l. viii. c. 6.

pé d'une pensée bien exprimée, n'aime point à la retrouver sous d'autres formes moins agréables, qui ne lui apprenent rien de nouveau, ou rien qui l'intéresse. Après que le père des trois Horaces, dans l'exemple que  
 • page 10. j'ai déjà rapporté, \* a dit *qu'il mourut*, il devoit en demeurer là & ne pas ajouter :

Où qu'un beau desespoir enfin le secourût.

Marot, dans une de ses plus belles épîtres, raconte agréablement au Roi François I. le malheur qu'il a eu d'avoir été volé par son valet, qui lui avoit pris son argent, ses habits, & son cheval : ensuite il dit :

Et néanmoins ce que je vous en mande,  
 N'est pour vous faire ou requête ou demande.  
 Je ne veux point tant de gens ressembler  
 Qui n'ont souci autre que d'assembler ;  
 Tant qu'ils vivront ils demanderont, eux ;  
 Mais je comence à devenir honteux,  
 Et ne veux point à vos dons m'arrêter.  
 Je ne dis pas, si voulez rien prêter,  
 Que ne le prête : il n'est point de prêteur  
 S'il veut prêter qu'il ne fasse un débiteur.  
 Et savez-vous, Sire, comment je paye,  
 Nul ne le fait si premier ne l'essaye.  
 Vous me devrez, si je puis, de retour ;  
 Et vous ferai encore un bon tour ;

# LA PERIPHRASE. 185

A celle fin qu'il n'y ait faute nulle ,  
Je vous ferai une belle cédule ,  
A vous payer , sans usure il s'entend ,  
Quand on verra tout le monde content ;  
Ou si voulez , à payer ce fera ,  
Quand votre los & renom cessera.

Voilà où le génie conduisit Marot, & voilà  
où l'art devoit le faire arrêter : ce qu'il dit en-  
suite que *les deux princes Lorains le pleigeront*, &  
encore

Avisez donc, si vous avez desir  
De rien prêter, vous me ferez plaisir :

Tout cela, dis-je, n'ajoute plus rien à la pen-  
sée : c'est ce que Cicéron apèle *verborum vel  
optimorum atque ornatissimorum sonitus inanïs*. Que  
s'il y avoit quelque chose de plus à dire, ce  
sont les douze derniers vers qui font un nou-  
veau sens, & ne sont plus une périphrase qui  
regarde l'emprunt.

Cic. de  
Orat. l. 1.  
n. XII. ali-  
ter § 1.

Voilà le point principal de ma lettre ,  
Vous savez tout , il n'y faut plus rien mettre ,  
Rien mettre las ! Certes & si ferai ,  
En ce faisant mon stile j'enflerai ,  
Disant , ô Roi amoureux des neuf Muses ,  
Roi , en qui sont leurs sciences infuses ,

Roi, plus que Mars, d'honneur environé,  
 Roi, le plus Roi qui fut onc couronné;  
 Dieu tout puissant te doint, pour t'estrener,  
 Les quatre coins du monde à gouverner;  
 Tant pour le bien de la ronde machine,  
 Que pour autant que sur tous en es digne.

4. On se sert de périphrase par nécessité ; quand il s'agit de traduire & que la langue du traducteur n'a point d'expression propre qui réponde à la langue originale, par exemple, pour exprimer en latin une perruque, il faut dire *coma adscititia*, une chevelure empruntée, des cheveux qu'on s'est ajustés. Il y a en latin des verbes qui n'ont point de supin & par conséquent point de participe : ainsi au lieu de s'exprimer par le participe, on est obligé de recourir à la périphrase *fore ut*, *esse futurum ut* ; j'en ai donné plusieurs exemples dans la syntaxe.



## XVIII.

## L'HYPALLAGE.

**V**irgile, pour dire *mettre à la voile*, a dit, \*  
*dare clāssibus austros* : l'ordre naturel de-  
 mandoit qu'il dit plutôt *dare classes austris*.

Cicéron, dans l'oraison pour Marcellus, dit  
 à César qu'on n'a jamais vu dans la ville son  
 épée vide du fourreau ; *gladium vaginā vacuū in urbe non vidimus*. Il ne s'agit pas du fonds  
 de la pensée qui est de faire entendre que Cé-  
 sar n'avoit exercé aucune cruauté dans la ville  
 de Rome, il s'agit de la combinaison des pa-  
 roles qui ne paroissent pas liées entre elles  
 come elles le sont dans le langage ordinaire,  
 car *vacuus* se dit plutôt du fourreau que de  
 l'épée.

Ovide comence ses métamorphoses par  
 ces paroles,

In nova fert animus mutatas dicere formas  
 Corpora.

La construction est *animus fert me ad dicere for-  
 mas mutatas in nova corpora*. Mon génie me por-  
 te à raconter les formes changées en de nou-  
 veaux corps : il étoit plus naturel de dire, à

ὑπαλλαγή,  
 immutatio.  
 ὑπερ, sub, ab,  
 & ὑπαλάττω.  
 aor. 2. pass.  
 ὑπαλάττω.  
 \*Æn. l. III.  
 v. 65.

raconter les corps, c'est-à-dire, à parler des corps changés en de nouvelles formes.

Vous voyez que dans ces sortes d'expressions les mots ne sont pas construits ni combinés entr'eux come ils le devroient être selon la destination des terminaisons & de la construction ordinaire. C'est cette transposition ou changement de construction qu'on apèle *Hypallage*, mot grec qui signifie *changement*.

Cette figure est bien malheureuse : les Rhéteurs disent que c'est aux Grammairiens à en parler, *Grammaticorum potius schemata est quam tropus*, dit Vossius ; & les Grammairiens la renvoient aux Rhéteurs : *l'hypallage, à vrai dire, n'est point une figure de Grammaire*, dit la nouvelle Méthode de P. R. *C'est'un trope ou une figure d'élocution.*

Inst. Orat.  
l. iv. c. 13.  
art. 12.

Des fig. de  
Const. ch.  
vi. p. 558.

Le changement qui se fait dans la construction des mots par cette figure ne regarde pas leur signification, ainsi en ce sens cette figure n'est point un trope & doit être mise dans la classe des idiotismes ou façons de parler particulières à la langue latine : mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile d'en faire mention parmi les tropes : le changement que l'hypallage fait dans la combinaison & dans

la construction des mots est une sorte de trope ou de conversion. Après tout, dans quelque rang qu'on juge à propos de placer l'hypallage, il est certain que c'est une figure très remarquable.

Souvent la vivacité de l'imagination nous fait parler de manière, que quand nous venons ensuite à considérer de sang froid l'arrangement dans lequel nous avons construit les mots dont nous nous sommes servis, nous trouvons que nous nous sommes écartés de l'ordre naturel, & de la manière dont les autres hommes construisent les mots quand ils veulent exprimer la même pensée ; c'est un manque d'exactitude dans les modernes ; mais les langues anciennes autorisent souvent ces transpositions ; ainsi dans les anciens la transposition dont nous parlons est une figure respectable qu'on appelle *hypallage*, c'est-à-dire, changement, transposition, ou renversement de construction. Le besoin d'une certaine mesure dans les vers a souvent obligé les anciens poètes d'avoir recourus à ces façons de parler, & il faut convenir qu'elles ont quelquefois de la grace : aussi les a-t-on élevées à la dignité d'expressions figurées ; & en ceci les anciens l'emportent bien sur les moder-

nes à qui on ne fera de long-tems le même honneur.

Je vais ajouter encore ici quelques exemples de cette figure , pour la faire mieux connoître. Virgile fait dire à Didon :

Æn. l. iv. Et cùm frígida mors ánimâ sedúxerit artus.  
v. 385.

*Après que la froide mort aura séparé de mon ame les membres de mon corps , il est plus ordinaire de dire aura séparé mon ame de mon corps : le corps demeure & l'ame le quitte ; ainsi Servius & la plupart des comentateurs trouvent une hypallage dans ces paroles de Virgile.*

Le même poète parlant d'Enée & de la Sibyle qui conduisit ce héros dans les enfers dit :

Æn. l. vi. Ibant obscuri solâ sub nocte per umbram.  
v. 268.

*Pour dire qu'ils marchaient tout seuls dans les ténèbres d'une nuit sombre. Servius & le P. de la Rue disent que c'est ici une hypallage pour ibant soli sub obscurâ nocte.*

Horace a dit :

Hor. l. v. od. Pócula lethæos ut seducéntia somnos  
14. v. 3. Tráxerim.

*Come si j'avois bu les eaux qui amènent le sommeil du fleuve Léthé. Il étoit plus naturel de dire pócula lethæa , les eaux du fleuve Léthé.*

Virgile a dit qu'*Enée raluma des feux presque éteins.*

Æn. l. v.  
v. 743.

. . . . Sopitos fúscitat ignes.

Il n'y a point là d'hypallage, car *sopitos* selon la construction ordinaire se rapporte à *ignes*; mais quand pour dire qu'*Enée raluma sur l'autel d'Hercule le feu presque éteint*, Virgile s'exprime en ces termes :

. . . . Hérculeis sopítas ignibus aras  
Excitat.

Æn. l. vii.  
v. 542.

Alors il y a une Hypallage, car selon la combinaison ordinaire, il auroit dit, *excitat ignes sopitos in aris hercúleis*, id est, *Hérculi sacris*.

Au livre XII. pour dire *si au contraire Mars fait tourner la victoire de notre côté*, il s'exprime en ces termes :

Sin nostrum annúerit nobis victória Martem.

Æn. l. xii.  
v. 187.

Ce qui est une hypallage selon Servius. *Hypallage : pro Sin noster Mars annúerit nobis victóriam : nam Martem victória comitatur.*

Servius.  
inibid.

On peut aussi regarder come une sorte d'hypallage, cette façon de parler selon laquelle on marque par un adjectif, une circonstance qui est ordinairement exprimée par un adver-

be : c'est ainsi qu'au lieu de dire qu'*Enée* envoyait promptement *Achate*. Virgile dit :

*Æn. l. 1. v. 644.* . . . . *Rápidum ad naves præmittit Acháten*  
*Ascanio.*

*Rápidum* est pour *promptement*, en diligence.

*ibid. v. 70.* *Age diversas*, c'est-à-dire, chassez-les çà & là.

*Æn. l. 1. v. 423.* Jamque ascendebant collem qui plurimus urbi  
*Imminet.*

*Plurimus*, c'est-à-dire, en long, une coline qui domine, qui regne tout le long de la ville.

*Médius*, *summus*, *infimus*, sont souvent employés en latin dans un sens que nous rendons par des adverbes, & de même *nullus* pour

*Ter. Eun. Act. 2. sc. 1. v. 10.* non : *mémini*, *tametsi nullus moneas*, pour non *moneas*, comme Donat l'a remarqué.

Par tous ces exemples on peut observer :

1. Qu'il ne faut point que l'hypallage apporte de l'obscurité ou de l'équivoque à la pensée. Il faut toujours qu'au travers du dérangement de construction, le fonds de la pensée puisse être aussi facilement démêlé, que si l'on se fut servi de l'arrangement ordinaire. On ne doit parler que pour être entendu par ceux qui connoissent le génie d'une langue.

2. Ainsi quand la construction est équivoque, ou que les paroles expriment un sens con-

contraire à ce que l'auteur a voulu dire ; on doit convenir qu'il y a équivoque , que l'auteur a fait un contre-sens , & qu'en un mot, il s'est mal exprimé. Les anciens étoient hommes , & par conséquent sujets à faire des fautes come nous. Il y a de la petitesse & une sorte de fanatisme à recourir aux figures pour excuser des expressions qu'ils condâneroient eux mêmes , & que leurs contemporains ont souvent condânées. L'hypallage ne prête pas son nom aux contre-sens & aux équivoques ; autrement tout seroit confondu , & cette figure deviendrait un azile pour l'erreur & pour l'obscurité.

3. L'hypallage ne se fait que quand on ne suit point dans les mots l'arrangement établi dans une langue ; mais il ne faut point juger de l'arrangement & de la signification des mots d'une langue par l'usage établi en une autre langue pour exprimer la même pensée. Nous disons en françois *je me repens , je m'afflige de ma faute* : *Je* est le sujet de la proposition , c'est le nominatif du verbe : en latin on prend un autre tour , les termes de la proposition ont un autre arrangement , *je* devient le terme de l'action , ainsi, selon la destination des cas , *je* se met à l'acusatif ; *le souvenir de ma faute m'a-*

*flige*, m'affecte de repentir, tel est le tour latin, *pœnitetur me culpa*, c'est-à-dire, *recordatio*, *ratio*, *respectus*, *vitium*, *negotium*, *factum*, ou *malum*.  
 l. 3. f. 8. v. 15 *culpa pœnitetur me* ; Phèdre a dit, *malis nequitia*  
 l. 4. f. 7. v. 4. pour *nequitia* : *Res cibi* pour *cibus*. Voyez les observations que nous avons faites sur ce sujet dans la syntaxe.

Il n'y a donc point d'hypallage dans *pœnitetur me culpa*, ni dans les autres façons de parler semblables ; je ne crois pas non plus, quoiqu'en disent les commentateurs d'Horace, qu'il y ait une hypallage dans ces vers de l'Ode 17. du l. 1.

*Velox amœnum sæpè Lucrétilem  
 Mutat Lycao Faunus.*

C'est-à-dire, que Faune prend souvent en échange le Lucrétile pour le Lycée, il vient souvent habiter le Lucrétile auprès de la maison de campagne d'Horace, & quitte pour cela le Lycée sa demeure ordinaire. Tel est le sens d'Horace, *come la suite de l'ode le donne nécessairement à entendre*. Ce sont les paroles du P. Sanadon, qui trouve dans cette façon de parler \* *une vraie hypallage ou un renversement de construction*.

Tom. 1. p.  
 579.

\* Voyez les remarques du P. Sanadon, à l'occasion de *Lucana murem pascuit*, vers 18. de l'Ode *Ibis liburnis*. Poésies d'Horace, tom. I. page 175.

Mais il me paroît que c'est juger du latin par le françois, que de trouver une hypallage dans ces paroles d'Horace *Lucrétilem mutat Lyceao Faunus*. On comence par atacher à *mutare* la même idée que nous atachons à notre verbe *changer* : *doner ce qu'on a pour ce qu'on n'a pas*, ensuite sans avoir égard à la phrase latine, on traduit, *Faune change le Lucrétile pour le Lycée* : & comé cette expression signifie en françois que Faune passe du Lucrétile au Lycée, & non du Lycée au Lucrétile, ce qui est pourtant ce qu'on fait bien qu'Horace a voulu dire, on est obligé de recourir à l'hypallage pour sauver le contre-sens que le françois seul présente : mais le renversement de construction ne doit jamais renverser le sens, comé je viens de le remarquer : c'est la phrase même, & non la suite du discours, qui doit faire entendre la pensée, si ce n'est dans toute son étendue, c'est au moins dans ce qu'elle présente d'abord à l'esprit de ceux qui savent la langue.

Jugeons donc du latin par le latin même, & nous ne trouverons ici ni contre-sens ni hypallage, nous ne verrois qu'une phrase latine fort ordinaire en prose & en vers.

On dit en latin *donare múnere alicui*, doner

des présens à quelqu'un ; & l'on dit aussi *donare aliquem munere* , gratifier quelqu'un d'un présent , lui faire un présent : on dit également *circumdare urbem mœnibus* , & *circumdare mœnia urbi* ; de même , on se sert de *mutare* soit pour doner , soit pour prendre une chose au lieu d'une autre.

Mart. Lex.  
v. *MUTO*.

*Muto* , disent les Etimologistes , vient de *motu* : *mutare* quasi *motare*. L'ancienne manière d'acquérir ce qu'on n'avoit pas se faisoit par des échanges , delà *muto* signifie également acheter ou vendre , prendre ou doner quelque chose au lieu d'une autre , *emo aut vendo* , dit Martinius , & il cite Columelle qui a dit *porcus lacteus are mutandus est* , il faut acheter un cochon de lait.

Ainsi, *mutat Lucrétilem* signifie vient prendre , vient posséder , vient habiter le Lucrétile , il achète , pour ainsi dire , le Lucrétile par le Lycée.

M. Dacier sur ce passage d'Horace remarque qu'*Horace* parle souvent de même , & je sçai bien , ajoute-t-il , que quelques historiens l'ont imité.

Lorsqu'Ovide fait dire à Médée qu'elle voudroit avoir acheté Jason pour toutes les richesses de l'univers , il se sert de *mutare* :

Quemque ego cum rebus quas totus possidet orbis  
Æsoniden mutasse velim.

Met. L. vii.  
v. 59.

Où vous voyez que come Horace, Ovide  
emploie *mutare* dans le sens d'*acquiesce ce qu'on n'a  
pas, de prendre, d'acheter une chose en en donant une  
autre*. Le P. Sanadon remarque qu'Horace  
s'est souvent servi de *mutare* en ce sens, *mutavit  
lūgubre sagum pūnito*, \* pour *pūnicum sagum lū-  
gubri* : *mutet lucāna calabris pascuis*, \*\* pour  
*calabri pascua lucānis* : *mutat uvam strigili*, \*\*\*  
pour *strigilim uvā*.

Tom. I.  
p. 175.

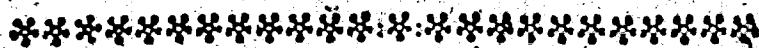
L'usage de *mutare aliquid aliquā re* dans le  
sens de *prendre en échange*, est trop fréquent  
pour être autre chose qu'une phrase latine,  
come *donare aliquem aliquā re*, gratifier quel-  
qu'un de quelque chose ; & *circumdare mōnia  
urbi*, doner des murailles à une vile tout au-  
tour, c'est-à-dire, entourer une vile de mu-  
railles : l'hypallage ne se met pas ainsi à tous  
les jours.

\* L. v. Od. ix.

\*\* L. v. Od. i.

\*\*\* L. ii. Sat. vii. v. 110.





## XVIII.

## L'ONOMATOPEE.

*Quartus  
aens. No-  
minis son-  
vocabuli.  
fictio : for-  
mation  
d'un mot.*

**L'**Onomatopée est une figure par laquelle un mot imite le son naturel de ce qu'il signifie. On réduit sous cette figure les mots formés par imitation du son ; come le *glou-glou* de la bouteille : le *cliquetis*, c'est-à-dire, le bruit que font les boucliers, les épées, & les autres armes en se choquant : *Le trillac* qu'on apeloit autrefois *trillac* ; sorte de jeu assez commun, ainsi nommé du bruit que font les dames & les dés dont on se sert à ce jeu : *Tinnitus aris*, tintement ; c'est le son clair & aigu des métaux. *Billire, billit amphora*, la petite bouteille fait glou-glou, on le dit d'une petite bouteille dont le goulot est étroit. *Taratantara*, c'est le bruit de la trompète.

*At tuba terribili sonitu taratantara dixit.*

C'est un ancien vers d'Ennius au rapport de Servius. Virgile en a changé le dernier hémistiche, qu'il n'a pas trouvé assez digne de la poésie épique ; voyez Servius sur ce vers de Virgile.

At tuba terribilem sonitum procul ære canoro Æn. l. 11.  
v. 503.  
Incrépuit.

*Cachinnus*, c'est un rire immodéré. *Cachinno*, *ônâ*, se dit d'un home qui rit sans retenue : ces deux mots sont formés du son ou bruit que l'on entend quand quelqu'un rit avec éclat.

Il y a aussi plusieurs mots qui expriment le cri des animaux, come *bêler* qui se dit des brebis.

*Baubâri*, aboyer, se dit des gros chiens. *Latrâre*, aboyer, hurler, c'est le mot générique. Lucr. l. 5.  
v. 1071.

*Mutire*, parler entre les dents, murmurer, gronder come les chiens : *mu canum est*, unde *mutire*, dit Charisius.

Les noms de plusieurs animaux sont tirés de leurs cris, surtout dans les langues originales.

*Upupa*, Hupe, oiseau.

*Cuculus*, qu'on prononçoit *coucoulou*, un Coucou, oiseau.

*Hirundo*., une Hirondèle.

*Ulu*, Chouète.

*Bubo*, Hibou.

*Græculus*, un Choucas, espèce de Corneille.

*Gallina*, une Poule.

Cette figure n'est point un trope, puisque le mot se prend dans le sens propre : mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de la remarquer ici.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

X X.

*Qu'un même mot peut être doublement figuré.*

**I**L est à observer que souvent un mot est doublement figuré ; c'est-à-dire, qu'en un certain sens il appartient à un certain trope & qu'en un autre sens il peut être rangé sous un autre trope. On peut avoir fait cette remarque dans quelques exemples que j'ai déjà rapportés. Quand Virgile dit de Bitias que *plena se prœluit auro*, *auro* se prend d'abord pour la coupe, c'est une synecdoque de la matière pour la chose qui en est faite, ensuite la coupe se prend pour la liqueur qui étoit contenue dans cette coupe : c'est une métonymie du contenant pour le contenu.

Æn. l. 1. v.  
743.

*Nota*, marque, signe, se dit en général de tout ce qui sert à faire connoître ou remarquer quelque chose ; mais lorsque *nota*, [note] se prend pour *dèdecus*, marque d'infamie, tache dans la réputation, comé quand on dit

d'un militaire , il s'est enfui en une telle occasion , c'est une note , il y a une métaphore & une synecdoque dans cette façon de parler.

Il y a métaphore , puisque cette note n'est pas une marque réelle , où un signe sensible , qui soit sur la personne dont on parle ; ce n'est que par comparaison qu'on se sert de ce mot , on donne à note un sens spirituel & métaphorique.

Il y a synecdoque , puisque note est restreint à la signification particulière de tâche , de decus.

Lorsque pour dire qu'il faut faire pénitence & réprimer ses passions , on dit qu'il faut mortifier la chair ; c'est une expression figurée qui peut se rapporter à la synecdoque & à la métaphore. Chair ne se prend point alors , dans le sens propre , ni dans toute son étendue ; il se prend pour le corps humain , & surtout pour les passions , les sens ; ainsi c'est une synecdoque ; mais mortifier est un terme métaphorique , on veut dire qu'il faut éloigner de nous toutes les délicesses sensibles ; qu'il faut punir notre corps , le sevrer de ce qui le flatte , afin d'affaiblir l'appétit charnel , la convoitise , les passions , les soumettre à l'esprit , & pour ainsi dire , les faire mourir.

Le changement d'état par lequel un citoyen romain perdoit la liberté, ou aloit en exil, ou changeoit de famille, s'apeloit *capitis minutio*, diminution de tête : c'est encore une expression métaphorique qui peut aussi être rapportée à la synecdoque. Je crois qu'en ces occasions, on peut s'épargner la peine d'une exactitude trop recherchée, & qu'il suffit de remarquer que l'expression est figurée, & la ranger sous l'espèce de trope auquel elle a le plus de rapport.

\*\*\*\*\*

# XX.

*De la subordination des Tropes, ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres, & de leurs caractères particuliers.*

Quintilien dit \* que les Grammairiens aussi-bien que les Philosophes disputent beaucoup entre eux pour savoir combien il y a de différentes classes de tropes., combien chaque classe renferme d'espèces particulières.

\* Circa quem [ tropum ] inexplicabilis, & Grammaticis inter ipsos, & Philosophis pugna est. Quæ sint genera, quæ species, quis numerus, quis cui subjiciatur. *Quint. Inst. Orat. l. viii. c. 6.*

tes, & enfin quel est l'ordre qu'on doit garder entre ces classes & ces espèces.

Vossius soutient qu'il n'y a que quatre tro- Inst. Orat. l. iv. c. v. Art. 2. & c. x. art. 1.  
pes principaux, qui sont la Métaphore, la  
Métonymie, la Synecdoque & l'Ironie, les  
autres, à ce qu'il prétend, se rapportent à ceux-  
la come les espèces aux genres; mais toutes  
ces discussions sont assez inutiles dans la pra-  
tique, & il ne faut point s'amuser à des re-  
cherches qui souvent n'ont aucun objet cer-  
tain.

Toutes les fois qu'il y a de la différence dans  
le rapport naturel qui donne lieu à la signifi-  
cation empruntée, on peut dire que l'ex-  
pression qui est fondée sur ce rapport apar-  
tient à un trope particulier.

C'est le rapport de ressemblance qui est le  
fondement de la catachrèse & de la méta-  
phore; on dit au propre *une feuille d'arbre*,  
& par catachrèse *une feuille de papier*, parce  
qu'une feuille de papier est à peu près aussi  
mince qu'une feuille d'arbre. La catachrèse  
est la première espèce de métaphore. On a  
recours à la catachrèse par nécessité, quand  
on ne trouve point de mot propre pour ex-  
primer ce qu'on veut dire. Les autres espèces  
de métaphores se font par d'autres mouve-

mens de l'imagination qui ont toujours la ressemblance pour fondement.

L'ironie au contraire est fondée sur un rapport d'opposition, de contrariété, de différence, &, pour ainsi dire, sur le contraste qu'il y a, ou que nous imaginons entre un objet & un autre; c'est ainsi que Boileau a dit, *Qui-nault est un Virgile.*

Satire ix.

La métonymie & la synecdoque aussi-bien que les figures qui ne sont que des espèces de l'une ou de l'autre, sont fondées sur quelque autre sorte de rapport qui n'est ni un rapport de ressemblance, ni un rapport du contraire. Tel est, par exemple, le rapport de la cause à l'effet, ainsi dans la métonymie & dans la synecdoque les objets ne sont considérés ni come semblables, ni come contraires, on les regarde seulement come ayant entr'eux quelque relation, quelque liaison, quelque sorte d'union; mais il y a cette différence, que dans la métonymie, l'union n'empêche pas qu'une chose ne subsiste indépendamment d'une autre; au lieu que, dans la synecdoque, les objets dont l'un est dit pour l'autre, ont une liaison plus dépendante, come nous l'avons déjà remarqué, l'un est compris sous le nom de l'autre, ils forment un ensemble, un tout; par exem-

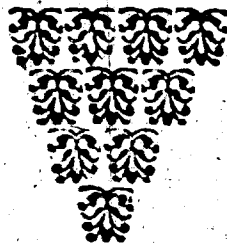
ple, quand je dis de quelqu'un, qu'il a lu *Cicéron*, *Horace*, *Virgile*, au lieu de dire, *les ouvrages de Cicéron*, &c : je prens la cause pour l'effet, c'est le raport qu'il y a entre un auteur & son livre, qui est le fondement de cette façon de parler : voilà une relation, mais le livre subsiste sans son auteur & ne forme pas un tout-avec lui; au lieu que, lorsque je dis *cent voiles* pour *cent vaisseaux*, je prens la partie pour le tout, les voiles sont nécessaires à un vaisseau : il en est de même quand je dis qu'on a payé tant par tête, la tête est une partie essentielle à l'homme. Enfin dans la synecdoque il y a plus d'union & de dépendance entre les objets dont le nom de l'un se met pour le nom de l'autre, qu'il n'y en a dans la métonymie.

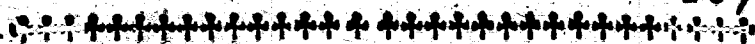
L'allusion se sert de toutes les sortes de relations, peu lui importe que les termes conviennent ou ne conviennent pas entre eux, pourvu que par la liaison qu'il y a entre les idées accessoires, ils réveillent celle qu'on a eu dessein de réveiller. Les circonstances qui accompagnent le sens littéral des mots dont on se sert dans l'allusion nous font conoitre que ce sens littéral n'est pas celui qu'on a eu dessein d'exciter dans notre es-

prît , & nous dévoilent facilement le sens figuré qu'on a voulu nous faire entendre.

L'euphémisme est une espèce d'allusion , avec cette différence qu'on cherche à éviter les mots qui pourroient exciter quelque idée triste , dure , ou contraire à la bienséance.

Enfin chaque espèce de trope a son caractère propre qui le distingue d'un autre , come il a été facile de le remarquer par les observations qui ont été faites sur chaque trope en particulier. Les personnes qui trouveront ces observations ou trop abstraites , ou peu utiles dans la pratique , pourront se contenter de bien sentir par les exemples la différence qu'il y a d'un trope à un autre. Les exemples les mèneront insensiblement aux observations.





## XXII.

I. *Des Tropes dont on n'a point parlé.*

II. *Variété dans la dénomination des Tropes.*

I. **C**ome les figures ne sont que des manières de parler qui ont un caractère particulier auquel on a donné un nom ; que d'ailleurs chaque sorte de figure peut être variée en plusieurs manières différentes , il est évident que si l'on vient à observer chacune de ces manières & à leur donner des noms particuliers , on en fera autant de figures. Delà les noms de *mimésis* , *apôphasis* , *catáphasis* , *asleismus* , *mysterismus* , *charientismus* , *diasyrmus* , *sarcasmus* , & autres pareils qu'on ne trouve guère que dans les ouvrages de ceux qui les ont imaginés.

Les expressions figurées qui ont donné lieu à ces sortes de noms peuvent aisément être réduites sous quelqu'une des classes de tropes dont j'ai déjà parlé : *Le sarcasme* , par exemple , n'est autre chose qu'une ironie faite avec aigreur & avec emportement. \* On trouve

\* Est autem sarcasmus hostilis irrisio . . . cum quis morsus labris subsannat alium . . . irrisio quæ fiat diductis labris , ostensaque dentium carne. *Vossius*, *Inst. Orat.* l. IV. c. 13. *De Sarcasmo.*

l'infini partout : mais quand une fois on est parvenu au point de division où ce qu'on divise n'est plus palpable, c'est perdre son tems & la peine que de s'amuser à diviser.

II. Les auteurs donnent quelquefois des noms différens à la même espèce d'expression figurée, je veux dire, que l'un appelle *hypallage* ce qu'un autre nomme *métonymie* : les noms de ces sortes de figures étant arbitraires & quelquesuns ayant beaucoup de rapport à d'autres selon leur étimologie, il n'est pas étonnant qu'on les ait souvent confondus. Aristote donne le nom de métaphore à la plupart des tropes qui ont aujourd'hui des noms particuliers. *Aristoteles ista omnia translationes vocat.* Cicéron remarque aussi que les Rhéteurs nomment *hypallage* la même figure que les Grammairiens appellent *métonymie*. \* Aujourd'hui que ces dénominations sont plus déterminées, on doit se conformer sur ce point à l'usage ordinaire des Grammairiens & des Rhéteurs. Un de nos Poètes a dit :

Leurs cris remplissent l'air de leurs tendres souhaits.  
Selon la construction ordinaire on diroit

\* Hanc hypallagen Rhétores, quia quasi summutantur verba pro verbis; metonymiam Grammatici vocant, quod nomina transferuntur. *Cicero, Orator. n. 93. Alistet xxvii.*

plutôt que ce sont les souhaits qui font pousser des cris qui retentissent dans les airs. L'auteur du Dictionnaire Néologique donne à cette expression le nom de *métathèse* : les façons de parler semblables qu'on trouve dans les anciens sont appelées des hypallages : le mot de *métathèse* n'est guère d'usage que lorsqu'il s'agit d'une transposition de lettres. \*

M. Gibert nous fournit encore un bel exemple de cette variété dans les dénominations des figures, il appelle *métaphore* † ce que

\* *Metathesis*, mutatio, seu transpositio literarum, ut *Evandre* pro *Evander*; *Tymbre* pro *Tymber*. *Isidor.* liv. 1. c. 34.

*Metathesis*, (apud Rhétores) est figura quæ mittit animos iudicium in res præteritas aut futuras, hoc modo : *Revocate mentes ad spectaculum expugnata misera civitatis*, &c : in futura autem, est anticipatio eorum quæ dicturus est adversarius. *Idem* l. 2. c. 21.

† M. Gibert a suivi en ce point la division d'Aristote, il ne s'est écarté de ce philosophe que dans les exemples. Voici les paroles d'Aristote dans sa Poétique, c. XXI : & selon M. Dacier c. XXI. Je me servirai de la traduction de M. Dacier.

» La métaphore, dit Aristote, est un transport d'un nom  
» qu'on tire de sa signification ordinaire. Il y a quatre sortes  
» de métaphores : celle du genre à l'espèce, celle de l'espèce  
» au genre, celle de l'espèce à l'espèce, & celle qui est fon-  
» dée sur l'analogie. J'appelle métaphore du genre à l'espèce  
» comme ce vers d'Homère : *Mon vaisseau s'est arrêté loin*  
» *de la ville dans le port*. Car le mot *s'arrêter* est un ter-  
» me générique, & il l'a appliqué à l'espèce pour dire *être*  
» *dans le port*.

Voici la remarque que M. Dacier fait ensuite sur ces paroles d'Aristote : » Quelques anciens, dit-il, ont condamné

## 210 \* DES TROPES &c.

Quintilien \* & les autres nomment *antonomase*.

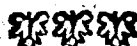
Rhetor.

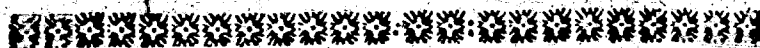
P<sup>ag.</sup> 555.

» Il y a, dit M. Gibert ; quatre espèces de  
 » métaphores ; la première emprunte le nom  
 » du genre pour le doner à l'espèce , come  
 » quand on dit l'*Orateur* pour *Cicéron*, ou le *Phi-*  
 » *losophe* pour *Aristote* : « Ce sont là cependant  
 les exemples ordinaires que les Rhéteurs do-  
 nent de l'*antonomase* : mais , après tout , le  
 nom ne fait rien à la chose ; le principal est  
 de remarquer que l'expression est figurée ,  
 & en quoi elle est figurée.

» Aristote de ce qu'il a mis sous le nom de *métaphore* les  
 » deux premières qui ne sont proprement que des *synecdo-*  
 » *ques* ; mais Aristote parle en général , & il écrivoit dans un  
 » tems où l'on n'avoit pas encore raffiné sur les figures pour  
 » les distinguer & pour leur doner à chacune le nom qui  
 » en auroit mieux expliqué la nature. *Dacier*, Poétique  
 » d'Aristote , page 345.

\* *Αντωνομασία*, quæ aliquid pro nomine ponit, poetis fre-  
 quentissima . . . Oratoribus etiam si rarus ejus rei, non nul-  
 lus tamen usus est : nam ut Tydiden & Peliden non dixe-  
 rint, ita dixerunt everforem Carthagini & Numantiae pro  
 Scipione ; & romane eloquentiae principem pro Ciceroe  
 posuisse non dubitent. *Quintil. Inst. Orat. l. viii. c. 6.*





## XXIII.

*Que l'usage & l'abus des Tropes sont de tous  
les tems & de toutes les langues.*

U Ne même cause dans les mêmes circonstances produit des effets semblables. Dans tous les tems & dans tous les lieux où il y a eu des homes, il y a eu de l'imagination, des passions, des idées accessoires, & par conséquent des tropes.

Il y a eu des tropes dans la langue des Caldéens ; dans celle des Egyptiens, dans celle des Grecs & dans celle des Latins ; on en fait usage aujourd'hui parmi les peuples même les plus barbares, parce qu'en un mot ces peuples sont des homes, ils ont de l'imagination & des idées accessoires.

Il est vrai que telle expression figurée en particulier n'a pas été en usage partout ; mais partout il y a eu des expressions figurées. Quoique la nature soit uniforme dans le fonds des choses, il y a une variété infinie dans l'exécution, dans l'application, dans les circonstances, dans les manières.

Ainsi nous nous servons de tropes, non parce que les anciens s'en sont servis; mais parce que nous sommes hommes comme eux.

Il est difficile en parlant & en écrivant, d'apporter toujours l'attention & le discernement nécessaires pour rejeter les idées accessoires qui ne conviennent point au sujet, aux circonstances, & aux idées principales que l'on met en œuvre: delà il est arrivé dans tous les tems, que les écrivains se sont quelquefois servis d'expressions figurées qui ne doivent pas être prises pour modèle.

Les règles ne doivent point être faites sur l'ouvrage d'aucun particulier, elles doivent être puisées dans le bon sens & dans la nature: & alors quiconque s'en éloigne ne doit point être imité en ce point. Si l'on veut former le gout des jeunes gens, on doit leur faire remarquer les défauts, aussi bien que les beautés des auteurs qu'on leur fait lire. Il est plus facile d'admirer, j'en conviens; mais une critique sage, éclairée, exemte de passion & de fanatisme est bien plus utile.

Ainsi l'on peut dire que chaque siècle a pu avoir ses critiques & son *Dictionnaire Néologique*. Si quelques personnes disent aujourd'hui

avec raison ou sans fondement, qu'il règne dans le langage une affectation puérile : que le stile frivole & recherché passe jusqu'aux tribunaux les plus graves, Cicéron a fait la même plainte de son tems. *Est enim quoddam etiam insigne & florens orationis, pictum, & expolitum genus, in quo omnes verborum, omnes sententiarum illigantur lepores. Hoc totum è sophistarum fontibus defluxit in forum, &c.*

Diction.  
Néologique.

Orat. n. 96.  
Aliter  
xxvii.

» Au plus beau siècle de Rome, c'est-à-dire, au siècle de Jules César & d'Auguste, un auteur a dit *infantes statuas*, pour dire des statues nouvellement faites : un autre, que Jupiter crachoit la neige sur les Alpes.

Le P. Sanadon, Poés.  
d'Hor. T.  
II. page  
254.

Jupiter hibernas canâ nivé conspuat Alpes.

L. 2. Sat. 5.  
v. 40.

Horace se moque de l'un & de l'autre de ces auteurs ; mais il n'a pas été exempt lui-même des fautes qu'il a reprochées à ses contemporains. Il ne reste à la plupart des commentateurs d'autre liberté que pour louer, pour admirer, pour adorer ; mais ceux qui font usage de leurs lumières & qui ne se conduisent point par une prévention aveugle, desaprouvent certains vers lyriques dont la cadence n'est point assez châtiée.

Le P. Sanadon, Préf.  
page xix.

id. page xx.

Ce sont les termes du P. Sanadon, j'ai relevé

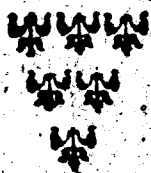
ibid.

en plusieurs endroits, poursuit-il, les pensées, des sentimens, des tours & des expressions, qui n'ont paru reprehensibles.

Inst. Or. l.  
VIII. c. 6.  
Comparat.  
lib.

Quintilien après avoir repris dans les anciens quelques métaphores défectueuses, dit que ceux qui sont instruits du bon & du mauvais usage des figures, ne trouveront que trop d'exemples à reprendre. *Quorum exempla nimium frequenter reprehendet, qui scriberit hac vitia esse.*

Au reste les fautes qui regardent les mots, ne sont pas celles que l'on doit remarquer avec le plus de soin : il est bien plus utile d'observer celles qui pèchent contre la conduite, contre la justesse du raisonnement, contre la probité, la droiture & les bonnes mœurs. Il seroit à souhaiter que les exemples de ces dernières sortes de fautes fussent moins rares, ou plutot qu'ils fussent inconnus.



# DES TROPES

## TROISIEME PARTIE.

*Des autres sens dans lesquels un même mot  
peut être employé dans le discours.*

Oltre les tropes dont nous venons de parler & dont les Grammairiens & les Rhéteurs traitent ordinairement, il y a encore d'autres sens dans lesquels les mots peuvent être employés, & ces sens sont la plupart autant d'autres différentes sortes de tropes: il me parbit qu'il est très utile de les connoître pour mettre de l'ordre dans les pensées, pour rendre raison du discours & pour bien entendre les auteurs. C'est ce qui va faire la matière de cette troisième partie.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

### I.

*Substantifs pris adjectivement, Adjectifs pris  
substantivement, Substantifs & Adjectifs  
pris adverbialement.*

UN nom substantif se prend quelquefois adjectivement, c'est-à-dire, dans le sens d'un attribut; par exemple: *Un père est tou-*

*jours père*, cela veut dire qu'un père est toujours tendre pour ses enfans, & que malgré leurs mauvais procédés, il a toujours des sentimens de père à leur égard; alors ces substantifs se construisent come de véritables adjectifs. » Dieu est notre ressource, notre lumière, » notre vie, notre soutien, notre tout. L'homme n'est qu'un néant. Etes-vous Prince ? » Etes-vous Roi ? Etes-vous Avocat ? » Alors *Prince*, *Roi*, *Avocat*, sont adjectifs.

Cette remarque sert à décider la question que font les Grammairiens, savoir si ces mots *Roi*, *Reine*, *Père*, *Mère*, &c., sont substantifs ou adjectifs ? ils sont l'un & l'autre suivant l'usage qu'on en fait. Quand ils sont le sujet de la proposition, ils sont pris substantivement ; quand ils sont l'attribut de la proposition, ils sont pris adjectivement. Quand je dis *le Roi aime le peuple* ; *la Reine a de la piété* : *Roi*, *Reine*, sont des substantifs qui marquent un tel Roi & une telle Reine en particuliers, ou, come parlent les Philosophes, ces mots marquent alors un individu qui est Roi ; mais quand je dis que *Louis quinze est Roi*, *Roi* est pris alors adjectivement ; je dis de Louis qu'il est revêtu de la puissance royale.

Il y a quelques noms substantifs latins qui sont.

## PRIS ADJECTIVEMENT : &c 109

sont quelquefois pris adjectivement, par métonymie, par synecdoque ou par antonomase.

*Scelus*, crime, se dit d'un scélérat, d'un homme qui

est, pour ainsi dire, le crime même : *Scelus, quem*

*nam hic laudat ?* \* Le scélérat de qui parle-t-il ?

\* *Ubi illic est scelus qui me perdidit ?* \*\* Où est ce scé-

lérat qui m'a perdu ? où vous voyez que *scelus*

se construit avec *illic* qui est un masculin car

selon les anciens Grammairiens on disoit au-

trefois *illic*, *illac*, *illuc*, au lieu de *ille*, *illa*, *il-*

*lud* : la construction se fait alors selon le sens,

c'est-à-dire, par rapport à la personne dont on

parle, & non selon le mot qui est neutre.

*Carcer*, prison, se dit aussi par métonymie,

de celui qui mérite la prison. *Ain' tandem, car-*

*cer ?* Que dis-tu malheureux ? C'est peut être

dans le même sens qu'Enée, dans Virgile, par-

lant des Grecs à l'occasion de la fourberie de

Sinon, dit &c *crimine ab uno disce omnes*. Ce que

nous ne saurions rendre en françois en con-

servant le même tour, *un seul fourbe, une seule*

*de leurs fourberies, vous fera conoitre le caractère de*

*tous les Grecs*. TERENCE a dit *unum cognovisti, om-*

*nes nostis*.

*Noxa*, *ae*, est un substantif, qui dans le sens

propre signifie faute, peine, dommage : de *no-*

*tere*. Il est dit dans les Institutes de Justinien

\* Ter. And.

act. 5. sc. 1.

v. 3.

\* ibid. act.

3. sc. 5. v. 1.

Ter. Phorm.

act. 1. sc. 31

v. 26.

En. 2. v. 65.

Phorm. act.

2. sc. 1. v. 35.

## 210 SUBSTANTIFS

que ce mot se prend aussi pour l'esclave même qui a fait le dommage. *Noxa autem est ipsum corpus quod nocuit, id est servus (noxius.)* Ce mot n'est pourtant pas d'un usage ordinaire en ce sens dans la langue latine.

Un adjectif se prend aussi quelquefois substantivement ; c'est-à-dire, qu'un mot qui est ordinairement attribut, est quelquefois sujet dans une proposition ; ce qui ne peut arriver que parce qu'il y a alors quelqu'autre nom sous-entendu qui est dans l'esprit ; par exemple : *le vrai persuade*, c'est-à-dire, ce qui est vrai, l'être vrai, ou la vérité : *Le tout puissant vengera les foibles qu'on opprime*, c'est-à-dire, Dieu, qui est tout puissant, vengera les homes foibles.

Nous avons vu dans les préliminaires de la syntaxe, que l'adverbe est un mot qui renferme la préposition & le nom qui la détermine. La préposition marque une circonstance générale, qui est ensuite déterminée par le nom qui suit la préposition selon l'ordre des idées : or l'adverbe renfermant la préposition & le nom, il marque une circonstance particulière du sujet, ou de l'attribut de la proposition : *sapienter*, avec sagesse, avec jugement ; *sape*, souvent, en plusieurs occasions ;

**PRIS ADJECTIVEMENT, &c.** 118  
*ubi*, où, en quel lieu, en quel endroit ; *ibi*,  
là, en cet endroit là.

Il y a quelques noms substantifs qui sont  
pris adverbialement, c'est-à-dire qu'ils n'en-  
trent dans une proposition que pour marquer  
une circonstance du sujet ou de l'attribut, en  
vertu de quelque préposition sous-entendue ;  
par exemple : *domi*, à la maison, au lieu de la  
demeure. *Videt nuptias domi parari*, elle voit  
qu'on se prépare chez nous à la noce ; *domi*  
marque la circonstance du lieu où l'on se  
préparoit à la noce : on sous-entend, *in adi-*  
*bus domi*, dans les appartemens de la maison,  
de la demeure ; ou bien *in aliquo loco domi*.  
Plaute a exprimé *ades ; omnes domi per ades*, de  
chambre en chambre, d'appartement en apar-  
tement.

Ter. And.  
act. 3. sc. 4.  
v. 34.

Plaute, C.  
fina, act. 3.  
sc. 5. v. 31.

Quand *domi* est opposé à *belli* ou *militia* on  
sous-entend *in rebus* ; Cicéron l'a exprimé, *qui-*  
*buscumque rebus vel belli, vel domi* ; alors *domi*  
se prend pour la patrie, la ville, & selon notre  
manière de parler pour la paix, le tems de la  
paix. Nous avons parlé ailleurs de ces sortes  
d'ellipses.

Cic. de Of.  
fic. l. 2. n.  
85. aliter  
xxiv.

*Oppido* se prend aussi adverbialement, come  
nous l'avons remarqué plus haut. Quand on  
fait une fois la raison des terminaisons de ces

page 48

## 212 SUBSTANTIFS &c.

sortes de mots, on peut se contenter de dire que ce sont des substantifs pris adverbialement.

Les adjectifs se prennent aussi fort souvent adverbialement; come je l'ai remarqué en parlant des adverbes; par exemple: parler haut, parler bas, parler grec & latin, grâcè & latine loqui: penser juste, sentir bon, sentir mauvais, marcher vite, voir clair, fraper fort, &c.

Ces adjectifs sont alors au neutre, & c'est une

Virg. Ec. 3.  
v. 8.

imitation des Latins: *Transversa tuentibus hircis hircis tuentibus ad negotia transversa. Recens* est très usité dans les bons auteurs, au lieu de *recenter* qui ne se trouve que dans les auteurs de la mo-

Virg. Geor.

3. v. 156.

\* Plaut. Cis-

cell. 1. 2. 16.

yène latinité: *Soie recens orto: Puerum recens natum reperire.* \* Dans ces occasions il faut sous-entendre la préposition *ad*, ou *juxta*, ou *in*; *juxta recens negotium*, ou *tempus* come nous disons, à la françoise, à la mode, à la renverse, à l'improviste, à la traverse, &c. Horace a dit *ad plenum* pour *plenè*, pleinement, abondamment, à plein:

L. 1. Ode 17.

Hor. l. 1. ode

16. v. 25.

\*\* Hor. l. 3.

ode 1. v. 34.

\*\*\* Ovid.

Amor. l. 3.

Eleg. 12. v.

41.

† Jugurt.

sub fin.

*manabit ad plenum.* On trouve aussi *in* pour *ad*: *letus in præsens animus: Jactis in altum molibus.* \*\*

*Exit in immensum foecunda licentia vatium.* \*\*\*

Ainsi quand Saluste a dit *mons immensum editus*, †

il faut sous-entendre *in*; & avec ces adjectifs on sous-entend un mot générique, *negotium*, *spatium*, *tempus*, *evum*, &c.

## II.

## SENS DETERMINE', SENS INDETERMINE'

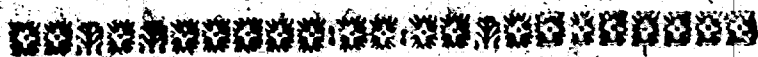
**C**haque mot a une certaine signification dans le discours ; autrement il ne signifieroit rien ; mais ce sens , quoique déterminé , ne marque pas toujours précisément un tel individu , un tel particulier ; ainsi on appelle *sens indéterminé* , ou *indéfini* , celui qui marque une idée vague , une pensée générale , qu'on ne fait point tomber sur un objet particulier ; par exemple : *on croit* , *on dit* ; ces termes ne désignent personne en particulier qui croie ou qui dise : c'est le sens indéterminé , c'est-à-dire , que ces mots ne marquent point un tel particulier de qui l'on dise qu'il croit , ou qu'il dit.

Au contraire , le sens déterminé tombe sur un objet particulier ; il désigne une ou plusieurs personnes , une ou plusieurs choses , come , *les Cartésiens croient que les animaux sont des machines* : *Cicéron dit dans ses Offices , que la bone foi* L. 1. n. 84.  
*est le lien de la société.* aliter xxiv.

On peut rapporter ici le *sens étendu* & le *sens étroit*. Il y a bien des propositions qui sont vraies dans un sens étendu , *late* , & fausses lors-

#### § 14 SENS DETERMINE, &c.

que les mots en sont pris à la rigueur, *strict* ; nous en donnerons des exemples en parlant du sens littéral.



#### III.

##### SENS ACTIF, SENS PASSIF, SENS NEUTRE.

**A** *Cif* vient de *agere*, pousser, agir, faire. Un mot est pris dans un sens actif, quand il marque que l'objet qu'il exprime, ou dont il est dit, fait une action, ou qu'il a un sentiment, une sensation.

Il faut remarquer qu'il y a des actions & des sentimens qui passent sur un objet qui en est le terme. Les Philosophes apellent *patient*, ce qui reçoit l'action d'un autre ; ce qui est le terme ou l'objet du sentiment d'un autre. Ainsi *patient* ne veut pas dire ici celui qui ressent de la douleur ; mais ce qui est le terme d'une action ou d'un sentiment. *Pierre bat Paul ; bat* est pris dans un sens actif, puisqu'il marque une action que je dis que Pierre fait ; & cette action a Paul pour objet ou pour patient. *Le Roi aime le peuple ; aime* est aussi dans un sens actif, & *le peuple* est le terme ou l'objet de ce sentiment.

Un mot est pris dans un sens passif, quand

## SENS ACTIF, &c. 213

Il marque que le sujet de la proposition, ou ce dont on parle est le terme ou le patient de l'action d'un autre : *Paul est battu par Pierre* ; *battu* est un terme passif : je juge de Paul qu'il est le terme de l'action de battre.

Je ne suis point batant, de peur d'être battu.

Molière  
cocu imag.  
sc. xvij.

*Batant* est actif, & *battu* est passif.

Il y a des mots qui marquent de simples propriétés ou manières d'être, de simples situations, & même des actions, mais qui n'ont point de patient ou d'objet qui en soit le terme ; c'est ce qu'on appelle le *sens neutre*. *Neutre* veut dire *ni l'un ni l'autre*, c'est-à-dire, ni actif ni passif. Un verbe qui ne marque ni une action qui ait un patient, ni une passion, c'est-à-dire, qui ne marque pas que l'objet dont on parle soit le terme d'une action, ce verbe, dis-je, n'est ni actif ni passif ; & par conséquent il est appelé *neutre*.

*Aimer*, aimer, chérir ; *diligere*, avoir de l'amitié, de l'affection, sont des verbes actifs.

*Amari*, être aimé, être chéri ; *diligi*, être celui pour qui l'on a de l'amitié, sont des verbes passifs : mais *sedere*, être assis, est un verbe neutre ; *ardere*, être alumé ; être ardent, est aussi un verbe neutre.

## 316 SENS ACTIF,

Souvent les verbes actifs se prennent dans un sens neutre, & quelquefois les verbes neutres se prennent dans un sens actif: *écrire une lettre* est un sens actif; mais quand on demande, *Que fait Monsieur?* & qu'on répond, *il écrit, il dort, il chante, il danse*; tous ces verbes là sont pris alors dans un sens neutre. Quand Virgile dit que Turnus entra dans un emportement que rien ne put apaiser, *implacabilis ardet*; *ardet* est alors un verbe neutre: Mais quand le même Poète, pour dire que Coridon aimoit Alexis éperdument, *Ec. 2. v. 1.* se sert de cette expression, *Coridon ardebat Alexin*, alors *ardebat* est pris dans un sens actif, quoiqu'on puisse dire aussi *ardebat nata Alexin*, brûloit pour Alexis.

*Requiescere*, se reposer, être oisif, être en repos, est un verbe neutre. Virgile l'a pris dans un sens actif lorsqu'il a dit:

*Eccl. 8. v. 4.* Et mutata suos requierunt flumina cursus:

Les fleuves changés, c'est-à-dire, contre leur usage, contre leur nature, arêterent le cours de leurs eaux, *retinuerunt suos cursus*.

Simon dans l'Andrienne rapèle à Sosie les bienfaits dont il l'a comblé: » Me remettre » ainsi vos bienfaits devant les yeux, lui dit

» Soſie, c'eſt me reprocher que je les ai oubliés. *Iſtac commemoratio, quaſi exprobratio eſt immémoris beneficii.* Les interprètes d'acord entre eux pour le fonds de la penſée, ne le ſont pas pour le ſens d'*immémoris* : ſe doit-il prendre dans un ſens actif, ou dans un ſens paſſif? Madame Dacier dit que ce mot peut être expliqué des deux manières: *exprobratio mei immémoris*, & alors *immémoris* eſt actif; ou bien, *exprobratio beneficii immémoris*, le reproche d'un bienfait oublié; & alors *immémoris* eſt paſſif. Selon cette explication, quand *immemor* veut dire *celui qui oublie*, il eſt pris dans un ſens actif; au lieu que quand il ſignifie *ce qui eſt oublié*, il eſt dans un ſens paſſif, du moins par raport à notre manière de traduire.

Mais ne pouroit-on pas ajouter qu'en latin *immemor* veut dire ſouvent *qui n'eſt pas demeuré dans la mémoire*? Tacite a dit *immemor beneficii*; un bienfait qui n'eſt pas demeuré dans la mémoire, ou ſelon notre manière de parler, un bienfait oublié. Horace \* a dit *memor nota*, une marque qui dure long-tems, qui fait reſſouvenir. Virgile \*\* a dit dans le même ſens *memor ira*, une colère qui demeure long-tems dans le cœur; ainſi *immémoris* ſeroit dans un ſens neutre en latin.

Ter. And.  
act. 1. ſc. 1.  
v. 17.

\* Horace, l.  
1. Od. 13.

\*\* Æn. l. 1.  
v. 4.

Que fait Monsieur ? Il joue : jouer est pris alors dans un sens neutre : mais quand on dit , il joue gros jeu ; il joue est pris dans un sens actif , & gros jeu est le régime de il joue.

Danser est un verbe neutre ; mais danser une courante ; danser un menuet ; danser est alors un verbe actif.

Les Latins ont fait le même usage de saltare qui répond à danser. Saluste a dit de Sémpronie qu'elle savoit mieux chanter & danser qu'une honête femme ne doit le savoir,

Salust. Ca-  
til.

*Pfällere & saltare elegantius, quam necesse est proba:*  
(supplé) *docta erat* «*at*» *pfällere & saltare* : saltare est pris alors dans un sens neutre : mais lorsqu'Horace a dit *Saltare Cyclopa* , danser le Cyclope ; saltare est pris alors dans un sens actif.

Hor. l. 1. Sat.  
5. v. 63.

Remarq.  
inibid.

« Les Grecs & les Latins , dit Monsieur Dacier , ont dit danser le Cyclope , danser Glaucus , danser Ganimède , Leda ; Europe , &c , c'est-à-dire , représenter en dansant les aventures du Cyclope , de Glaucus , &c.

† Hor. l. 2.  
Sat. 3. v. 67.

Le même poète a dit † *Fufius ebrius Ilionam edormit* , le comédien Fufius en représentant

\* Ter. Adel-  
ph. act. 5.

Ilione endormie , s'endort lui-même come un home ivre qui cuve son vin. Térence a dit \*

sc. 2. v. 11.

*edormiscam hoc villi* , je cuverai mon vin : &

\*\* Plaut.

Rud. act. 2.

Plaute , \*\* *edormiscam hanc crapulam* , & dans

sc. 7. v. 28.

## SENS PASSIF, &c. 219

dans l'Amphitruon il a dit \* *edormiscat unum* \*id. Amph. act. 2. sc. 2. v. 65.  
*sonnum*, come nous disons *dormir un homme*.  
 Vous voyez que dans ces exemples *edormire* &  
*edormiscere* se prennent dans un sens actif.

Cette remarque sert à expliquer ces façons  
 de parler *itur, faveatur, &c.*, ces verbes neutres se  
 prennent alors en latin dans un sens passif, &  
 marquent que l'action qu'ils signifient est fai-  
 te : *iter itur*, l'action d'aller se fait. Voyez  
 ce que nous en avons dit dans la syntaxe :  
 l'action que le verbe signifie sert alors de no-  
 minatif au verbe même, selon la remarque  
 des anciens Grammairiens. \*\*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

### IV.

#### SENS ABSOLU, SENS RELATIF.

**U**N mot est pris dans un sens absolu ;  
 lorsqu'il exprime une chose considérée  
 en elle-même sans aucun rapport à une autre.

\*\* *Ut curritur à me, pro curro; vel statur à te, pro stat:*  
*sedetur ab illo, pro sedet ille* : in eis potest ipsa res intelli-  
 gi voce passiva ; ut *curritur cursus, bellatur bellum*. *Priscianus*, lib. xvii. c. de Pronominum constructione.

*Et Vossius s'exprime en ces termes, verba accusativa*  
*habent suæ originis vel cognatæ significationem* : prioris gé-  
 neris apud Térentium est *ludere ludum*. *Eun. act. 3. sc.*  
*5. v. 39.* Apud Maronem *furere furem*. *Æn. l. 12. v.*  
*685.* Donatus *Archaismum vocat, mallet Atticismum di-*  
*xisset* . . . . . quia sic locutos constat, non eos modò qui  
 desita & obsoleta amant, sed optimos quoque optimi ævi  
 scriptores. &c. *Vossius de Constructione*, pag. 409.

*Absolu* vient d'*absolutus*, qui veut dire achevé, accompli, qui ne demande rien d'avantage ; par exemple, quand je dis que *le soleil est lumineux*, cette expression est dans un sens absolu ; celui à qui je parle n'attend rien de plus, par rapport au sens de cette phrase.

Mais si je disois que *le soleil est plus grand que la terre*, alors je considérerois le soleil par rapport à la terre, ce seroit un sens relatif ou respectif. Le sens relatif ou respectif est donc lorsqu'on parle d'une chose par rapport à quelque autre : c'est pour cela que ce sens s'appelle aussi *respectif*, du latin *respicere*, regarder ; parce que la chose dont on parle, en regarde, pour ainsi dire, une autre ; elle en rapècle l'idée ; elle y a du rapport, elle s'y rapporte ; de là vient *relatif*, de *referre* rapporter. Il y a des mots relatifs, tels que *père*, *fils*, *époux*, &c ; nous en avons parlé ailleurs.

## V.

## SENS COLLECTIF, SENS DISTRIBUTIF.

**C**ollectif vient du latin *colligere*, qui veut dire *recueillir*, *assembler*. Distributif vient de *distribuer*, qui veut dire *distribuer*, *partager*.

## SENS COLLECTIF, &c. 227

*La femme aime à parler* : cela est vrai en parlant des femmes en général ; ainsi le mot de *femme* est pris là dans un sens collectif ; mais la proposition est fautive dans le sens distributif, c'est-à-dire, que cela n'est point vrai de chaque femme en particulier.

*L'homme est sujet à la mort* ; cela est vrai dans le sens collectif, & dans le sens distributif.

Au lieu de dire *le sens collectif* & *le sens distributif*, on dit aussi *le sens général* & *le sens particulier*.

Il y a des mots qui sont collectifs, c'est-à-dire, dont l'idée représente un tout en tant que composé de parties actuellement séparées, & qui forment autant d'unités ou d'individus particuliers : tels sont *armée*, *république*, *régiment*.



## VI.

### SENS EQUIVOQUE, SENS LOUCHE.

Il y a des mots & des propositions équivoques. Un mot est équivoque, lorsqu'il signifie des choses différentes : comme *chœur*, assemblée de plusieurs personnes qui chantent ; *cœur*, partie intérieure des animaux ; *autel*, table sur quoi l'on fait des sacrifices aux Dieux ; *hôtel*, gran-

## 111 SENS EQUIVOQUE,

de maison. Ces mots sont équivoques, du moins dans la prononciation. *Lion*, nom d'un animal; *Lion*, nom d'une constellation, d'un signe céleste; *Lion*, nom d'une vile. *Coin*, sorte de fruit; *coin*, angle, endroit; *coin*, instrument avec quoi l'on marque les monnoies & les médailles; *coin*, instrument qui sert à fendre du bois; *coin* est encore un terme de manège, &c.

Molière;  
mariage  
forcé, sc. 4.

*De quelle langue voulez-vous vous servir avec moi ?* dit le docteur Pancrace, parlant à Sganarèle : *de la langue que j'ai dans ma bouche*, répond Sganarèle : où vous voyez que par *langue* l'un entend *langage*, *idiome*; & l'autre entend, come il le dit, la langue que nous avons dans la bouche.

Dans la suite d'un raisonnement, on doit toujours prendre un mot dans le même sens qu'on l'a pris d'abord; autrement on ne raisonneroit pas juste; parce que ce seroit ne dire qu'une même chose de deux choses différentes: car, quoique les termes équivoques se ressembtent quant au son, ils signifient pourtant des idées différentes; ce qui est vrai de l'une n'est donc pas toujours vrai de l'autre.

Une proposition est équivoque, quand le sujet ou l'attribut présente deux sens à l'esprit;

ou quand il y a quelque terme qui peut se rapporter ou à ce qui précède, ou à ce qui suit : c'est ce qu'il faut éviter avec soin, afin de s'acoutumer à des idées précises.

Il y a des mots qui ont une construction louche, c'est lorsqu'un mot patoit d'abord se rapporter à ce qui précède & que cependant il se rapporte à ce qui suit : par exemple, dans cette chanson si connue, d'un de nos meilleurs opéra,

Tu fais charmer,  
Tu fais desarmer,  
Le Dieu de la guerre;  
Le Dieu du tonnerre  
Se laisse enflamer.

*Le Dieu du tonnerre* paroît d'abord être le terme de l'action de *charmer* & de *desarmer*, aussi-bien que *le Dieu de la guerre* : cependant, quand on continue à lire, on voit aisément que *le Dieu du tonnerre* est le nominatif ou le sujet de *se laisse enflamer*.

Toute construction ambiguë, qui peut signifier deux choses en même tems, ou avoir deux rapports différens, est appelée *équivoque*, ou *louche*. *Louche* est une sorte d'équivoque, souvent facile à démêler. *Louche* est ici un terme

## 224 SENS ÉQUIVOQUE.

métaphorique : car comme les personnes louches paroissent regarder d'un côté pendant qu'elles regardent d'un autre, de même dans les constructions louches, les mots semblent avoir un certain rapport, pendant qu'ils en ont un autre ; mais quand on ne voit pas aisément quel rapport on doit leur donner, on dit alors qu'une proposition est équivoque, plutôt que de dire simplement qu'elle est louches.

Les pronoms de la troisième personne sont souvent des sens équivoques ou louches, surtout quand ils ne se rapportent pas au sujet de la proposition : Je pourrais en rapporter un grand nombre d'exemples de nos meilleurs auteurs, je me contenterai de celui-ci :

Table gé-  
néalogique  
des Rois de  
France de  
la maison  
de Bour-  
bon.

» François I. érigea Vendôme en Duché-  
» Pairie en faveur de Charles de Bourbon ; &  
» *il* le mena avec lui à la conquête du duché  
» de Milan, où *il* se comporta vaillamment.  
» Quand ce Prince eut été pris à Pavie, *il* ne  
» voulut pas accepter la régence qu'on lui  
» proposoit : *il* fut déclaré chef du conseil, *il*  
» continua de travailler pour la liberté du  
» Roi ; & quand *il* fut délivré, *il* continua à  
» le bien servir.

Il n'y a que ceux qui sont déjà au fait de  
l'histoire

l'histoire qui puissent démêler les divers rapports de *ce Prince* & de tous ces *il*. Je crois, qu'en ces occasions il vaut mieux répéter le mot, que de se servir d'un pronom dont le rapport n'est aperçu que par ceux qui savent déjà ce qu'ils lisent. On évitoit facilement ces sens louches en latin, par les usages différens de *suus*, *ejus*, *hic*, *ille*, *is*, *iste*.

Quelquefois, pour abrégé, on se contente de faire une proposition de deux membres, dont l'un est négatif & l'autre affirmatif, & on les joint par une conjonction : cette sorte de construction n'est pas régulière, & fait souvent des équivoques ; par exemple :

L'amour n'est qu'un plaisir, & l'honneur un devoir.

L'Académie \* a remarqué que Corneille devoit dire :

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

En effet, ces mots *n'est que*, du premier membre, marquent une négation, ainsi ils ne peuvent pas se construire encore avec *un devoir*, qui est dans un sens affirmatif au second membre ; autrement il sembleroit que Corneille, contre son intention, eut voulu mépriser également l'amour & l'honneur.

On ne sauroit apporter trop d'attention pour

\* P

Prem. édit.  
du Cid. act.  
III. sc. 6.  
\* Sentimens  
de l'Académie  
sur le  
Cid.

## 226 SENS EQUIVOQUE.

éviter tous ces défauts : on ne doit écrire que pour se faire entendre ; la netteté & la précision sont la fin & le fondement de l'art de parler & d'écrire.

### VII.

#### DES JEUX DE MOTS ET DE LA PARONOMASE.

**A**L'ocasion des équivoques, je vais m'arrêter un moment sur les jeux de mots : il y en a de deux sortes.

1. Il y a des jeux de mots qui ne consistent que dans une équivoque ou dans une allusion : j'en ai parlé dans l'allusion ; & j'en ai donné des exemples. Les bons mots qui n'ont d'autre sel que celui qu'ils tirent d'une équivoque, ou d'une allusion fade & puérile, ne sont pas du gout des gens sensés, parce que ces mots là n'ont rien de vrai ni de solide.

2. Il y a des mots dont la signification est différente, & dont le son est presque le même : ce rapport qui se trouve entre le son des deux mots, fait une espèce de jeu, dont les Rhéteurs ont fait une figure qu'ils appellent Paronomase ; par exemple, *amantes sunt amentes*, les arnans sont des insensés : le jeu qui est dans le latin ne se retrouve pas dans le françois.

Aux funérailles de Marguerite d'Autriche,

*παροιμία, jux-  
tā : ὀνόμα,   
nomen. An.  
nominatio,  
jeu de  
mots.*

qui mourut en couche, on fit une devise, Entretien d'Ar. & d'Eug. v. r. Entf. dont le corps étoit une aurore qui apporte le jour au monde, avec ces paroles, *Dum pário, pereo*, je péris en donnant le jour.

Pour marquer l'humilité d'un homme de bien qui se cache en faisant de bonnes œuvres, on peint un ver à soie qui s'enferme dans sa coque; l'ame de cette devise est un jeu de mots: *operitur dum operatur*. Dans ces exemples & dans plusieurs autres pareils, le sens subsiste indépendamment des mots.

J'observerai à cette occasion deux autres figures qui ont du rapport à celle dont nous venons de parler: l'une s'appelle *similiter cadens*, c'est quand les différens membres ou incises d'une période finissent par des cas ou des tems dont la terminaison est semblable: l'autre s'appelle *similiter desinens*, c'est lorsque les mots qui finissent les différens membres ou incises d'une période ont la même terminaison, mais une terminaison qui n'est point une désinence de cas, de tems, ou de personne, comme quand on dit *facere fortiter, & vivere turpiter*. Ces deux dernières figures sont proprement la même; on en trouve un grand nombre d'exemples dans S. Augustin. On doit éviter les jeux de mots qui sont vides de sens:

mais quand le sens subsiste indépendamment du jeu de mots, ils ne perdent rien de leur mérite.

\*\*\*\*\*

## VIII.

SENS COMPOSÉ, SENS DIVISÉ.

Matt. c. xi.  
v. 5.

**Q**Uand l'Evangile dit *les aveugles voient les boiteux marcher* ; ces termes *les aveugles*, *les boiteux*, se prennent en cette occasion dans le sens divisé, c'est-à-dire, que ce mot *aveugles* se dit là de ceux qui étoient aveugles & qui ne le sont plus ; ils sont divisés, pour ainsi dire, de leur aveuglement, car les aveugles en tant qu'aveugles, ce qui seroit le sens composé, ne voient pas.

Matt. 26.  
v. 6.

L'Evangile parle d'un certain *Simon* appelé *le lépreux*, parce qu'il l'avoit été, c'est le sens divisé.

1. Cor. c. 6.  
v. 9.

Ainsi, quand S. Paul a dit que les idolâtres n'entreront pas dans le royaume des cieux, il a parlé des idolâtres dans le sens composé, c'est-à-dire, de ceux qui demeureront dans l'idolâtrie. Les idolâtres entant qu'idolâtres n'entreront pas dans le royaume des cieux : c'est le sens composé ; mais les idolâtres qui auront quitté l'idolâtrie & qui au-

ront fait pénitence, entreront dans le royaume des cieux : c'est le sens divisé.

Apelles ayant exposé, selon sa coutume, un tableau à la critique du public, un cordonnier censura la chaussure d'une figure de ce tableau : Apelles réforma ce que le cordonnier avoit blâmé : mais le lendemain le cordonnier ayant trouvé à redire à une jambe, Apelles lui dit qu'un cordonnier ne devoit juger que de la chaussure ; d'où est venu le proverbe *ne sutor ultra crepidam*. *supple, jūct.*

La récusation qu'Apelles fit de ce cordonnier, étoit plus piquante que raisonnable : un cordonnier, en tant que cordonnier, ne doit juger que de ce qui est de son métier ; mais, si ce cordonnier a d'autres lumières, il ne doit point être récusé, par cela seul qu'il est cordonnier : En tant que cordonnier, ce qui est le sens composé, il juge si un soulier est bien fait & bien peint ; & tant qu'il a des connoissances supérieures à son métier, il est juge compétant sur d'autres points ; il juge alors dans le sens divisé, par rapport à son métier de cordonnier.

Ovide parlant du sacrifice d'Iphigénie, dit que l'intérêt public triompha de la tendresse paternelle, le Roi vainquit le père :

Ovid. Met.  
LXII. v. 29.

Postquam pietatem pública causa  
Rexque patrem vicit.

Ces dernières paroles sont dans un sens divisé : Agamemnon se regardant come Roi, étouffe les sentimens qu'il ressent come père.

Dans le sens composé, un mot conserve sa signification à tous égards, & cette signification entre dans la composition du sens de toute la phrase ; au lieu que dans le sens divisé, ce n'est qu'en un certain sens, & avec restriction, qu'un mot conserve son ancienne signification : *Les aveugles voient*, c'est-à-dire, ceux qui ont été aveugles.



## I X.

## SENS LITERAL, SENS SPIRITUEL.

August.  
Gen. ad lit.  
lib. 8. c. 2.  
Tom. III.

**L**E sens literal est celui que les mots excitent d'abord dans l'esprit de ceux qui entendent une langue ; c'est le sens qui se présente naturellement à l'esprit. Entendre une expression littéralement, c'est la prendre au pié de la lettre. *Quæ dicta sunt secundum litteram accipere ; id est ; non aliter intelligere quam*

*littera sonat* ; c'est le sens que les paroles signifient immédiatement, *is quem verba immediate significant*.

*Le sens spirituel*, est celui que le sens littéral renferme, il est enté, pour ainsi dire, sur le sens littéral ; c'est celui que les choses significées par le sens littéral font naître dans l'esprit. Ainsi dans les paraboles, dans les fables, dans les allégories, il y a d'abord un sens littéral : on dit, par exemple, qu'un loup & un agneau vinrent boire à un même ruisseau : que le loup aiant cherché querèle à l'agneau, il le dévora. Si vous vous attachez simplement à la lettre, vous ne verrez dans ces paroles qu'une simple aventure arrivée à deux animaux ; mais cette narration a un autre objet ; on a dessein de vous faire voir que les foibles sont quelquefois opprimés par ceux qui sont plus puissans ; & voilà le sens spirituel, qui est toujours fondé sur le sens littéral.

*Division du sens littéral.*

*Le sens littéral* est donc de deux sortes.

1. Il y a un *sens littéral-rigoureux* ; c'est le sens propre d'un mot, c'est la lettre prise à la rigueur, *stricte*.

2. La seconde espèce de sens littéral, c'est celui que les expressions figurées dont nous avons parlé présentent naturellement à l'esprit de ceux qui entendent bien une langue, c'est un *sens littéral-figuré* ; par exemple, quand on dit d'un politique qu'il *sème à propos la division entre ses propres ennemis* ; *semer* ne se doit pas entendre à la rigueur selon le sens propre, & de la même manière qu'on dit *semer du blé* ; mais ce mot ne laisse pas d'avoir un sens littéral, qui est un sens figuré qui se présente naturellement à l'esprit. La lettre ne doit pas toujours être prise à la rigueur, elle tue, dit S. Paul. On ne doit point exclure des termes toute signification métaphorique & figurée. Il faut bien se garder, dit S. Augustin, \* de prendre à la lettre une façon de parler figurée, & c'est à cela qu'il faut appliquer ce passage de S. Paul, *la lettre tue & l'esprit donne la vie*.

1. Cor. 3.  
7. 6.

Il faut s'attacher au sens que les mots excitent naturellement dans notre esprit, quand nous ne sommes point prévenus, & que nous

\* In principio cavendum est ne figuratam locutionem ad litteram accipias ; & ad hoc enim pertinet quod ait Apostolus, *littera occidit, spiritus autem vivificat*. August. de Doctr. Christ. l. 3. c. 5. t. 111. Parisiis 1685.

## DU SENS LITERAL. ° 233

somes dans l'état tranquille de la raison : voilà le véritable sens literal-figuré, c'est celui-là qu'il faut donner aux loix, aux canons, aux textes des coutumes, & même à l'Ecriture Sainte.

Quand J. C. a dit que *celui qui met la main à la charue, & qui regarde derrière lui, n'est point propre pour le Royaume de Dieu* ; on voit bien qu'il n'a pas voulu dire qu'un laboureur qui en travaillant tourne quelquefois la tête n'est pas propre pour le ciel : le vrai sens que ces paroles présentent naturellement à l'esprit, c'est que ceux qui ont comencé à mener une vie chrétienne, & à être les disciples de Jésus-Christ, ne doivent pas changer de conduite ni de doctrine, s'ils veulent être sauvés ; c'est donc là un sens literal-figuré. Il en est de même de ces autres passages de l'Evangile, où J. C. dit, \* de présenter la joue gauche à celui qui nous a frapés sur la droite, \*\* de s'arracher la main ou l'œil qui est un sujet de scandale ;

Luc. c. 9.  
v. 62.

\* Matt. c. 5.  
v. 39.  
\*\* ibid. v.  
29. 30.

Il faut entendre ces paroles de la même manière qu'on entend toutes les expressions métaphoriques & figurées : ce ne seroit pas leur donner leur véritable sens, que de les entendre selon le sens literal pris à la rigueur ; elles doivent être entendues selon la seconde

sorte de sens littéral qui réduit toutes ces façons de parler figurées à leur juste valeur, c'est-à-dire, au sens qu'elles avoient dans l'esprit de celui qui a parlé, & qu'elles excitent dans l'esprit de ceux qui entendent la langue où l'expression figurée est autorisée par l'usage. \* » Lorsque nous donnons au blé le nom de *Cérès*, dit Cicéron, & au vin le nom de *Bacchus*, nous nous servons d'une façon de parler usitée en notre langue, & personne n'est assez dépourvu de sens pour prendre ces paroles à la rigueur de la lettre.

On se sert dans toutes les nations policées de certaines expressions ou formules de politesse, qui ne doivent point être prises dans le sens littéral-étroit. *J'ai l'honneur de... Je vous baise les mains : Je suis votre très-humble & très-obéissant serviteur.* Cette dernière façon de parler, dont on se sert pour finir les lettres, n'est jamais regardée que come une formule de politesse.

On dit de certaines personnes, *c'est un fou, c'est une fole* : ces paroles ne marquent pas toujours

\* Cum fruges *Cérèrem*, vinum *liberum* dicimus, genere nos quidem sermonis utimur usitato : sed eoque tam amèntem esse putas qui &c. Cic. de Nat. Deor. l. 3. n. 41. aliter XVI.

que la personne dont on parle ait perdu l'esprit au point qu'il ne reste plus qu'à l'enfermer ; on veut dire seulement que c'est une personne qui suit ses caprices ; qui ne se prête pas aux réflexions des autres , qu'elle n'est pas toujours maîtresse de son imagination , que dans le tems qu'on lui parle elle est occupée ailleurs , & qu'ainsi on ne sauroit avoir avec elle ce commerce réciproque de pensées & de sentimens , qui fait l'agrément de la conversation & le lien de la société. L'homme sage est toujours en état de tout écouter , de tout entendre , & de profiter des avis qu'on lui donne.

Dans l'ironie , les paroles ne se prennent point dans le sens literal proprement dit ; elles se prennent selon le sens literal - figuré , c'est-à-dire , selon ce que signifient les mots accompagnés du ton de la voix & de toutes les autres circonstances.

Il y a souvent dans le langage des hommes un sens literal qui est caché , & que les circonstances des choses découvrent : Ainsi il arrive souvent que la même proposition a un tel sens dans la bouche ou dans les écrits d'un certain homme , & qu'elle en a un autre dans les discours & dans les ouvrages d'un autre homme : mais

il ne faut pas légèrement donner des sens de-savantageux aux paroles de ceux qui ne pensent pas en tout comme nous ; il faut que ces sens cachés soient si facilement dévoilés par les circonstances ; qu'un homme de bon sens qui n'est pas prévenu ne puisse pas s'y méprendre. Nos préventions nous rendent toujours injustes, & nous font souvent prêter aux autres des sentimens qu'ils détestent aussi sincèrement que nous les détestons.

Au reste , je viens d'observer que le sens littéral-figuré est celui que les paroles excitent naturellement dans l'esprit de ceux qui entendent la langue où l'expression figurée est autorisée par l'usage : ainsi pour bien entendre le véritable sens littéral d'un auteur , il ne suffit pas d'entendre les mots particuliers dont il s'est servi , il faut encore bien entendre les façons de parler usitées dans la langue de cet auteur ; sans quoi , ou l'on n'entendra point le passage , ou l'on tombera dans des contresens. En françois *doner parole* veut dire *promettre* ; en latin *verba dare* signifie *tromper* : *Pœnas dare alicui* ne veut pas dire donner de la peine à quelqu'un , lui faire de la peine ; il veut dire au contraire *être puni par quelqu'un* , lui donner la satisfaction qu'il exige de nous , lui donner

## DU SENS LITERAL. 237

notre suplice en paiement, come on paye une amende. Quand Propertius dit à Cinthie, *dabis mihi perſida pœnas*, il ne veut pas dire *perſide*, vous m'alez cauſer bien des tourmens, il lui dit au contraire qu'il la fera repentir de ſa perfidie. Il n'eſt pas poſſible d'entendre le ſens literal de l'Ecriture Sainte, ſi l'on n'a aucune connoiſſance des hébraiſmes & des hellénismes, c'eſt-à-dire, des façons de parler de la langue hébraïque & de la langue grèque. Lorsque les interprètes traduiſent à la rigueur de la lettre, ils rendent les mots & non le véritable ſens : delà vient qu'il y a, par exemple, dans les Pſeaumes, pluſieurs verſets qui ne ſont pas intelligibles en latin. *Montes Dei* ne veut pas dire des montagnes conſacrées à Dieu, mais de hautes montagnes. L. 2. Eleg. 5. v. 3.

Dans le Nouveau Teſtament même il y a pluſieurs paſſages qui ne ſauroient être entendus, ſans la connoiſſance des idiotismes, c'eſt-à-dire, des façons de parler des auteurs originaux. Le mot hébreu qui répond au mot latin *verbum*, ſe prend ordinairement en hébreu pour *choſe* ſignifiée par la parole ; c'eſt le mot générique qui répond à *negotium* ou *res* des Latins. *Tranſeamus uſque Bethléem, & videamus hoc verbum quod factum eſt*. Paſſons juſqu'à Bethléem Pſal. 35. v. 7. Luc. c. 2. v. 15.

& voyons ce qui y est arrivé. Ainsi lorsqu'au 3<sup>e</sup>. verset du chapitre 8. du Deutéronome, il est dit (*Dens*) *dedit tibi cibum manna quod ignorabas tu & patres tui; ut ostenderet tibi quod non in solo pane vivat homo, sed in omni verbo quod egreditur de ore Dei.* Vous voyez que *in omni verbo* signifie *in omni re*; c'est-à-dire; de tout ce que Dieu dit, ou veut, qui serve de nourriture. C'est dans ce même sens que Jésus-Christ a cité ce passage: Le démon lui proposoit de changer les pierres en pain, il n'est pas nécessaire de faire ce changement, répond Jésus-Christ, car l'homme ne vit pas seulement de pain, il se nourrit encore de tout ce qu'il plaît à Dieu de lui donner pour nourriture, de tout ce que Dieu dit qui servira de nourriture; voilà le sens littéral; celui qu'on donne communément à ces paroles, n'est qu'un sens moral.

Matt. c. 4.  
v. 4.

### *Division du sens spirituel.*

Le sens spirituel est aussi de plusieurs sortes. 1. Le sens moral, 2. Le sens allégorique, 3. Le sens anagogique.

#### *1. Sens moral.*

Le sens moral est une interprétation selon laquelle on tire quelque instruction pour les

mœurs. On tire un sens moral des histoires, des fables, &c. Il n'y a rien de si prophane dont on ne puisse tirer des moralités, ni rien de si sérieux qu'on ne puisse tourner en burlesque. Telle est la liaison que les idées ont les unes avec les autres : le moindre rapport réveille une idée de moralité dans un homme dont le goût est tourné du côté de la morale ; & au contraire celui dont l'imagination aime le burlesque, trouve du burlesque partout.

Thomas Walleis, Jacobin Anglois, fit imprimer vers la fin du XV. siècle, à l'usage des prédicateurs une explication morale des métamorphoses d'Ovide. \* Nous avons le Virgile travesti de Scaron. Ovide n'avoit point pensé à la morale que Walleis lui prête ; & Virgile n'a jamais eu les idées burlesques que Scaron a trouvées dans son *Enéide*. Il n'en est pas de même des fables morales ; leurs auteurs mêmes nous en découvrent les moralités ; elles sont tirées du texte come une conséquence est tirée de son principe.

\* *Metamorphosis Ovidiana moraliter à Magistro Thoma Walleis Anglicò, de professione prædicatòrum sub S. Dominico explanata. Ce livre rare fut traduit en 1484. v. le P. Echard, T. 1. p. 598. & M. Maittaire, Annales Typographiques T. 1. p. 176.*

## 2. Sens Allégorique.

Le *sens allégorique* se tire d'un discours, qui, à le prendre dans son sens propre, signifie toute autre chose: c'est une histoire qui est l'image d'une autre histoire, ou de quelque autre pensée. Nous avons déjà parlé de l'allégorie.

L'esprit humain a bien de la peine à demeurer indéterminé sur les causes dont il voit, ou dont il ressent les effets: ainsi lorsqu'il ne conoit pas les causes, il en imagine, & le voilà satisfait. Les Païens imaginèrent d'abord des causes frivoles de la plupart des effets naturels: l'amour fut l'effet d'une divinité particulière: Prométhée vola le feu du ciel: Cérès inventa le blé: Bacchus le vin, &c. Les recherches exactes sont trop pénibles, & ne sont pas à la portée de tout le monde. Quoiqu'il en soit, *le vulgaire superstitieux*, dit le P. Sanadon, \* fut la dupe des visionnaires qui inventèrent toutes ces fables.

\* Poésies  
d'Hor. T. 1.  
p. 504.

Dans la suite quand les Païens comencèrent à se policer & à faire des réflexions sur ces histoires fabuleuses, il se trouva parmi eux des mystiques qui en envelopèrent les absurdités sous le voile des allégories & des sens figurés,

figurés, auxquels les premiers auteurs de ces fables n'avoient jamais pensé.

Il y a des pièces allégoriques en prose & en vers : les auteurs de ces ouvrages ont prétendu qu'on leur donat un sens allégorique ; mais dans les histoires, & dans les autres ouvrages dans lesquels il ne paroît pas que l'auteur ait songé à l'allégorie, il est inutile d'y en chercher. Il faut que les histoires dont on tire ensuite des allégories aient été composées dans la vue de l'allégorie ; autrement les explications allégoriques qu'on leur donne ne prouvent rien ; & ne sont que des applications arbitraires dont il est libre à chacun de s'amuser comme il lui plaît, pourvu qu'on n'en tire pas des conséquences dangereuses.

Quelques auteurs \* ont trouvé une image des révolutions arrivées à la langue latine, dans la statue \*\* que Nabuchodonosor vit en songe ; ils trouvent dans ce songe une allégorie de ce qui devoit arriver à la langue latine.

\* Indiculus historico-chronologicus in Fabri Thesaurus.  
\*\* Daniel 2 : v. 31.

Cette statue étoit extraordinairement grande ; la langue latine n'étoit-elle pas répandue presque par tout.

La tête de cette statue étoit d'or, c'est le

Q

siècle d'or de la langue latine ; c'est le tems de Térence , de César , de Cicéron , de Virgile ; en un mot , c'est le siècle d'Auguste.

La poitrine & les bras de la statue étoient d'argent ; c'est le siècle d'argent de la langue latine ; c'est depuis la mort d'Auguste jusqu'à la mort de l'Empereur Trajan , c'est-à-dire , jusqu'environ cent ans après Auguste.

Le ventre & les cuisses de la statue étoient d'airain ; c'est le siècle d'airain de la langue latine , qui comprend depuis la mort de Trajan jusqu'à la prise de Rome par les Gots , en 410.

Les jambes de la statue étoient de fer , & les piés partie de fer & partie de terre ; c'est le siècle de fer de la langue latine , pendant lequel les différentes incursions des barbares plongèrent les homes dans une extrême ignorance ; à peine la langue latine se conservait-elle dans le langage de l'Eglise.

Enfin une pierre abatit la statue ; c'est la langue latine qui cessa d'être une langue vivante.

C'est ainsi qu'on raporte tout aux idées dont on est préoccupé.

Les sens allégoriques ont été autrefois fort à la mode , & ils le sont encore en Orient ;

on en trouvoit partout jusques dans les nombres. Métrodore de Lampsaque, au rapport de Tatien, avoit tourné Homère tout entier en allégories. On aime mieux aujourd'hui la réalité du sens littéral. Les explications mystiques de l'Ecriture Sainte, qui ne sont point fixées par les Apôtres, ni établies clairement par la révélation, sont sujettes à des illusions qui mènent au fanatisme.

Huet. Origénianor. l. 1. 2. quæst. 13. P. 171. Traité du sens littéral & du sens mystique, selon la doctrine des Pères. A Paris, chez Jacques Vincent.

### 3. Sens Anagogique.

Le sens anagogique n'est guère en usage, que lorsqu'il s'agit des différens sens de l'Ecriture Sainte. Ce mot *anagogique* vient du grec ἀναγωγῆς qui veut dire élévation : ἀνα, dans la composition des mots, signifie souvent, au dessus, en haut & ἀγωγῆς veut dire conduite ; ἀγω, je conduis : ainsi le sens anagogique de l'Ecriture Sainte est un sens mystique, qui élève l'esprit aux objets célestes & divins de la vie éternelle dont les Saints jouissent dans le ciel.

Le sens littéral est le fondement des autres sens de l'Ecriture Sainte. Si les explications qu'on en donne ont rapport aux mœurs, c'est le sens moral.

Si les explications des passages de l'ancien

Qij

Testament regardent l'Eglise & les mystères de notre Religion par analogie ou ressemblance, c'est le sens allégorique; ainsi le sacrifice de l'agneau pascal, le serpent d'airain élevé dans le désert, étoient autant de figures du sacrifice de la croix.

Enfin, lorsque ces explications regardent l'Eglise triomphante & la vie des bienheureux dans le ciel, c'est le sens anagogique; c'est ainsi que le sabbat des Juifs est regardé comme l'image du repos éternel des bienheureux. Ces différens sens, qui ne sont point le sens littéral, ni le sens moral, s'appellent aussi en général *sens tropologique*, c'est-à-dire, *sens figuré*. Mais comme je l'ai déjà remarqué; il faut suivre dans le sens allégorique & dans le sens anagogique ce que la révélation nous en apprend; & s'appliquer surtout à l'intelligence du sens littéral, qui est la règle infailible de ce que nous devons croire & pratiquer pour être sauvés.



## X.

## DU SENS ADAPTÉ,

ou que l'on donne par allusion.

**Q**uelquefois on se sert des paroles de l'Ecriture Sainte ou de quelque auteur profane, pour en faire une application particulière qui convient au sujet dont on veut parler, mais qui n'est pas le sens naturel & littéral de l'auteur dont on les emprunte, c'est ce qu'on apèle *sensus accommodatitius*, sens adapté.

Dans les panégyriques des Saints & dans les oraisons funèbres, le texte du discours est pris ordinairement dans le sens dont nous parlons. M. Fléchier dans son oraison funèbre de M. de Turène, applique à son héros ce qui est dit dans l'Ecriture à l'occasion de Judas Macabée qui fut tué dans une bataille.

Le P. le Jeune de l'Oratoire, fameux missionnaire, s'apeloit Jean; il étoit devenu aveugle: il fut nommé pour prêcher le carême à Marseille aux Acoules; voici le texte de son premier sermon: *Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes; non erat ille lux, sed ut testi-*

Joann. c. 1.  
v. 6.

*monium perhiberet de lumine.* On voit qu'il se-

## 146 DU SENS ADAPTE.

soit allusion à son nom & à son aveuglement.

### *Remarques sur quelques passages adaptés à contre-sens.*

Il y a quelques passages des auteurs profanes qui sont come passés en proverbes, & ausquels on donne comunément un sens détourné qui n'est pas précisément le même sens que celui qu'ils ont dans l'auteur d'où ils sont tirés : en voici des exemples :

1. Quand on veut animer un jeune homme à faire parade de ce qu'il fait, ou blamer un savant de ce qu'il se tient dans l'obscurité, on lui dit ce vers de Perse :

Perf. Sat. 1.  
L. 27.

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter?

Toute votre science n'est rien, si les autres ne savent pas combien vous êtes savant. La pensée de Perse est pourtant de blamer ceux qui n'étudient que pour faire ensuite parade de ce qu'ils savent. *O tems ! ô mœurs !* s'écrie-t-il, *est-ce donc pour la gloire que vous pâlissez sur les livres ! Quoi donc ? croyez-vous que la science n'est rien, à moins que les autres ne sachent que vous êtes savant ?*

## DU SENS ADAPTE. 247

En pallor, seniumque : O mores ! usque adeone. *Perf. Sat. 1.*

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter ? *V. 27.*

• Il y a une interrogation & une surprise dans le texte, & l'on cite le vers dans un sens absolu.

2. On dit d'un home qui parle avec emphase, d'un stile ampoulé & recherché, que

• Projicit ampullas & sesquipedalia verba :

*Hor. Art  
poet, v. 97.*

il jète, il fait sortir de sa bouche des paroles enflées & des mots d'un pié & demi. Cependant ce vers a un sens tout contraire dans Horace. » La tragédie, dit ce poète, » ne s'exprime pas toujours d'un stile pompeux & élevé : Téléphe & Pélée, tous deux » pauvres, tous deux chassés de leurs pays, » ne doivent point recourir à des termes enflés, ni se servir de grands mots ; il faut » qu'ils fassent parler leur douleur d'un stile » simple & naturel, s'ils veulent nous toucher, & que nous nous intéressions à leur » mauvaise fortune : « ainsi projicit, dans Horace, veut dire il rejète.

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri

*Hor. Art  
poet, v. 97.*

Téléphus & Peleus, cum pauper & exul uterque

Projicit ampullas & sesquipedalia verba,

Si curat cor spectantis tetigisse querelâ.

Q. iiii

## 248 DU SENS ADAPTE.

M. Boileau nous donne le même précepte :

Art. poét.  
chant 3.

Que devant Troie en flamme , Hécube desolée

Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée.

Cette remarque , qui se trouve dans la plupart des comentateurs d'Horace , ne devoit point échaper aux auteurs des dictionnaires sur le mot *projicere*.

3. Souvent pour excuser les fautes d'un habile home , on cite ce mot d'Horace :

Hor. Art  
poét. v. 359

Quandôque bonus dormitat Homérus :

Come si Horace avoit voulu dire que le bon Homère s'endort quelquefois. Mais *quandôque* est là pour *quandocunque* , toutes les fois que ; & *bonus* est pris en bone part. » Je suis fâché , » dit Horace , toutes les fois que je m'aperçois » qu'Homère , cet excélent poète , s'endort , » se néglige , ne se soutient pas.

Indignor quandôque bonus dormitat Homérus.

M. Danet s'est trompé dans l'explication qu'il donne de ce passage dans son dictionnaire latin-françois sur ce mot *quandôque*.

4. Enfin pour s'excuser quand on est tombé dans quelque faute , on cite ce vers de Térence :

Heaut. act.  
v. sc. i. v. 25.

Homo sum , humani nihil à me alienum puto ,

Come si Térence avoit voulu dire *je suis homme*, je ne suis point exempt des foiblesses de l'humanité, ce n'est pas là le sens de Térence. Chrémès, touché de l'affliction où il voit Ménédème son voisin, vient lui demander quelle peut être la cause de son chagrin & des peines qu'il se donne : Ménédème lui dit brusquement qu'il faut qu'il ait bien du loisir pour venir se mêler des affaires d'autrui. » Je suis homme, » répond tranquillement Chrémès ; rien de » tout ce qui regarde les autres hommes n'est » étranger pour moi, je m'intéresse à tout ce » qui regarde mon prochain.

» On doit s'étonner, dit Madame Dacier, » que ce vers ait été si mal entendu ; après » ce que Cicéron en a dit dans le premier livre » des Offices.

Voici les paroles de Cicéron : *Est enim difficilis cura rerum alienarum, quanquam Terentianus ille Chremes humani nihil à se alienum putat.* J'ajouterai un passage de Sénèque, qui est un commentaire encore plus clair de ces paroles de Térence. Sénèque ; ce philosophe païen, explique dans une de ses lettres comment les hommes doivent honorer la majesté des Dieux : il dit que *ce n'est qu'en croyant en eux, en pratiquant de bonnes œuvres, & en tâchant de les*

1. Off. n. 19.  
aliter 11.

## 250 DU SENS ADAPTE.

imiter dans leurs perfections , qu'on peut leur rendre un culte agréable ; il parle ensuite de ce que les homes se doivent les uns aux autres.

» Nous devons tous nous regarder , dit-il ,  
 » come étant les membres d'un grand corps ;  
 » la nature nous a tous tirés de la même source , & par là nous a tous faits parens les  
 » uns des autres ; c'est elle qui a établi l'équité & la justice. Selon l'institution de la nature , on est plus à plaindre quand on nuit  
 » aux autres que quand on en reçoit du dommage. La nature nous a donné des mains pour  
 » nous aider les uns les autres ; ainsi ayons  
 » toujours dans la bouche & dans le cœur ce  
 » vers de Térence , je suis home , rien de tout ce  
 » qui regarde les homes n'est étranger pour moi. \*

\* Quomodo sint Dii colendi solet præcipi . . . Deum colit qui novit . . . Primus est Deorum cultus , Deos credere , deinde reddere illis majestatem suam , reddere bonitatem sine qua nulla majestas est : vis Deos propitiare ; bonus esto. Satis illos coluit quisquis imitatus est. Ecce altera quaestio , quomodo hominibus sit utendum . . . possim breviter hanc formulam humani officii tradere . . . membra sumus corporis magni , natura nos cognatos edidit , cum ex iisdem & in eadem \* gigneret. Hæc nobis amorem indidit mutuum & sociabiles fecit ; illa æquum iustumque composuit ; ex illius constitutione miserius est nocere quam lædi ; & illius imperio paratæ sunt ad juvandum manus. Ille versus & in pectore & in ore sit , *homo sum ; humani nihil à me alienum puto*. Habeamus in commune , quod nati sumus. Senec. Ep. xcv. \* officia.

Il est vrai en général que les citations & les applications doivent être justes autant qu'il est possible ; puisqu'autrement elles ne prouvent rien , & ne servent qu'à montrer une fausse érudition : mais il y auroit bien du rigorisme à condamner tout sens adapté.

Il y a bien de la différence entre rapporter un passage come une autorité qui prouve, ou simplement come des paroles conues, auxquelles on donne un sens nouveau qui convient au sujet dont on veut parler : dans le premier cas, il faut conserver le sens de l'auteur ; mais dans le second cas , les passages, auxquels on donne un sens différent de celui qu'ils ont dans leur auteur , sont regardés come autant de parodies, & come une sorte de jeu dont il est souvent permis de faire usage.

---

*Suite du sens adapté.*

DE LA PARODIE ET DES CENTONS.

**L**A Parodie est aussi une sorte de sens Athénée, 1 adapté. Ce mot est grec, car les Grecs 14. & 15. ont fait des parodies.

Parodie \* signifie à la lettre un chant

\* *Ἰμῳδία*, canticum. R. *παρὰ*, juxta, & *ᾠδή*, cantus, carmen. Canticum vel carmen ad alterius similitudinem compo-

composé à l'imitation d'un autre, & par extension on donne le nom de parodie à un ouvrage en vers, dans lequel on détourne dans un sens railleur des vers qu'un autre a faits dans une vue différente. On a la liberté d'ajouter ou de retrancher ce qui est nécessaire au dessein qu'on se propose; mais on doit conserver autant de mots qu'il est nécessaire pour rapeler le souvenir de l'original dont on emprunte les paroles. L'idée de cet original & l'application qu'on en fait à un sujet d'un ordre moins sérieux, forment dans l'imagination un contraste qui la surprend, & c'est en cela que consiste la plaisanterie de la parodie. Corneille a dit dans le stile grave, parlant du père de Chimène :

Le Cid, act.  
1. sc. 1.

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits.

Racine a parodié ce vers dans les Plaideurs :  
l'Intimé parlant de son père qui étoit sergent,  
dit plaisamment :

Les Plaid.  
act. 1. sc. 5.

Il gaignoit en un jour plus qu'un autre en six mois,  
Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits.

scitum; cum alterius poetæ versus jocose in aliud argumē-  
tum transferuntur.

Est etiam parodia Hermogeni, cum quis, ubi partem aliquam versus protulit, reliquum, à se, id est, de suo, oratione soluta eloquitur. *Robertson, Th. ling. græc. v. περιποίησις.*

## DU SENS ADAPTÉ. 253

Dans Corneille, *exploits* signifie *actions mémorables*, *exploits militaires* ; & dans les Plaideurs *exploits* se prend pour les *actes* ou *procédurés* que font les sergens. On dit que le grand Corneille fut offensé de cette plaisanterie du jeune Racine.

Au reste l'Académie a observé que les *rides* marquent les *années* : mais ne gravent point les *exploits*.

Sentimens  
de l'Acad.  
Fr. sur les  
vers du Cid.

Les vers les plus connus sont ceux qui sont le plus exposés à la parodie. On trouve dans les dernières éditions des œuvres de Boileau une parodie ingénieuse de quelques scènes du Cid. On peut voir aussi dans les poésies de Mad. des Houlières une parodie d'une scène de la même tragédie. Le Théâtre Italien est riche en parodies. Le Poème du VICE PUNI est rempli d'applications heureuses de vers de nos meilleurs poètes : ces applications sont autant de parodies.

Tom. 2. p.  
411. édit. de  
1726.

Des Houli.  
édit. de  
1725. pag.  
278.

Les Centons sont encore une sorte d'ouvrage qui a rapport au sens adapté. *Cento* en latin signifie, dans le sens propre, une pièce de drap qui doit être cousue à quelqu'autre pièce, & plus souvent un manteau ou un habit fait de différentes pièces rapportées : ensuite on a donné ce nom, par métaphore, à un

Kirres, cento, vestis  
e variispan-  
nis consar-  
cinata.  
κίρρεον  
πύργο.

ouvrage composé de plusieurs vers ou de plusieurs passages empruntés d'un ou de plusieurs auteurs. On prend ordinairement la moitié d'un vers & on le lie par le sens avec la moitié d'un autre vers. † On peut employer un vers tout entier & la moitié du suivant, mais on desapprouve qu'il y ait deux vers de suite d'un même auteur. Voici un exemple de cette sorte d'ouvrage, tiré des centons de Proba Falconia. \* Il s'agit de la défense que Dieu fit à Adam & à Eve de

† Variis de locis, sensibusque diversis, quadam carminis structura solidatur, in unum versum, ut cœcant cœli duo, aut unus & sequens cum medio, nam duos junctim locare ineptum est; & tres, unâ serie; mera nugæ. . . . sensus diversi ut congruant, adoptiva quæ sunt, ut cognata videantur; aliæ ne interlūceant, hiulca ne pateant. *Ausónius* Paulo. Epist. quæ prælegitur ante Edyll. xlii.

\* *Proba Falconia* varis clarissimæ a. S. Hieronymo comprobata centones de Fidei nostræ mystèris, & *Matonis* carminibus, &c. Parisiis, apud *Ægidium Gorbini* 1576. f. 27. in 8. Item Parisiis, apud *Franciscum Stephanum*. 1543.

*Les centons de Proba Falconia se trouvent aussi dans Bibliotheca Patrum, Tom. 5. Lugduni 1677. Voici ce qui est dit de cette savante & pieuse Dame dans l'Index Auctorum Bibl. Patr. Tom. 1. PROBÆ FALCONIÆ uxor non Adæphi Proconsulis, ut scribit Isidorus, sed Anticii Probi Præfecti Prætorio, postea Consul, mater Probini, Olibrii, & Probi, similiter Consulum. De quâ multa Hieronymus Epist. 8. & Baronius Tom. 4. & 5. Annalium. Scripsit Virgilio centones qui extant fol. 1218. Floruit non sub Theodósio juniore, ut vult Sixtus Sênensis, sed sub Gratiano.*

# DU SENS ADAPTE. 255

manger du fruit défendu : Proba Falconia fait parler le Seigneur en ces termes, au chapitre XVI.

- Æ. 2. 712. Vos famuli quæ dicam animis advertite vestris:  
 1. 21. Est in conspectu \* ramis felicibus arbor G. 2. 81.  
 7. 692. Quam neque fas igni cuiquam nec sternere ferro  
 7. 608. Religione sacra \* nunquam concessa moveri Æ. 3. 700.  
 11. 591. Hæc quicumque sacros \* decerpserit arbore fetus 6. 141.  
 11. 849. Morte luct meritâ, \* nec me sententia vertit 1. 241.  
 G. 2. 315. Nec tibi tam prudens quisquam persuadeat autor  
 Ec. 8. 48. Commaculare manus. \* Liceat te voce moneri 3. 461.  
 G. 3. 216. Fémina, \* nullius te blanda suasio vincat;  
 G. 7. 168. Si te digna manet divini gloriæ ruris.

Nous avons aussi les centons d'Etiène de Pleurre \* & de quelques autres. L'Empereur Valentinien, au rapport d'Ausone, s'étoit aussi amusé à cette sorte de jeu : mais il vaut mieux s'occuper à bien penser, & à bien exprimer ce qu'on pense ; qu'à perdre le tems à un travail où l'esprit est toujours dans les entraves, où la pensée est subordonnée aux mots, au lieu que ce sont les mots qu'il faut toujours subordonner aux pensées.

\* Stephani Pleurrei Æneis sacra continens acta Domini N. J. C. & primorum Martyrum Virgilio-centonibus conscripta. Parisiis, apud Adriandum Taupinart, 1618. in 4°.

Aufon. Ep.  
 ante Edyll.  
 XIII.

Ce n'étoit pas assez pour quelques écrivains, que la contrainte des centons, nous avons des ouvrages où l'auteur \* s'est interdit successivement par chapitres & selon l'ordre de l'alphabet l'usage d'une lettre, c'est-à-dire, que dans le premier chapitre il n'y a point d'*a*, dans le second point de *b*, ainsi de suite. Un autre \*\* a fait un poème dont tous les mots comencent par un *p*.

Plaúдите porcélli ; porcórum pigra propágo  
Progréditur , plures porci pinguédine pleni  
Pugnántes-pergunt. Pécudum pars prodigiósa  
Pertúrbat pede petrófas plerúmque plateás ;  
Pars portentósè populórum prata profánat.

Dans le 1x. siècle Hubaud Religieux Bé-

\* Liber absque litteris. De Aetátibus mundi & hóminis. Autóre Fábio, Claúdio, Gordiáno., Fulgéntio. Edidit P. Jacobus Hommey Augustiniánus. Piétávin. Prostat Parísii apud Viduam Caróli Coignard , 1696. *Le titre du manuscrit promet ab A usque in Z. mais l'Imprimeur n'a mis au jour que xiv. chapitres , c'est à-dire jusqu'à l'O inclusivement ; & il déclare que le copiste a égaré le reste.* Huc usque codex , cujus scriptor addit : ii decem de quibus fit mentio in título , nescio ubi sunt.

\*\* Pugna Porcórum per P. Porcium. *Ce poème est composé de 248. vers. Je l'ai vu dans un recueil qui a pour titre Nugæ Vepáles. Moréri attribue ce poème à Leo Placentius. V. PLAISANT, dans l'édition de Moréri de 1718.*

nédiclin

## DU SENS ADAPTE. 157

nédiclin, de S. Amand, dédia à l'Empereur Charles le Chauve un poème composé à l'honneur des chauves, dont tous les mots comencent par la lettre c.

Cārmina, clarisonæ, calvis cantatē Camēnæ.

\* Un autre s'est mis dans une contrainte encore plus grande, il a fait un poème de 2959. vers de six piés, dont le dernier seul est un spondée, les cinq autres sont autant de dactiles. Le second pié rime avec le quatrième, & le dernier mot d'un vers rime avec le dernier mot du vers qui le suit, à la manière de nos vers françois à rimes suivies : en voici le comencement :

Hora novissima, tēpora pēsima sunt, vigilēmus.  
Ecce minaciter imminet arbiter ille supremus.  
Imminet, imminet ut mala tēminet, æqua coronet,  
Recta remuneret, anxia liberet, æthera donet :  
Auferat aspera, duraque pondera mentis onusta,  
Sobria mūniat, improbi pūniat ; utraq̃ue justè,  
Ille piissimus ; ille gravissimus ecce venit Rex.  
Surgat homo reus, instat homo Deus, à patre judex.

Les poèmes dont je viens de parler sont au-

\* Bernardi Morlanensis, Mōnachi ordinis Cluniacēnsis,  
ad Petrum Cluniacensem Abbātem qui clāruit anno 1140.  
De Contemptu Mundi, libri tres. Ex v̄etēribus membranis  
recens descripti. Bremæ, anno 1597.

R.

jourd'hui au même rang que les acrostiches & les anagrammes. † Le gout de toutes ces sortes d'ouvrages, heureusement, est passé. Il y a eu un tems où les ouvrages d'esprit tiroient leur principal mérite de la peine qu'il y avoit à les produire, & souvent la montagne étoit récompensée de n'enfanter qu'une souris, pourvu qu'elle eut été long-tems en travail.

† L'acrostiche est une sorte d'ouvrage en vers, dont chaque vers comence par chacune des lettres qui forment un certain mot. A la tête de chaque comédie de Plaute, il y a un argument fait en acrostiche : c'est le nom de la pièce qui est le mot de l'acrostiche ; par exemple : *Amphitruo* : le premier vers de l'argument comence par un *A*, le second par un *M*, ainsi de suite. Ces argumens sont anciens, & Madame Dacier dans ses remarques sur celui de l'*Amphitruon* fait entendre que Plaute en est l'auteur.

Cicéron nous apprend qu'Ennius avoit fait des acrostiches ; *ἀκροσχηδόν* dicitur, cum deinceps ex primis versuum litteris aliquid connectitur, ut in quibusdam Enniânis. Cic. de Divinatione l. 2. n. 111. à l'iter l. 1 v.

S. Augustin, de Civ. Dei, l. xviii. c. 23. parle d'un acrostiche de la Sybille Erythrée, dont les lettres initiales formoient ce sens, *Ἰσοὺς Χρῆς Θεὸς Τίς Στυρί*.

Au reste acrostiche vient de deux mots grecs *ἀκρος*, summus, qui est à une des extrémités ; & *σχος*, versus, ordo. *ἀκροσχηδόν*, & *ἀκροσχηδόν*, τὸ ; initium versus.

A l'égard de l'anagramme ce mot est encore grec : il est composé de la préposition *ἀνα*, qui dans la composition des mots répond souvent à *retrò*, *re* ; & de *γραμμα*, lettre. L'anagramme se fait lorsqu'en déplaçant les lettres d'un mot, on en forme un autre mot, qui a une signification différente ; par exemple, de *Lorraine* on a fait *Alérion*.

Il ne paroît pas que les anagrammes aient jamais été en usage parmi les Latins.

## DU SENS ADAPTE. 259

Aujourd'hui le tems & la difficulté ne font rien à l'affaire ; on aime ce qui est vrai , ce qui instruit , ce qui éclaire , ce qui intéresse , ce qui a un objet raisonnable ; & l'on ne regarde plus les mots que come des signes auxquels on ne s'arête que pour aler droit à ce qu'ils signifient. La vie est si courte & il y a tant à apprendre à tout âge , què si l'on a le bonheur de pouvoir surmonter la paresse & l'indolence naturelle de l'esprit , on ne doit pas le mettre à la torture sur des riens , ni l'appliquer en pure perte.

Molière ;  
Misanth. act.  
1. sc. 2.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

### XI.

#### SENS ABSTRAIT, SENS CONCRET.

**C**E mot *abstrait* vient du latin *abstractus* participe d'*abstrahere*, qui veut dire *tirer, arracher, séparer de.*

Tout corps est réellement étendu en longueur , largeur & profondeur , mais souvent on pense à la longueur sans faire attention à la largeur ni à la profondeur , c'est ce qu'on apèle faire abstraction de la largeur & de la profondeur ; c'est considérer la longueur dans un sens abstrait : c'est ainsi qu'en géo-

métrie on considère le point, la ligne, le cercle, sans avoir égard ni à un tel point, ni à une telle ligne, ni à un tel cercle physique.

Ainsi en général le sens abstrait est celui par lequel on s'occupe d'une idée sans faire attention aux autres idées qui ont un rapport naturel & nécessaire avec cette idée.

1. On peut considérer le corps en général sans penser à la figure ni à toutes les autres propriétés particulières du corps physique: C'est considérer le corps dans un sens abstrait, c'est considérer la chose sans le mode, come parlent les Philosophes, *res absque modo*.

2. On peut au contraire considérer les propriétés des objets sans faire attention à aucun sujet particulier auquel elles soient attachées, *modus absque re*. C'est ainsi qu'on parle de la blancheur, du mouvement, du repos, sans faire aucune attention particulière à quelque objet blanc, ni à quelque corps qui soit en mouvement ou en repos.

L'idée dont on s'occupe par abstraction, est tirée, pour ainsi dire, des autres idées qui ont rapport à celle-là, elle en est come séparée, & c'est pour cela qu'on l'appelle idée abstraite.

L'abstraction est donc une sorte de séparation qui se fait par la pensée. Souvent on con-

fidère un tout par parties, c'est une espèce d'abstraction, c'est ainsi qu'en anatomie on fait des démonstrations particulières de la tête, ensuite de la poitrine, &c. mais c'est plutôt diviser qu'abstraire; on appelle plus particulièrement *faire abstraction*, lorsque l'on considère quelque propriété des objets sans faire attention ni à l'objet, ni aux autres propriétés, ou lorsque l'on considère l'objet sans les propriétés.

Le sens concret au contraire, c'est lorsque l'on considère le sujet uni au mode, ou le mode uni au sujet; c'est lorsque l'on regarde un sujet tel qu'il est, & que l'on pense que ce sujet & sa qualité ne font ensemble qu'une même chose; & forment un être particulier; par exemple: *ce papier blanc, cette table quarée, cette boîte ronde; blanc, quarée, ronde* sont dits alors dans un sens concret.

Ce mot *concret* vient du latin *concretus*, participe de *concrecere* croître ensemble, s'épaissir, se coaguler, être composé de; en effet, dans le sens concret, les adjectifs ne forment qu'un tout avec leurs sujets, on ne les sépare point l'un de l'autre par la pensée.

Le concret renferme donc toujours deux idées, celle du sujet, & celle de la propriété.

## 162 S'ENS ABSTRAIT,

Tous les substantifs qui sont pris adjectivement sont alors des termes concrets, ainsi quand on dit *Petrus est homo* ; *homo* est alors un terme concret, *Petrus est habens humanitatem*.

Observez qu'il y a de la différence entre faire abstraction & se servir d'un terme abstrait. On peut se servir de mots qui expriment des objets réels & faire abstraction, come quand on examine quelque partie d'un tout, sans avoir égard aux autres parties ; on peut au contraire se servir de termes abstraits sans faire abstraction, come quand on dit que la Fortune est aveugle.

### *Des termes abstraits.*

Dans le langage ordinaire *abstrait* se prend pour *subtil*, *métaphysique* : Ces idées sont *abstraites*, c'est-à-dire, qu'elles demandent de la méditation, qu'elles ne sont pas aisées à comprendre, qu'elles ne tombent point sous les sens.

On dit aussi d'un homme qu'il est *abstrait* quand il ne s'occupe que de ce qu'il a dans l'esprit sans se prêter à ce qu'on lui dit. Mais ce que j'entens ici par *termes abstraits*, ce sont les mots qui ne marquent aucun objet qui existe hors de notre imagination.

Que les homes pensent au soleil, ou qu'ils n'y pensent point, le soleil existe, ainsi le mot de soleil n'est point un terme abstrait.

Mais *beauté*, *laideur*, &c., sont des termes abstraits. Il y a des objets qui nous plaisent & que nous trouvons *beaux*, il y en a d'autres au contraire qui nous affectent d'une manière désagréable, & que nous apelons *laids*; mais il n'y a aucun être réel qui soit la beauté ou la laideur. Il y a des homes, mais *l'humanité* n'est point, c'est-à-dire, qu'il n'y a point un être qui soit *l'humanité*.

Les abstractions ou idées abstraites supposent les impressions particulières des objets, & la méditation, c'est-à-dire, les réflexions que nous faisons naturellement sur ces impressions. C'est à l'occasion de ces impressions que nous considérons ensuite séparément, & indépendamment des objets, les différentes affections qu'elles ont fait naître dans notre esprit, c'est ce que nous apelons les propriétés des objets: Je ne considérerois pas le mouvement en lui même, si je n'avois jamais vu de corps en mouvement.

Nous sommes acoutumés à donner des noms particuliers aux objets réels & sensibles, nous en donnons aussi par imitation aux idées abs-

traites, come si elles représentoient des êtres réels; nous n'avons point de moyen plus facile pour nous communiquer nos pensées.

Ce qui a surtout donné lieu aux idées abstraites, c'est l'uniformité des impressions qui ont été excitées dans notre cerveau par des objets différens & pourtant semblables en un certain point: les hommes ont inventé des mots particuliers pour exprimer cette ressemblance, cette uniformité d'impression dont ils se sont formé une idée abstraite. Les mots qui expriment ces idées nous servent à abrégier le discours, & à nous faire entendre avec plus de facilité; par exemple, nous avons vu plusieurs objets blans, ensuite pour exprimer l'impression uniforme que ces différens objets nous ont causée, & pour marquer le point dans lequel ils se ressemblent, nous nous servons du mot de *blancheur*.

Nous sommes acoutumés dès notre enfance à voir des corps qui passent successivement d'une place à une autre, ensuite pour exprimer cette propriété & la réduire à une sorte d'idée générale, nous nous servons du terme de *mouvement*. Ce que je veux dire s'entendra encore mieux par cet exemple.

Les noms que l'on donne aux tropes ou

figures dont nous avons parlé, ne représentent point des êtres réels; il n'y a point d'être, point de substance, qui soit une métaphore, ni une métonymie; ce sont les différentes expressions métaphoriques & les autres façons de parler figurées qui ont donné lieu aux maîtres de l'art d'inventer le terme de *métaphore* & les autres noms des figures: par là ils réduisent à une espèce, à une classe particulière les expressions qui ont un tour pareil selon lequel elles se ressemblent, & c'est sous ce rapport de ressemblance qu'elles sont comprises dans chaque sorte particulière de figure, c'est-à-dire, dans la même manière d'exprimer les pensées: toutes les expressions métaphoriques sont comprises sous la métaphore, elles s'y rapportent; l'idée de métaphore est donc une idée abstraite qui ne représente aucune expression métaphorique en particulier, mais seulement cette sorte d'idée générale que les hommes se sont faite pour réduire à une classe à part les expressions figurées d'une même espèce, ce qui met de l'ordre & de la netteté dans nos pensées & abrège nos discours.

Il en est de même de tous les autres noms d'arts & de sciences: la physique, par exem-

ple, n'existe point, c'est-à-dire; qu'il n'y a point un être particulier qui soit la physique: mais les hommes ont fait un grand nombre de réflexions sur les différentes opérations de la nature; & ensuite ils ont donné le nom de *science physique* au recueil ou assemblage de ces réflexions, ou plutôt à l'idée abstraite à laquelle ils rapportent toutes les observations qui regardent les êtres naturels.

Il en est de même de *doceur*, *amertume*, *être*, *néant*, *vie*, *mort*, *mouvement*, *repos*, &c. Chacune de ces idées générales, quoiqu'on en dise, est aussi positive que l'autre, puisqu'elle peut être également le sujet d'une proposition.

Comme les différens objets blancs ont donné lieu à notre esprit de se former l'idée de *blancheur*, idée abstraite, qui ne marque qu'une sorte d'affection de l'esprit; de même, les divers objets, qui nous affectent en tant de manières différentes, nous ont donné lieu de nous former l'idée d'*être*, de *substance*, d'*existence*; surtout, lorsque nous ne considérons les objets que comme existans; sans avoir égard à leurs autres propriétés particulières: c'est le point dans lequel les êtres particuliers se ressemblent le plus.

Les objets réels ne sont pas toujours dans

la même situation, ils changent de place, ils disparoissent, & nous sentons réellement ce changement & cette absence : alors il se passe en nous une affection réelle par laquelle nous sentons que nous ne recevons aucune impression d'un objet dont la présence excitoit en nous des effets sensibles : delà l'idée d'absence, de privation, de néant : De sorte que quoique le néant ne soit rien en lui même, cependant ce mot marque une affection réelle de l'esprit, c'est une idée abstraite que nous acquérons par l'usage de la vie, à l'occasion de l'absence des objets, & de tant de privations qui nous font plaisir ou qui nous affligent.

Dès que nous avons eu quelque usage de notre faculté de consentir ou de ne pas consentir à ce qu'on nous proposoit, nous avons consenti, ou nous n'avons pas consenti, nous avons dit *oui*, ou nous avons dit *non* : ensuite à mesure que nous avons réfléchi sur nos propres sentimens intérieurs, & que nous les avons réduits à certaines classes, nous avons appelé *affirmation* cette manière uniforme dont notre esprit est affecté quand il acquiesce, quand il consent, & nous avons appelé *néga-*  
*tion* la manière dont notre esprit est affecté

quand il sent qu'il refuse de consentir à quelque jugement.

Les termes abstraits, qui sont en très grand nombre, ne marquent donc que des affections de l'entendement ; ce sont des opérations naturelles de l'esprit, par lesquelles nous nous formons autant de classes différentes des diverses sortes d'impressions particulières, dont nous sommes affectés par l'usage de la vie. Tel est l'homme. Les noms de ces classes différentes ne désignent point des êtres réels qui subsistent hors de nous : les objets blancs sont des êtres réels ; mais la blancheur n'est qu'une idée abstraite : les expressions métaphoriques sont tous les jours en usage dans le langage des hommes, mais la métaphore n'est que dans l'esprit des Grammairiens & des Rhéteurs.

Les idées abstraites que nous acquérons par l'usage de la vie, sont en nous autant d'idées exemplaires qui nous servent ensuite de règle & de modèle pour juger si un objet a ou n'a pas telle ou telle propriété, c'est-à-dire, s'il fait ou s'il ne fait pas en nous une impression semblable à celle que d'autres objets nous ont causée, & dont ils nous ont laissé l'idée ou affection habituelle. Nous réduisons chaque sorte d'impression que nous re-

cevons, à la classe à laquelle il nous paroît qu'elle se rapporte; nous rapportons toujours les nouvelles impressions aux anciennes; & si nous ne trouvons pas qu'elles puissent s'y rapporter, nous en faisons une classe nouvelle ou une classe à part, & c'est de là que viennent tous les noms appellatifs; qui marquent des genres ou des espèces particulières, ce sont autant de termes abstraits quand on n'en fait pas l'application à quelque individu particulier; ainsi quand on considère en général le cercle, une vile, *cercle* & *vile* sont des termes abstraits; mais s'il s'agit d'un tel cercle, ou d'une telle vile en particulier, le terme n'est plus abstrait.

Ce que nous venons de dire, que nous acquérons ces idées exemplaires par l'usage de la vie, fait bien voir qu'il ne faut point élever les jeunes gens dans des solitudes, & qu'on doit ne leur montrer que du bon & du beau autant qu'il est possible. C'est un avantage que les enfans des grans ont au dessus des enfans des autres homes; ils voient un plus grand nombre d'objets, & il y a plus de choix dans ce qu'on leur montre; ainsi ils ont plus d'idées exemplaires, & c'est de ces idées que se forme le gout. Un jeune home

qui n'auroit vu que d'excelens tableaux n'admireroit guère les médiocres.

En termes d'arithmétique, quand on dit *trois louis, dix homes*, en un mot, quand on applique le nombre à quelque sujet particulier, ce nombre est appelé *concret*, au lieu que si l'on dit *deux & deux font quatre*, ce sont là des nombres abstraits, qui ne sont unis à aucun sujet particulier. On considère alors par abstraction le nombre en lui même, ou plutôt l'idée de nombre que nous avons acquise par l'usage de la vie.

Tous les objets qui nous environent & dont nous recevons des impressions, sont autant d'êtres particuliers que les Philosophes appellent des individus. Parmi cette multitude innombrable d'individus, les uns sont semblables aux autres en certains points : delà les idées abstraites de genre & d'espèce.

Remarquez qu'un individu est un être réel que vous ne sauriez diviser en un autre lui même : Platon ne peut être que Platon : Un diamant de mille écus peut être divisé en plusieurs autres diamans, mais il ne sera plus le diamant de mille écus : cette table, si vous la divisez, ne sera plus cette table : delà l'idée d'unité, c'est-à-dire, l'affecton de l'esprit qui conçoit l'individu dans un sens abstrait.

Observez encore qu'il n'est pas nécessaire que j'aie vu tous les objets blancs pour me former l'idée abstraite de blancheur ; un seul objet blanc pourroit me faire naître cette idée, & dans la suite je n'appellerois blanc que ce qui y feroit conforme, come le peuple n'attribue les propriétés du soleil qu'à l'astre qui fait le jour. Ainsi il n'est pas nécessaire que j'aie vu tous les cercles possibles, pour vérifier si dans tout cercle les lignes tirées du centre à la circonférence sont égales, un objet qui n'a pas cette propriété n'est point un cercle, parce qu'il n'est pas conforme à l'idée exemplaire que j'ai acquise du cercle, par l'usage de la vie, & par les réflexions que cet usage a fait naître dans mon esprit.

La Fortune, le Hazard & la Destinée, que l'on personifie si souvent dans le langage ordinaire, ne sont que des termes abstraits. Cette multitude d'événemens, qui nous arivent tous les jours, sans que la cause particulière qui les produit nous soit connue, a affecté notre esprit de manière, qu'elle a excité en nous l'idée indéterminée d'une cause inconnue que le vulgaire a appelée *Fortune*, *Hazard*, ou *Destinée* : ce sont des idées d'imitation formées à l'exemple des idées que nous avons des causes réelles.

## 272 SENS ABSTRAIT,

Les impressions que nous recevons des objets, & les réflexions que nous faisons sur ces impressions par l'usage de la vie & par la méditation, sont la source de toutes nos idées, c'est-à-dire, de toutes les affections de notre esprit quand il conçoit quelque chose, de quelque manière qu'il la conçoive : c'est ainsi que l'idée de Dieu nous vient par les créatures qui nous annoncent son existence & ses perfections : \* *Cæli enarrant gloriâ Dei.* \*\* *Invisibilia enim ipsius per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus & divinitas.* Une montre nous dit qu'il y a un ouvrier qui l'a faite, l'idée qu'elle fait naître en moi de cet ouvrier, quelque indéterminée qu'elle soit, n'est point l'idée d'un être abstrait, elle est l'idée d'un être réel qui doit avoir de l'intelligence & de l'adresse : Ainsi l'Univers nous apprend qu'il y a un Créateur, qui l'a tiré du néant, qui le conserve, qu'il doit avoir des perfections infinies, & qu'il exige de nous de la reconnaissance & des adorations.

Les abstractions sont une faculté particulière de notre esprit, qui doit nous faire reconnaître combien nous sommes élevés au dessus des êtres purement corporels.

Dans

Dans le langage ordinaire on parle des abstractions de l'esprit come on parle des réalités, les termes abstraits n'ont même été inventés qu'à l'imitation des mots qui expriment des êtres physiques. C'est peut-être ce qui a donné lieu à un grand nombre d'erreurs où les homes sont tombés, faute d'avoir reconnu que les mots dont ils se servoient en ces ocalions n'étoient que les signes des affections de leur esprit, en un mot, de leurs abstractions, & non l'expression d'objets réels; delà l'ordre idéal confondu avec l'ordre physique; delà enfin l'erreur \* de ceux qui croient savoir ce qu'ils ignorent, & qui parlent de leurs imaginations métaphysiques avec la même assurance que les autres homes parlent des objets réels.

\* Les abstractions sont un pays où il y a encore bien des decouvertes à faire, & dans lequel on feroit quelques progrès, si l'on ne prenoit pas pour lumière ce qui n'est qu'une séduction délicate de l'imagination, & si l'on pouvoit se rapeler sans prévention la manière dont nous avons aquis nos idées & nos conoissances dans les premières années de notre vie; mais cela n'est pas maintenant de mon sujet.

\* Absit error, opinantium se scire quod nesciunt.

Aug. in Enchirid. ad Laur. de Fide, Spe, & Char. cap. 59. tom. vi. p. 118. Paris. 1685.

*Réflexions sur les abstractions, par rapport à la manière d'enseigner.*

Come c'est aux Maitres que j'adresse cet ouvrage, je crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions par rapport à la manière d'enseigner. Le grand art de la Didactique, \* c'est de savoir profiter des connoissances qui sont déjà dans l'esprit de ceux qu'on veut instruire, pour les mener à celles qu'ils n'ont point; c'est ce qu'on apèle aler du connu à l'inconnu. Tout le monde convient du principe, mais dans la pratique on s'en écarte, ou faute d'attention, ou parce qu'on suppose dans les jeunes gens des connoissances qu'ils n'ont point encore acquises. Un métaphysicien qui a médité sur l'infini, sur l'être en général, &c., persuadé, que ce sont là autant d'idées innées, parce qu'elles sont faciles à acquérir & qu'elles lui sont familières, ne doute point que ces connoissances ne soient aussi familières au jeune home qu'il instruit, qu'elles le sont à lui même; sur ce fondement, il parle toujours; on ne l'entend point, il s'en étone; il élève la voix, il s'épuise, & on l'entend

\* La Didactique, c'est l'art d'enseigner, *Διδασκαλίας*, aptus ad docendum *Διδάσκω*, doceo.

encore moins. Que ne se rapèle-t-il les premières années de son enfance? Avoit-il à cet âge des connoissances auxquelles il n'a pensé que dans la suite, par le secours des réflexions, & après que son cerveau a eu aquis un certain degré de consistance? En un mot, connoissoit-il alors ce qu'il ne connoissoit pas encore, & ce qui lui a paru nouveau dans la suite, quelque facilité qu'il ait eue à le concevoir?

Nous avons besoin d'impressions particulières, & pour ainsi dire, préliminaires, pour nous élever ensuite par le secours de l'expérience & des réflexions, jusqu'à la sublimité des idées abstraites: Parmi celles-ci, les unes sont plus faciles à aquérir que les autres, l'usage de la vie nous mène à quelques-unes presque sans réflexion, & quand nous venons ensuite à nous apercevoir que nous les avons aquises, nous les regardons comme nées avec nous.

Ainsi il me paroît qu'après qu'on a aquis un grand nombre de connoissances particulières dans quelque art ou dans quelque science que ce soit, on ne sauroit rien faire de plus utile pour soi même, que de se former des principes d'après ces connoissances particulières.

res, & de mettre par cette voie, de la netteté, de l'ordre, & de l'arangement dans ses pensées.

Mais quand il s'agit d'instruire les autres, il faut imiter la nature ; elle ne comence point par les principes & par les idées abstraites : ce seroit comencer par l'inconnu ; elle ne nous donne point l'idée d'*animal* avant que de nous montrer des oiseaux, des chiens, des chevaux, &c. Il faut des principes : oui sans doute ; mais il en faut en tems & lieu. Si par principes vous entendez des règles, des maximes, des notions générales, des idées abstraites qui renferment des connoissances particulières, alors je dis qu'il ne faut point comencer par de tels principes.

Que si par principes vous entendez des notions communes, des pratiques faciles, des opérations aisées qui ne suposent dans votre élève d'autre pouvoir ni d'autres connoissances que celles que vous savez bien qu'il a déjà ; alors, je conviens qu'il faut des principes, & ces principes ne sont autre chose que les idées particulières qu'il faut leur donner, avant que de passer aux règles & aux idées abstraites.

Les règles n'apprennent qu'à ceux qui savent déjà, parce que les règles ne sont que des

observations sur l'usage, ainsi comencez par faire lire les exemples des figures avant que d'en donner la définition.

Il n'y a rien de si naturel que la Logique & les principes sur lesquels elle est fondée; cependant les jeunes logiciens se trouvent comme dans un monde nouveau dans les premiers tems qu'ils étudient la Logique, lorsqu'ils ont des maitres qui comencent par leur donner en abrégé le plan général de toute la philosophie; qui parlent de science, de perception, d'idée, de jugement, de fin, de cause, de catégorie, d'universaux, de degrés métaphysiques, &c, comme si c'étoient là autant d'êtres réels, & non de pures abstractions de l'esprit. Je suis persuadé que c'est se conduire avec beaucoup plus de méthode, de comencer par mètre, pour ainsi dire, devant les yeux quelques-unes des pensées particulières qui ont donné lieu de former chacune de ces idées abstraites.

J'espère traiter quelque jour cet article plus en détail & faire voir que la méthode analytique est la vraie méthode d'enseigner, & que celle qu'on apèle synthétique ou de doctrine, qui comence par les principes, n'est bonne que pour mètre de l'ordre dans ce qu'on fait déjà ou dans quelques autres occasions qui ne sont pas maintenant de mon sujet.

## XII.

## DERNIERE OBSERVATION.

*S'il y a des mots Synonymes.*

Nous avons vu qu'un même mot peut avoir par figure d'autres significations que celle qu'il a dans le sens propre & primitif : *voiles* peut signifier *vaisseaux*. Ne suit-il pas de là qu'il y a des mots synonymes, & que *voiles* est synonyme à *vaisseaux* ?

A Paris,  
chez d'Hou-  
ry, 1718.

Monsieur l'Abé Girard a déjà examiné cette question, dans le discours préliminaire qu'il a mis à la tête de son *Traité de la justesse de la langue françoise*. Je ne ferai guère ici qu'un extrait de ses raisons, & je prendrai même la liberté de me servir souvent de ses termes ; me contentant de tirer mes exemples de la langue latine. Le Lecteur trouvera dans le livre de M. l'Abé Girard de quoi se satisfaire pleinement sur ce qui regarde le françois.

» On entend communément par *synonymes*  
» les mots qui ne différant que par l'articula-  
» tion de la voix, sont semblables par l'idée  
» qu'ils expriment. Mais y a-t-il de ces sortes  
» de mots ? Il faut distinguer :

» Si vous prenez le terme de *synonyme* dans id. p. 26.  
 » un sens étendu pour une simple ressemblan- & 27.  
 » ce de signification, il y a des termes *syno-*  
 » nimes, c'est-à-dire, qu'il y a des mots qui  
 » expriment une même idée principale : « *fer-*  
*re*, *bajulâre*, *portâre*, *tollere*, *sustinere*, *gerere*,  
*gestare*, seront en ce sens autant de *synoni-*  
*mes*.

Mais si par *synonimes*, vous entendez des p. 28.  
 mots qui ont » une ressemblance de signi-  
 » fication si entière & si parfaite, que le sens  
 » pris dans toute sa force & dans toutes ses  
 » circonstances soit toujours & absolument  
 » le même, e sorte qu'un des *synonimes* ne  
 » signifie ni plus ni moins que l'autre ;  
 » qu'on puisse les employer indifféremment dans  
 » toutes les occasions, & qu'il n'y ait pas plus  
 » de choix à faire entre eux pour la signifi-  
 » cation & pour l'énergie qu'entre les gouttes  
 » d'eau d'une même source pour le goût &  
 » pour la qualité : dans ce second sens il n'y  
 » a point de mots *synonimes* en aucune lan-  
 » gue. « Ainsi *ferre*, *bajulâre*, *portâre*, *tollere*,  
*sustinere*, *gerere*, *gestare*, auront chacun leur  
 destination particulière : en effet ;

*Ferre*, signifie porter ; c'est l'idée princi-  
 pale.

*Bajulâre*, c'est porter sur les épaules ou sur le cou.

*Portâre* se dit proprement lorsqu'on fait porter quelque chose sur des bêtes de somme, sur des charètes ou par des crocheteurs. *Portâri dicimus ea quæ quis jumento secum ducit.* Voyez le titre XVI. du cinquantième livre du Digeste de *verborum significatione*.

Tit. Live, l.  
xxxviii. n.  
s. Festus,  
v. Tolleno.

*Tollere*, c'est lever en haut ; d'où vient le substantif *tolleno*, *ônis*, c'est une machine à tirer de l'eau d'un puits.

*Sustinere*, c'est soutenir, porter pour empêcher de tomber.

Corn. Nep.  
l. 4. 3.

*Gérere*, c'est porter sur soi : *Galeam gerere in capite.*

*Gestâre* vient de *gérere*, c'est faire parade de ce qu'on porte.

Malgré ces différences, il arrive souvent que dans la pratique on emploie ces mots l'un pour l'autre par figure, en conservant toujours l'idée principale & en ayant égard à l'usage de la langue ; mais ce qui fait voir qu'à parler exactement ces mots ne sont pas synonymes, c'est qu'il n'est pas toujours permis de mettre indifféramment l'un pour l'autre. Ainsi quoi qu'on dise *morem gerere*, on ne diroit pas *morem ferre* ou *morem portâre*, &c.

Les Latins sentoient mieux que nous des différences délicates, dans le tems même qu'ils ne pouvoient les exprimer, *nihil inter factum & gestum interest, licet videatur quædam subtilis differrentia*, dit un ancien Jurisconsulte. D'autres ont remarqué que *acta* propre *ad togam spectant*, *gesta ad militiam*. Varron dit que c'est une erreur de confondre *agere*; *facere* & *gerere*, & qu'ils ont chacun leur destination particulière, \*

L. licet. § 8.  
Digest. de  
verborum  
significatio-  
ne.

Nous avons quelques recueils des anciens Grammairiens sur la propriété des mots latins: Tels sont Festus *de verborum significatione*; Nonius Marcellus *de varia significatione sermonum*. Voyez *Grammatici veteres*.

On peut encore consulter un autre recueil qui a pour titre *Autores linguæ latinæ*. De plus, nous avons un grand nombre d'observations répandues dans Varron *de linguâ latinâ*; dans les commentaires de Donat & de Servius: elles

\* Propter similitudinem agendi, & faciendi, & gerendi, quicquid error his qui putant esse unum: potest enim quis aliquid facere & non agere. ut poeta *facit* fabulam & non *agit*; contra actor *agit* & non *facit*, & sic à poeta *fabula fit* & non *agitur*, ab actore *agitur* & non *fit*; contra Imperator qui dicitur res gerere in eo neque *agit*, neque *facit*, sed *gerit*, id est sustinet: translatum ab his qui onera gerunt, quod sustinent. Varr. de ling. lat. l. v. sub finem.

font voir les différences qu'il y a entre plusieurs mots que l'on prend communément pour synonymes. Quelques auteurs modernes ont fait aussi des réflexions sur le même sujet, tels sont le P. Vavasseur Jésuite dans ses remarques sur la langue latine; Sciöpius, Henri Etienne, de *latinitate fãsò suspẽctã*, & plusieurs autres.

On tire aussi la même conséquence de plusieurs passages des meilleurs auteurs; voici deux exemples tirés de Cicéron, qui font voir la différence qu'il y a entre *amãre* & *diligere*.

Cicer. Ep.  
ad fam. l. 9.  
Ep. 14.

*Quis erat qui putaret ad eum amorem quem erga te habebam, posse aliquid accedere? Tantum accessit, ut mihi nunc denique amãre videar; antea dilexisse.*

» Qui l'auroit pu croire, dit Cicéron, que  
» l'affection que j'avois pour vous eut pu recevoir quelque degré de plus: cependant elle  
» est si fort augmentée que je sens bien qu'à  
» la vérité vous m'étiez cher autrefois, mais  
» qu'aujourd'hui je vous aime tendrement. »

Et au livre 13. Ep. 47. *Quid ego tibi commendem eum quem tu ipse diligis; sed tamen, ut scires eum non à me diligi solum, verum etiam amãri, ob eam rem tibi hæc scribo.* » Vous l'aimez, mais je  
» l'aime encore davantage; & c'est pour cela  
» que je vous le recommande. »

Voilà une différence bien marquée entre

*amare. & diligere* ; Cicéron observe ailleurs Tuscul. 1.2.  
n. 15.  
qu'il y a de la différence entre *dolere* & *laborare*,  
Iors même que ce dernier mot est pris dans  
le sens du premier : *Interest aliquid inter labo-*  
*rem & dolorem, sunt finitima omnino, sed tamen*  
*dissert. aliquid : labor est functio quedam vel animi*  
*vel corporis ; gravioris operis vel muneris ; dolor au-*  
*tem motus asper in corpore . . . aliud inquam est dolere,*  
*aliud laborare. Cum varices secabantur Cn. Mario,*  
*dolebat ; cum astu magno ducebat agmen, laborabat.*

Les savans ont observé de pareilles dif-  
férences entre plusieurs autres mots, que les  
jeunes gens & ceux qui manquent de gout &  
de réflexion regardent come autant de syno-  
nimes. Ce qui fait voir qu'il n'est peut-être  
pas aussi utile qu'on le pense de faire le thè-  
me en deux façons.

M. de la Bruyère remarque » qu'entre toutes Caract. des  
Ouv. de  
l'esprit.  
» les différentes expressions qui peuvent rendre une seule  
» de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne :  
» que tout ce qui ne l'est point est foible & ne satis-  
» fait pas un homme d'esprit. Ainsi ceux qui se  
font donné la peine de traduire les auteurs  
latins en un autre latin, en affectant d'éviter  
les termes dont ces auteurs se sont servis,  
auroient pu s'épargner un travail qui gâte  
plus le gout qu'il n'apporte de lumière. L'une

& l'autre pratique est une fécondité stérile qui empêche de sentir la propriété des termes, leur énergie, & la finesse de la langue, comme je l'ai remarqué ailleurs.

*Lucus* veut dire un bois consacré à quelque divinité ; *Sylva*, un bois en général : Virgile ne manque pas à cette distinction ; mais le Traducteur Latin est obligé de s'écarter de l'exactitude de son original.

Virg. Ecl. 6.  
v. 73.

Ne quis sit *lucus* quo se plus jectet *Apollo*.

Ainsi parle Virgile. Voici comment on le traduit, *Ut nulla sit sylva, quâ magis Apollo gloriatur.*

*Nex, necis*, vient de *necare*, & se dit d'une mort violente : au lieu que *mors* signifie simplement la mort, la cessation de la vie. Virgile dit parlant d'Hercule :

Æn. 8. v.  
202.

... Nece Geryonis spoliisque superbus :

Mais son traducteur est obligé de dire *morie Geryonis*.

Je pourrais rapporter un grand nombre d'exemples pareils : je me contenterai d'observer que plus on fera de progrès, plus on recoittra cet usage propre des termes, & par conséquent l'inutilité de ces versions qui ne sont ni latines ni françoises. Ce n'est que pour

inspirer le goût de cette propriété des mots, que je fais ici cette remarque.

Voici les principales raisons pour lesquelles il n'y a point de synonymes parfaits.

1. S'il y avoit des synonymes parfaits, il y auroit deux langues dans une même langue. Quand on a trouvé le signe exact d'une idée, on n'en cherche pas un autre. Les mots anciens, & les mots nouveaux d'une langue sont synonymes : *maints* est synonyme de *plussieurs* ; mais le premier n'est plus en usage : c'est la grande ressemblance de signification qui est cause que l'usage n'a conservé que l'un de ces termes, & qu'il a rejeté l'autre comme inutile. L'usage, ce tyran des langues, y opère souvent des merveilles que l'autorité de tous les souverains ne pourroit jamais y opérer.

2. Il est fort inutile d'avoir plusieurs mots pour une seule idée ; mais il est très avantageux d'avoir des mots particuliers pour toutes les idées qui ont quelque rapport entre elles.

3. On doit juger de la richesse d'une langue par le nombre des pensées qu'elle peut exprimer, & non par le nombre des articulations de la voix. Une langue sera vérita-

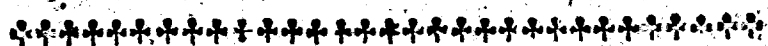
blement riche, si elle a des termes pour distinguer, non seulement les idées principales, mais encore leurs différences, leurs délicatesses, le plus & le moins d'énergie, d'étendue, de précision, de simplicité, & de composition.

4. Il y a des occasions, où il est indifférent de se servir d'un de ces mots qu'on apèle synonymes, plutôt que d'un autre; mais aussi il y a des occasions, où il est beaucoup mieux de faire un choix: il y a donc de la différence entre ces mots; ils ne sont donc pas exactement synonymes.

Lorsqu'il ne s'agit que de faire entendre l'idée commune, sans y joindre ou sans en exclure les idées accessoires; on peut employer indistinctement l'un ou l'autre de ces mots, puisqu'ils sont tous deux propres à exprimer ce qu'on veut faire entendre; mais cela n'empêche pas que chacun d'eux n'ait une force particulière qui le distingue de l'autre; & à laquelle il faut avoir égard selon le plus ou le moins de précision que demande ce que l'on veut exprimer.

Ce choix est un effet de la finesse de l'esprit, & suppose une grande connoissance de la langue.





# T A B L E

## PREMIÈRE PARTIE.

### Des Tropes en général.

|           |                                                                                                                                                                                                        |         |
|-----------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| ART. I.   | <b>I</b> <i>Dée générale des figures.</i>                                                                                                                                                              | page 1. |
| ART. II.  | <b>I</b> <i>Division des figures.</i>                                                                                                                                                                  | 12.     |
| ART. III. | <i>Division des figures de mots.</i>                                                                                                                                                                   | 13.     |
| ART. IV.  | <i>Définition des Tropes.</i>                                                                                                                                                                          | 14.     |
| ART. V.   | <i>Le traité des Tropes est du ressort de la Grammaire ; on doit conoitre les tropes pour bien entendre les auteurs &amp; pour avoir des conoissances exactes dans l'art de parler &amp; d'écrire.</i> | 18.     |
|           | <i>Réponse à une objection.</i>                                                                                                                                                                        | 20.     |
| ART. VI.  | <i>Sens propre, Sens figuré.</i>                                                                                                                                                                       | 22.     |
| ART. VII. | <i>Réflexions générales sur le sens figuré.</i>                                                                                                                                                        | 25.     |
| I.        | <i>Origine du sens figuré.</i>                                                                                                                                                                         | 25.     |
| II.       | <i>Usages ou effets des tropes.</i>                                                                                                                                                                    | 26.     |
| III.      | <i>Ce qu'on doit observer, &amp; ce qu'on doit éviter dans l'usage des tropes, &amp; pourquoi ils plaisent.</i>                                                                                        | 33.     |
| IV.       | <i>Suite des réflexions générales sur le sens figuré.</i>                                                                                                                                              | 35.     |
| V.        | <i>Observations sur les Dictionnaires latins-françois.</i>                                                                                                                                             | 37.     |

# TABLE.

## SECONDE PARTIE.

### Des Tropes en particulier.

|                                                         |         |
|---------------------------------------------------------|---------|
| I. <b>L</b> A Catachrèse, abus, extension ou imitation. | page 4. |
| II. La Métonymie.                                       | 63.     |
| III. La Métalepse.                                      | 85.     |
| IV. La Synecdoque.                                      | 92.     |
| V. L'Antonomase.                                        | 107.    |
| VI. La Communication dans les paroles.                  | 116.    |
| VII. La Litote.                                         | 118.    |
| VIII. L'Hyperbole.                                      | 119.    |
| IX. L'Hypotypose.                                       | 122.    |
| X. La Métaphore.                                        | 125.    |
| Remarques sur le mauvais usage des métaphores.          | 138.    |
| XI. La Syllepse. Oratoire.                              | 143.    |
| XII. L'Allegorie.                                       | 145.    |
| XIII. L'Allusion.                                       | 153.    |
| XIV. L'Ironie.                                          | 162.    |
| XV. L'Euphémisme.                                       | 164.    |
| XVI. L'Antiphrase.                                      | 175.    |
| XVII. La Périphrase.                                    | 179.    |
| XVIII. L'Hypallage.                                     | 187.    |
| XIX. L'Onomatopée.                                      | 198.    |
| XX. Qu'un même mot peut être doublement figuré.         | 200.    |

## TABLE.

- XXI. De la subordination des tropes, ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres, & de leurs caractères particuliers. 202
- XXII. I. Des tropes dont on n'a point parlé.  
II. Variété dans la dénomination des tropes. \* 207.
- XXIII. Que l'usage & l'abus des tropes sont de tous les tems & de toutes les langues. \* 210.
- 

## TROISIEME PARTIE.

**D**es autres sens dans lesquels un même mot peut être employé dans le discours. page 207.

- I. Substantifs pris adjectivement, adjectifs pris substantivement, substantifs & adjectifs pris adverbiallement. 207.
- II. Sens déterminé, sens indéterminé. 213.
- III. Sens actif, sens passif, sens neutre. 214.
- IV. Sens absolu, sens relatif. 219.
- V. Sens collectif, sens distributif. 220.
- VI. Sens équivoque, sens louche. 221.
- VII. Des jeux de mots & de la Paronomase. 226.
- VIII. Sens composé, sens divisé. 228.
- IX. Sens littéral, sens spirituel. 230.
- Division du sens littéral. 231.

## TABLE.

|                                                                              |      |
|------------------------------------------------------------------------------|------|
| <i>Division du sens spirituel.</i>                                           | 238. |
| <i>Sens moral.</i>                                                           | 238. |
| <i>Sens allégorique.</i>                                                     | 240. |
| <i>Sens anagogique.</i>                                                      | 241. |
| <b>X. Du sens adapté, ou que l'on donne par allusion.</b>                    | 245. |
| <i>Remarques sur quelques passages adaptés à contre-sens.</i>                | 246. |
| <i>Suite du sens adapté. De la Parodie &amp; des Centons.</i>                | 251. |
| <b>XI. Sens abstrait, sens concret.</b>                                      | 259. |
| <i>Des Termes abstraits.</i>                                                 | 262. |
| <i>Reflexions sur les abstractions par rapport à la manière d'enseigner.</i> | 274. |
| <b>XII. Dernière observation. S'il y a des mots synonymes.</b>               | 278. |

Fin de la Table.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## A P P R O B A T I O N.

**J**'Ai lu, par ordre, de Monseigneur le Garde des Sceaux le Manuscrit, qui a pour titre, *Les véritables principes de la Grammaire, ou Nouvelle Grammaire raisonnée, &c.* Cet ouvrage, où l'on remarque un système original & bien lié, ne peut être que le fruit d'un travail & d'une méditation de plusieurs années. Je suis persuadé, par l'examen que j'en ai fait avec une attention singulière, que le public en trouvera la pratique très utile & très aisée en même tems, & qu'il tirera de grands secours des avis sages & judicieux qui sont répandus dans cet ouvrage. Fait à Paris ce 11 de Mai 1729.

D E M O R E T.

## PRIVILEGE DU ROT.

**L**OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand - Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sieur DU MARSAIS, Nous ayant fait remontrer qu'il auroit composé un ouvrage qui a pour titre, *Les véritables principes de la Grammaire, ou nouvelle Grammaire raisonnée*, qu'il souhaiteroit faire imprimer & doner au public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes. A ces Causes, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Livre cy-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes; conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notre contre-scel, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de huit années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes; faisons défenses à toutes sortes de Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit livre cy-dessus exposé, en tout ni en partie, d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit; d'augmentation, correction, changement de titre, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation desdits Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que des présentes seront enregis-

présenté tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril 1725. Et qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit ou l'imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée come à l'Original. Comandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission; nonobstant Clameur de Haro, Charte-Normande, & Lettres à ce contraires; C A R tel est notre plaisir. Donné à Paris le troisième jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cens vingt-neuf, & de notre Règne le quatorzième.

Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

*Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N° 363. fol. 307. conformément au Règlement de 1723. A Paris le sept Juin 1729.*

P. A. LE MERCIER, Syndic

Les microfiches ci-jointes présentent certains défauts ou lacunes inhérents au document original. Nous vous prions de nous en excuser.

Reliure trop serrée